

Sommaire

Éditorial p. 3

Notices : archéologie préventive, fouilles programmées, sondages, prospections p. 9

- Aspres et Conflent : Recherche de chemins anciens
- Bages : Nécropole protohistorique à incinération
- Baho, Pézilla-de-la-Rivière, Villeneuve-de-la-Rivière
- Castelnou : Masquareill (Mascarell) et L'Auxineill
- Cerdagne : Enveitg
- Cerdagne: Angoustrine -Villeneuve-les-Escaldes
- Elne / Argelès-sur-Mer : Église Sainte-Eugénie de Tresmals
- Fenouillet : Château Saint-Pierre
- Les Cluses-Basses : Lo Trouil
- Ligne Grande Vitesse : De Perpignan au Perthus
- Les Cluses : Mas Taulera
- Montesquieu : Trompette Basse
- Perpignan : Cloître-cimetière Saint-Jean (Campo Santo)
- Perpignan : Le couvent des Carmes
- Perpignan : Rue Zamenhof, ancienne église Saint-François
- Perpignan : Le Petit Clos : Fouille préhistorique
- Perpignan / Canet-en-Roussillon : Prospection
- Pia : Els Estagnols
- Port-Vendres : Anse Béar : Prospections sous-marines
- Ria : Le Castell
- Saint-André : Les abords de l'église
- Villelongue-dels-Monts : Las Closes

Compte-rendus des conférences 2004 p. 49

- Habitat et Fortifications en Fenouillèdes par C. Porcel
- Les débuts du Christianisme en Syrie par T. Kuteni
- Atapuerca et les premiers peuplements de la Méditerranée par M. Martzluff

Sorties et excursions 2004 p. 61

- En Conflent sur la *via Conflentana* par J.-P. Comps et G. Lannuzel
- Compte-rendu de la sortie du 19 et 20 juin 2004 :
 - La cathédrale de Saint-Pons-de-Thomières, Saint-Pierre des Cuisines (Toulouse), Le musée de Saint-Raymond (Toulouse) par J. Roigt
 - Les statues-menhirs du haut bassin de l'Agout par F. Avantin

Articles p. 69

- V. Porra-Kuteni : *Du Mésolithique aux Âges des métaux ; « 100 ans de Préhistoire dans les Pyrénées ».* Exposition au Château-Musée de Bélesta.
- A. Rousselle : *À propos des graffites de Peyrestortes*
- J. Abélanet : *Essai d'interprétation des roches à entailles du Roussillon et des Pyrénées catalanes*
- J.-P. Comps : *Le canal royal de Thuir*
- G. Lannuzel : *La bastide d'Olette*
- A. Bournet : *Du seigneur « ferrater » au seigneur « bandoler »*

- Fenêtre sur le Sud (compte-rendu d'A. Basso)
- Contribution à l'étude des paléoenvironnements de sites pléistocènes et holocènes du littoral méditerranéen français*. Thèse de Doctorat en Préhistoire et Paléoparasitologie (compte-rendu de M. Martzluff).
- Christine Rendu décorée de la médaille de bronze du CNRS 2004 (compte-rendu d'A. Catafau).
- Juifs et chrétiens. De Perpignan à Puigcerdà. XIIIe-XIVe siècles* (compte-rendu d'A. Catafau).
- Perpignan. L'Histoire des juifs dans la ville (XIIe-XXe siècles)* (compte-rendu d'A. Catafau).
- Échanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue* (compte-rendu d'A. Catafau).
- Bilan d'activité 2004 par S. Nadal
- Les nouveautés de la bibliothèque par G. Eppe
- Composition du bureau et du Conseil d'administration
- Conférences et sorties pour l'année 2005
- L'A.A.P.-O. c'est ...

UN BON TUYAU

Que l'on se rassure, je ne vais pas livrer ici les prochains numéros gagnants du Tiercé ou du Loto.

On trouvera plutôt dans ces pages un fidèle reflet de nos activités pour cette année 2004. Portées par nos salariés, grâce à l'aide matérielle du Conseil général et de l'État, ces activités témoignent de notre attachement à servir la collectivité par nos travaux sur le terrain et au dépôt archéologique départemental, ou encore par notre souci de donner aux recherches menées dans les Pyrénées catalanes, toutes périodes confondues, l'écho qu'elles méritent. Ces tâches sont également celles qui procèdent d'activités bénévoles normalement tournées vers le public, et que reflètent dans ce bulletin les compte-rendus de nos conférences et sorties (avec le programme pour 2005 *in fine*), mais aussi les notices fort documentées sur des études archéologiques particulières et les notes de lecture.

Dans les circonstances actuelles où beaucoup de choses vont se décider quant à l'avenir de la recherche en archéologie pour notre région, décisions dont les ressorts essentiels nous échappent et qui tiennent aussi à ce qu'une génération approche de la retraite, je crois qu'il est important de revenir sur les orientations qui sont les nôtres et sur le contexte particulier dans lequel elles se sont appliquées cette année.

C'est un peu long à développer, mais nous devons cette mise au point à nos adhérents, à notre public, plus largement aux citoyens de notre département. Car nous avons de l'ambition pour notre petite patrie catalane, bien au-delà du mot à la mode, et c'est pourquoi nous aimerions que l'on bâtisse du solide et non de tapageuses usines à gaz. Il semble en effet que l'on s'active beaucoup dans la tuyauterie ces temps-ci !

Tout d'abord il faut diré - sans toutefois nous faire passer pour un laboratoire international de recherche (nous ne sommes pas des illusionnistes) - que notre devoir nous est dicté par notre héritage : persévérer dans la découverte et la mise en valeur du patrimoine archéologique du pays catalan, c'est-à-dire donner encore plus à voir et à savoir sur sa Préhistoire et son Histoire.

En abordant ce premier volet, celui des travaux de terrain, il faut bien constater que nos forces actuelles ne nous ont pas permis de répondre à toutes les sollicitations des élus locaux ou des associations patrimoniales désirant aménager raisonnablement leur espace et, en même temps, de faire face à toutes les atteintes aveugles portant sur des sites archéologiques répertoriés.

Un service départemental d'archéologie s'impose plus que jamais pour répondre au moins à la première exigence. Ce service, je crois que nous pourrions l'épauler efficacement grâce à une main d'œuvre bénévole et expérimentée pour les fouilles et le traitement du matériel, grâce aussi aux relations cordiales que nous entretenons avec la plupart des archéologues amateurs et professionnels de notre région, bref, grâce à notre expérience et notre dévouement.

Et nous sommes crédibles à ce titre. Exigeants pour la professionnalisation de notre discipline, nous revendiquons tout aussi fermement une place pour l'action citoyenne et le bénévolat, place que nous avaient pendant un temps refusée les services de l'État et qu'ils ont fini par reconnaître. C'est pourquoi nous sommes assez satisfaits d'avoir pu signer cette année des conventions avec l'I.N.R.A.P. pour les fouilles au Petit Clos et à Villeneuve-de-la-Raho.

Oui, grâce à ces expériences concrètes, les bénévoles de l'Association finissent par constituer, avec les étudiants en formation, une petite troupe de choc, au demeurant fort pacifique, mais dont on parle avec un certain respect - tant ce travail associatif de qualité est rare aujourd'hui - bien au-delà de notre département. Toutefois, si nous pouvons aider une bonne structure professionnelle, nous ne pourrions jamais nous y substituer, bien entendu. Au contraire, c'est la création d'un service départemental qui dynamiserait cette bonne volonté.

Pour ce qui est des destructions incontrôlées du patrimoine, c'est quasiment tous les trois jours que nous sommes interpellés par des citoyens indignés (il est vrai qu'œuvrant depuis deux décennies, nous finissons par connaître beaucoup de monde).

Et à ce propos, la municipalité de Perpignan pourrait bien prétendre à un carton rouge. Alors qu'elle salarie plusieurs archéologues, qu'elle est une des rares collectivités locales à instruire son Plan Local

d'Urbanisme et à disposer d'une bonne carte archéologique informatisée (S.I.G.), alors qu'elle est donc théoriquement bien armée pour faire face à la gestion de son patrimoine, elle s'est encore récemment comportée comme un gros aménageur peu scrupuleux du bien collectif.

En effet, parmi plusieurs dommages qu'ont subis des sites répertoriés et qui ont motivé notre intervention auprès du Sénateur-Maire, on citera l'église de Mailloles et « le Campo Santo » - deux lieux majeurs pour l'histoire de la cité - qui ont eu à souffrir des assauts de la pelle mécanique. Le plus dramatique dans ces affaires est que l'intervention intempestive sur le Cloître Saint-Jean a eu pour origine la mise en valeur culturelle de l'édifice. C'est parce que les tubes des échafaudages supportant le public avaient écrasé les canalisations pluviales en PVC que les travaux de réfection ont bouleversé ce qui restait du cimetière médiéval !

À la demande de l'État, notre association est intervenue sur le terrain. Toutefois, nous ne pouvons être satisfaits par ce rôle du pompier que l'on appelle quand la maison est déjà consumée. Et nous devons le faire savoir, car il existe quand même dans ce pays une loi sur la prévention du risque archéologique.

Mais à ce titre, il nous faut, hélas ! pointer du doigt les dramatiques conditions issues de la législation actuelle. Modifiée en 2002, la nouvelle loi stipule dans son article 1 « qu'en l'absence de prescriptions dans les délais, » (et ces délais sont courts), « l'État est réputé avoir renoncé à édicter celles-ci ». Traduisons pour le profane : si les services de l'État ne sont pas à même de traiter l'avalanche de dossiers que suppose la prise en compte du « risque archéologique » - celui-ci concernant a priori tout aménagement dans le sous-sol, les eaux territoriales ou sur le bâti ancien - ces services ne seront pas renforcés (les fonctionnaires y seraient déjà en surnombre), mais on demandera plutôt à ces derniers de faire leur possible en opérant des choix draconiens (et donc en ne prescrivant pas partout où se serait justifié) afin de ne pas bloquer le système. À ceci s'ajoute que le principal opérateur d'archéologie, l'I.N.R.A.P., ne peut satisfaire à la demande vu la stagnation de ses moyens.

Dans ce contexte, certains de nos collègues, David Maso par exemple, ont courageusement monté de petites entreprises qui sont agréées par l'État. Elles ont un rôle à jouer car, théoriquement, le travail ne devrait pas manquer, ne serait-ce qu'au centre de nos villages où les restes archéologiques des *celleres* qui en sont l'âme, sont devenus de véritables peaux de chagrin sous la pression des aménagements urbanistiques. La tâche est donc immense sur le terrain, mais à la condition que les circuits compliqués du traitement de ces dossiers locaux d'urbanisme fonctionnent de façon correcte, avec de la bonne volonté, c'est-à-dire pour peu que l'on renforce les administrations locales ou celles de l'État qui sont chargées de les instruire.

On l'aura compris, c'est déjà cette tuyauterie-là, fortement encalaminée, que l'on aimerait voir fonctionner à plein. Or, cette année, de nombreux sites archéologiques de notre département, le plus souvent connus au prix de nos efforts, n'ont même pas fait l'objet d'une prescription de diagnostic.

Il y a franchement de quoi être inquiets, car la situation est finalement devenue moins favorable pour notre action qu'à l'époque pas si lointaine et déjà héroïque des fouilles « de sauvetage » (cette archéologie d'urgence rendue caduque par la nouvelle loi) où notre association se mobilisait avec succès dans des prospections-inventaire pour nourrir la carte archéologique nationale. Celle-ci servait de base à l'État pour négocier des fouilles avec les aménageurs (au nom de la loi Carcopino de 1941 et du « qui casse paye », ce qui fut le cas pour l'opération du barrage sur l'Agly). Rappelez-vous : il nous était toujours possible de prolonger cette mobilisation pour alerter le public et faire obstacle à des destructions intempestives (cas de la place Arbanère à Perpignan, par exemple).

Rien de tel aujourd'hui, où est démontrée l'incapacité des services chargés d'instruire les dossiers par le biais d'arcanes où ces fameux délais, la pénurie d'agents administratifs et de fouilleurs tiennent une place centrale. Ainsi, l'aménageur d'un site archéologique « oublié » dans son traitement administratif ou d'une zone prometteuse dans son potentiel archéologique, mais non testée en temps voulu, est logiquement en droit de requérir la force publique contre tout citoyen qui s'y opposerait, au nom de la science mais dans l'illégalité désormais.

Devrons-nous faire appel à José Bové et prôner la désobéissance civile ? De toutes façons, qui payerait les recherches ? Certainement pas l'aménageur, dégagé de ses obligations financières par la loi. Avec la nouvelle embellie spéculative qui touche notre département, tous ceux qui connaissent la richesse et les potentialités de notre sous-sol vivent désormais cette impuissance au quotidien. À lire l'édifiant ouvrage de Jean-Paul Demoule *La France archéologique. Vingt ans d'aménagements et de découvertes* (éd Hazan), livre qui offre un bilan magnifiquement illustré de l'archéologie préventive, on comprendra mieux de quoi nous privons les jeunes générations de chercheurs et, bien entendu, le plus large public.

En regard de ces dommages, les menaces que font peser sur le patrimoine les aventuriers du trésor peuvent maintenant sembler dérisoires. Pourtant, nous sommes récemment intervenus dans la presse et auprès des élus concernés à propos d'une affaire de collectionneurs et de farfelus qui, chassés de Rennes-le-Château et d'autres lieux fantasmagoriques à cause des dégâts infligés à l'environnement culturel par leurs travaux de sape, ont finalement trouvé dans la commune d'Opoul-Perillos un nouveau terrain de jeu. L'aspect dramatique de la chose, et qui motivait la vigueur de notre réaction, c'est qu'en contrepoint du silence épais qui entoure les défaillances actuelles de l'archéologie, les protagonistes de cette chasse au trésor ont bénéficié d'une très large tribune dans la presse.

Là encore, il existe une légalité qu'il faudrait désormais faire un peu mieux respecter. En plus d'une fermeté qui n'exclut pas la nécessaire pédagogie dans les contacts que nous pouvons avoir avec la frange la mieux intentionnée des adeptes du détecteur de métaux, ce qui est notre ligne de conduite, il nous faudra à l'avenir chercher à mieux informer sur tous ces

problèmes. Cela dit, pour placer notre parole dans la tuyauterie médiatique, nous faudra-t-il inventer un fossile d'homme-singe gastéropophage, ancêtre commun au catalan et à l'humanité, de vrais-faux dolmens ou quelque souterrain templier à la chèvre d'or ?

Venons-en maintenant au second volet des activités qui donnent à voir et à savoir, c'est-à-dire à notre participation à la vie du dépôt archéologique départemental. En attendant que l'agrandissement programmé des Archives départementales puisse également accueillir les archives du sous-sol, idée rationnelle qui fait désormais son chemin parmi les décideurs, semble-t-il, nous nous félicitons de la rénovation de nos locaux par le Conseil général, sous l'impulsion du Conservateur régional de l'Archéologie. Une nouvelle isolation et une mise en sécurité faciliteront la vie quotidienne des salariés et des bénévoles qui y travaillent. De son côté, soyons sûr que le public étudiant et amateur ne s'en plaindra pas.

Quant à la gestion des collections, qui incombe à l'État, nous continuerons à faire preuve de bonne volonté en assumant l'accueil des chercheurs et poursuivant certaines tâches de classement. Sabine Nadal participe très activement à ces tâches, sous la responsabilité de Catherine Cretin, agent de l'État.

Une convention est à l'étude entre notre association et la D.R.A.C. qui devrait reconnaître notre rôle dans l'animation du Centre archéologique départemental. C'est un net progrès, car notre place n'est pas facile à définir parmi d'autres associations valeureuses qui participent ici ou là à la vie des dépôts archéologiques. Nous serons attentifs à défendre notre particularité d'espèce à part, sans doute proche des Dinosaures pour ce qui est de nos attachements déontologiques, mais fossiles bien vivants et assez évolués dans nos capacités encéphaliques mises en commun pour éviter les impasses de l'évolution.

L'autre axe fondamental de notre activité est celui de donner à comprendre. Ce rôle correspond plus simplement à la nécessité que nous éprouvons de donner à réfléchir. Nos conférences à l'université de Perpignan et nos sorties culturelles forment une activité de base, justement appréciée à cet égard. Mais nous aimerions – et la qualité de ce bulletin en témoigne – développer encore notre activité éditoriale de façon à mieux alimenter notre bibliothèque par des échanges de livres. La publication des actes du Colloque en hommage à Jean Abélanet ne saurait désormais trop tarder et les nombreuses souscriptions laissent augurer une bonne diffusion des connaissances qu'il contient.

Mais nous avons d'autres projets, tel celui d'une bibliographie archéologique roussillonnaise qui sera très utile et dont la rédaction est bien avancée. Il est également de notre devoir d'appuyer la publication des fouilles de Vilarnau qu'Olivier Passarius a déjà mise en chantier, car nous savons tous combien cette recherche a, pendant des années, enrichi la vie de notre association. Autre bonne nouvelle du côté de cette activité scientifique : notre président d'honneur, Jean Abélanet, s'est replongé dans l'étude des ses chers dolmens et il serait bien légitime qu'il puisse

bénéficier d'une aide publique, avec un beau livre à la clé pour les amateurs.

Il sera certainement plus difficile d'assumer un rôle un peu nouveau pour nous, celui d'instruire les jeunes générations à partir d'une idée toute simple qui est celle de savoir à quoi sert un dépôt archéologique et ce que l'on y fait après la fouille, et d'une autre idée toute aussi simple qui est de re-connaître ce dont peuvent témoigner les objets que l'on y trouve. Ces idées, nous les avons concrètement fait avancer en organisant une exposition très visitée au Palais de Rois de Majorque sur les richesses de notre dépôt départemental et c'est sur cette base que la D.R.A.C. nous a demandé de les approfondir pour les rendre réalisables auprès des scolaires.

Pour assumer cette tâche, nous avons requis les services de notre collègue Valérie Porra qui a déjà une bonne pratique de cette pédagogie au Château-Musée de Bélesta et nous avons décidé de centrer notre projet sur l'Antiquité romaine, période qui occupe une bonne place dans les manuels scolaires, qui est aussi très présente dans notre sous-sol, mais qui est, fort curieusement, bien délaissée sous son angle didactique par l'archéologie locale. Nul doute que nous pourrions bientôt proposer aux élus et aux enseignants une activité qui tienne la route. À eux de voir s'ils veulent sérieusement investir dans cette direction.

Alors que tous ces projets sont « dans les tuyaux », pour revenir au titre de mon éditorial, je terminerai volontiers ce tour d'horizon en embouchant un tube plus lyrique pour claironner à la ronde, non sans prendre le risque de quelques couacs, deux ou trois confidences qu'il me semble nécessaire de faire partager.

Souhaitons d'abord nos bons vœux d'accompagnement au Conservateur régional de l'Archéologie, Philippe Vergain, qui nous quitte pour de nouvelles responsabilités à la Sous-direction de l'Archéologie. Mais qu'il me permette ici de regretter quelque peu sa promotion, car il fut pour nous depuis deux ans celui qui a le mieux écouté et entendu les problèmes que nous soulevions grâce à un contact direct et cordial, participant à certaines de nos réunions, démontrant qu'il était toujours prêt à s'investir pour faire avancer des solutions concrètes. Qu'il soit assuré de notre dévouement pour aider à ce que les projets qu'il a mis « dans les tuyaux » de l'État fassent leur chemin.

Parlons maintenant d'un autre projet qui serait actuellement placé dans d'autres tuyaux par la municipalité de Perpignan pour réaliser elle-même les fouilles préventives sur son territoire. Il s'agit de la création d'une régie municipale reposant sur l'actuel personnel du service archéologique de Ruscino. Dans la situation actuelle de l'archéologie, créer un service territorial chargé du préventif est fort louable et nous avons déjà eu, par le passé, des contacts avec des adjoints pour aller dans ce sens.

Cependant, on nous a rapporté que d'autres recrutements sont envisagés (et cela semble logique si la collectivité locale veut toucher la totalité de la taxe que prévoit la loi pour réaliser ce type fouilles), mais

aussi que certains archéologues seraient frappés d'ostracisme, particulièrement ceux qui sont proches de notre association, ce qui touche pas mal de monde et pas mal de compétences. Seules quelques rumeurs filtrent. Pourquoi ? Y aura-t-il un vrai concours ? Qu'elles sont les conditions mises à l'agrément de l'État pour ce futur service ? Quelles compétences territoriales (ville de Perpignan ou agglomération) ?

Cependant, il faut surtout en déduire que ce plan remet radicalement en cause une longue aventure dans l'histoire des connaissances, celle des recherches sur le site de Ruscino. Car il s'agit bien d'un enterrement sans fleurs ni couronne, où l'on parle désormais d'enfouir à nouveau la capitale du Roussillon antique sous du sable pour protéger le site de l'érosion et de reléguer aux oubliettes le projet de musée qu'attendent depuis de très longues années les contribuables de la ville et bien d'autres citoyens encore. Quant à la publication sur l'occupation romaine, dont le retard avait motivé l'arrêt des fouilles il y a déjà un bail, elle sera sans doute reportée aux calendes grecques. Joli retour en arrière.

Or le site de Ruscino est, dès le XVIII^e siècle, l'un des tous premiers chantiers archéologiques en France. C'est en tout cas celui où les fouilles ont été assez régulières depuis pour motiver la création d'un des plus anciens postes d'archéologue municipal de ce pays, en la personne de Georges Claustres.

Comment peut-on raisonnablement penser que ses successeurs, recrutés pour rendre au public les résultats des fouilles anciennes et celles dont ils ont eu la responsabilité, avec d'autres nommés ensuite pour promouvoir un musée (lequel a vu ses murs sortir de terre depuis quelques années mais reste désespérément stérile) pourront assumer avec succès la responsabilité d'une autre tâche archéologique à partir de ce splendide fiasco. À moins qu'il ne s'agisse d'un alibi dans une stratégie de l'oubli ?

Que l'on ne s'y trompe pas, nous sommes assez responsables pour comprendre les difficultés qui sont celles des collectivités publiques face aux nouveaux impératifs de la prévention archéologique, mais nous continuerons à rester très vigilants dans la défense du riche patrimoine de la commune de Perpignan.

En dernier lieu, nous voudrions signaler ici une bien meilleure qualité d'écoute de la part des élus du Conseil général et surtout de son premier adjoint à la Culture et à la Catalanéité. Le départ de Virginie Teihol, qui a trouvé un poste à la mesure de ses diplômes et de ses capacités dans un musée charentais tout neuf, a-t-il fait réfléchir ? La Charente fait effectivement une bonne affaire car Virginie avait complété sa formation dans notre groupe et savait à peu près tout faire sur le terrain, devant un public ou un ordinateur, comme la plupart de ceux qui travaillent avec nous. Avec dynamisme et beaucoup d'initiative, elle pouvait elle aussi constituer un solide point d'appui pour un bon service d'archéologie.

À ce titre, c'est nous qui faisons une mauvaise affaire et j'ai bien apprécié, lors d'une réunion à l'Hôtel du département, que l'on se préoccupe enfin des projets de nos salariés. Effectivement, la transmission des savoirs et de l'expérience aux jeunes générations d'archéologues est un long investissement et nous nous y employons avec l'aide financière essentielle de la collectivité départementale et de l'État, mais comment leur reprocher de saisir les rares occasions qui leur sont offertes de valoriser leurs qualités ailleurs ? Bref, souhaitons de mieux partager avec le Conseil général les nouveaux projets glissés « dans les tuyaux ».

Vous l'aurez donc compris à travers ces quelques « tuyaux » du bouche à oreille : bien des changements sont à l'heure actuelle dans les conduits compliqués des machines administratives et nous en avons pris acte ici ensemble.

Mais un archéologue sait qu'il existe sous ses pieds deux sortes de tuyaux : ceux qui abreuvent les hommes et ceux qui mènent à l'égoût. Nous espérons qu'on ouvrira plus largement le robinet à celui qui irrigue la culture de notre pays et dans lequel, je crois, est déjà notre place.

Nous osons espérer que d'autres ne prendront pas la responsabilité de mauvais choix dans l'orientation du flux dans ces tubulures.

Michel Martzluff
Président de l'A.A.P.-O.
Décembre 2004

Notices :
Archéologie préventive
(diagnostics, fouilles),
fouilles programmées,
sondages,
prospections

Archéologie préventive (diagnostics, fouilles), fouilles programmées, sondages, prospections

Communes : **Aspres et Conflent**

Intitulé de l'opération : **Recherche de chemins anciens**

Type d'intervention : Recherche en archives et prospections sur le terrain

Responsable : Jean-Pierre Comps

Equipe de prospection : Monique Formenti, Huguette Grzesick, Gilbert et Marie-Lou Lannuzel

Résultats

La recherche, qui porte sur les chemins « au long cours », se déroule en plusieurs phases : en premier lieu, relevé des mentions dans les textes médiévaux ou modernes ; ensuite, consultation du cadastre napoléonien avec essai de repérage et report sur la carte I.G.N. ; enfin prospection sur le terrain. Le groupe fonc-



Du col de l'Orri à Bouleternère : chemin empierré (cliché J.-P. Comps)

tionne depuis 3 ans maintenant avec une sortie hebdomadaire le mercredi. S'y ajoute la recherche en archives qui bénéficie des indications de plusieurs informateurs bénévoles et notamment d'Alain Bournet et Guy Barnade.

Le chemin joignant Batère à Conjourdou, et donc à la *via Conflentana*, avait été parcouru l'an dernier depuis le col Palomère jusqu'au mas de la Serra, au droit de Glorianes. Cette année nous avons reconnu la deuxième partie depuis le mas de la Serra jusqu'à Conjourdou (commune de Rigarda).

Lié à la métallurgie antique, il doit être rapproché de « la route du fer » qui avait fait l'objet, elle aussi, de reconnaissances depuis la tour de Batère jusqu'à Terrats (*Bulletin A.A.P.-O.* n°18, décembre 2003, p. 107-109). Sur cette dernière, nous avons mis en évidence en 2003-2004 l'existence d'un embranchement important à partir du col de Prunet. Un « tronc commun » conduit du col de Prunet au col de l'Orri. De là, se détachent trois branches bien distinctes : la première, à l'ouest, se dirige vers le gué du Boulès (Saint-Michel-de-Llotes) avec une dérivation sur Bouleternère. La deuxième, au nord, descend vers Corbère. La troisième, à l'est, passe à l'église de Fontcouverte, traverse les territoires de Castelnou et

de Sainte-Colombe pour aboutir à Thuir.

Poursuivant l'inventaire dans les Aspres, nous avons reconnu sur la presque totalité de son tracé le chemin qui joignait le col de Ternère à Serrabonne. Peut-être continuait-il au-delà du prieuré vers la montagne.

Ces différents itinéraires présentent plusieurs points communs : ils relient la « montagne » à la vallée de la Tet, plus précisément à la *via Conflentana* qui, d'est en ouest, longe l'Aspre au nord. Ils se tiennent à l'écart des villages, situés le plus souvent dans les vallées, pour se maintenir en « crête », sur les interfluves, de façon à n'avoir pas d'obstacles majeurs à franchir. S'ils sont tous documentés au Moyen Âge, on peut néanmoins les croire plus anciens comme le laissent supposer les crassiers antiques qui bordent certains d'entre eux ou encore les gravures rupestres voire les roches à cupules et les dolmens. Peu aménagés en raison de la facilité de leur parcours (peut-être faut-il parler de chemins « naturels »), prévus pour la presque totalité d'entre eux pour un trafic muletier ou piétonnier, ils ne sont plus aisément repérables, parfois perdus dans la végétation qui a repris ses droits, parfois effacés par l'érosion, parfois détruits par l'action de l'homme.

.....

Commune : **Bages**

Lieu-dit : **Els Omells**

Définition du site : **Nécropole protohistorique à incinération**

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable : Richard Donat (I.N.R.A.P.)

Equipe INRAP : C. Dominguez (terrain et étude du mobilier métallique), F. Audouit (topographe)

Collaborateur : F. Mazière (étude du mobilier céramique et métallique)

Résultats

Située sur la commune de Bages (Pyrénées-Orientales), au lieu dit « Els Omells », la nécropole protohistorique à incinération a été découverte fortuitement, au mois de septembre 2003, lors de travaux d'aménagement d'un lotissement, et plus particulièrement lors du creusement d'un bassin de rétention. Une opération de diagnostic archéologique a été effectuée du 28 juin au 2 juillet 2004 par l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives (I.N.R.A.P.) sur l'emprise du bassin de rétention (surface de 5209 m²). Cette campagne a principalement permis de mettre en évidence 39 sépultures à incinération dont 10 ont pu faire l'objet d'une fouille. Elles se répartissent entre l'extrême fin de l'Âge du Bronze et la fin du premier Âge du Fer (IXe-VIe siècle avant J.-C.).

La moitié des tombes sont situées au sud-ouest du bassin où elles occupent une surface d'environ 150 m² (14% de la surface testée). Dans le reste du bassin, leur répartition apparaît dans l'ensemble plus diffuse. On y a toutefois observé, dans sa partie la plus septentrionale, une petite concentration de 8 sépultures, réparties sur une surface de 4 m².

Sur les 39 tombes mises en évidence, 28 ont permis de réaliser des observations sur leur mode de construction. Les autres sépultures, pour la plupart très bouleversées, apportent quelques informations sur leur dépôt funéraire.

Les fosses sépulcrales (28 structures observables) sont dans la grande majorité des cas de forme circulaire ou sub-circulaire et présentent un diamètre compris entre 40 et 60 cm. Leur comblement est constitué d'un sédiment argileux comprenant les résidus de la crémation : particules de charbons de bois, esquilles d'os brûlés, mobilier métallique ou pierres ayant subi l'action du feu. En outre, 17 de ces tombes contenaient un galet volumineux (deux dans un cas) qui dépassait du sommet du remplissage du loculus. Ces galets, de forme oblongue et d'une longueur comprise entre 35 et 50 cm, ne recouvrent qu'une partie de la surface de la fosse sépulcrale. Ils ne semblent donc pas assurer la fermeture de la tombe, mais plutôt sa signalisation. En effet, ils devaient initialement être plus élevés, c'est-à-dire plus visibles, comme en témoigneraient les observations effectuées lors de la fouille des sépultures 6 et 26. Dans ces dernières, les galets ont partiellement écrasé les vases ossuaires, ce qui implique qu'ils sont descendus dans la fosse. Ces déplacements ne sont pas liés à la présence d'un espace vide sous-jacent (tombe vide de tout sédiment), car les loculus étaient entièrement comblés par des résidus du bûcher. Ce remplissage peu compact, la masse importante des galets, ainsi que le milieu particulièrement humide, semblent constituer des facteurs taphonomiques qui auraient favorisé l'enfoncement des pierres à l'intérieur des structures.

Les tombes avec galet de signalisation sont situées essentiellement dans la zone de forte densité de la nécropole (partie sud-ouest du bassin), où l'on en dénombre 15 (sur les 20 découvertes), dont la sépulture 26, seule tombe fouillée dans ce secteur, qui appartient à la phase ancienne du premier Âge du Fer (VII^e siècle avant J.-C.). Dans le reste du bassin, deux tombes de ce type ont été observées. Il s'agit de la tombe 27 et de la tombe 6. Seule cette dernière a été fouillée. Elle se trouve à l'opposé de la zone de forte densité. Son mobilier permet de la dater de la fin du premier Âge du Fer (550-500 avant J.-C.).

Concernant les dépôts funéraires, on soulignera tout d'abord que les observations effectuées ne concernent qu'un échantillon très faible : 10 tombes, dont la moitié étaient en grande partie bouleversées.

Dans les 5 tombes intactes ou sub-intactes, datées du premier Âge du Fer, le dépôt funéraire se caractérise par un unique vase ossuaire. Il s'agit, pour la phase récente du premier Âge du Fer (4 tombes du VI^e siècle avant J.-C.), de petites urnes à profil ovoïde, ou en « S » adouci, à col court ou mi-haut et munies de fond



Ossuaire de la tombe 34 en cours de fouille
(photo R. Donat, I.N.R.A.P.)

plat (CNT-LOC U6). Pour la phase ancienne (1 tombe du VII^e siècle avant J.-C.), l'ossuaire est une urne à profil concave-convexe, à pied mi-haut (CNT-LOC U1). Le mobilier d'accompagnement (une coupelle hémisphérique à fond ombiliqué (CNT-LOC C5a), couteaux et fibules en fer) est déposé dans l'ossuaire, à l'exception d'un cas, où plusieurs objets en bronze ayant subi l'action du feu se trouvaient dans le comblement de la fosse sépulcrale, associés aux résidus de la crémation (charbons de bois et esquilles d'os brûlés).

Enfin concernant les données anthropologiques, les observations portent sur 4 ossuaires intacts qui ont livré un poids total d'os compris entre 178,4 et 357 g attribuables, pour chaque lot, à au moins un sujet adulte ou de taille adulte (adolescent ou adulte). La température de crémation, estimée à partir de la coloration des ossements (Bonucci et Graziani, 1975), serait d'au moins 600°C.

Sur prescription du Service Régional de l'Archéologie, le secteur sud-ouest de la nécropole, eu égard à la concentration et à la conservation des vestiges, a été rebouché afin de le protéger. Il devrait faire l'objet d'une fouille exhaustive (surface totale estimée à environ 400 m²).

De par sa situation géographique, entre littoral, arrière-pays roussillonnais et piémont pyrénéen, la nécropole de Bages se trouve dans une zone d'interface et de contact entre plusieurs cultures, la Catalogne, les Pyrénées et le Languedoc, ce qui ouvre des perspectives importantes dans l'étude de ce site. On soulignera enfin que bien qu'explorées régulièrement depuis plus d'un demi-siècle, les nécropoles roussillonnaises (plus d'une dizaine recensées) restent globalement assez mal connues, notamment en ce qui concerne les pratiques funéraires.

Bibliographie

BONUCCI (E.), GRAZIANI (G.), 1975. *Comparative thermogravimetric X-ray diffraction and electron microscope investigations of burnt bones from recent, ancient and prehistoric age*. Acta Della Accademia Nazionale dei Lincei, série 8, vol. 59, fasc. 5, p. 518-533.

.....

Communes : Baho, Pézilla-de-la-Rivière, Villeneuve-de-la-Rivière

Lieux dits : Divers

Définitions et datations : **Habitat de la période romaine républicaine, nécropole à incinération protohistorique, vestiges d'habitat du Bronze ancien, habitat groupé du Chalcolithique.**

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable : Alain Vignaud (I.N.R.A.P.)

Équipe I.N.R.A.P. : Bertrand Houix, André Raux, Philippe Écard (techniciens de fouille), Richard Donat (anthropologue), Catherine Bioul (topographe),

Collaborateurs : J.-M. Carozza (géomorphologue, Université de Strasbourg), F. Mazière (doctorant), M. Martzluff (Université de Perpignan), J. Kotarba (I.N.R.A.P.),

Cadres de l'intervention

Le projet routier, dit RN 616, contournement de Baho, Pézilla-la-Rivière, Villeneuve-la-Rivière, Baho, par le service des routes du Conseil Général des Pyrénées-Orientales, est à l'origine de notre intervention.

Cette dernière, portant sur une surface de 135 680 m², a été effectuée par l'INRAP (Institut National de Recherches Archéologiques Préventives), sur prescription du Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon.

La zone concernée par les sondages intéresse une bande d'environ 3700 m de long pour une largeur



*Alignement de fosses au sein d'une construction
(Le Pla de l'Homme mort - Chalcolithique)
(cliché A. Vignaud, I.N.R.A.P.)*

moyenne de 28 m, recoupant différents terroirs. Ces derniers peuvent être scindés en deux entités bien différentes : les deux extrémités du tracé concernent les terres basses, constituées d'importantes alluvions récentes (Holocène). La partie centrale du contournement, composant l'essentiel du projet, affecte les terrasses hautes à galets et limons argileux, plus anciennes (Tertiaire).

D'un point de vue ethnographique, à partir des schémas d'occupation des sols attestés tout au long des différentes périodes, l'on pouvait estimer que le secteur haut, constitué par des sols caillouteux et arides était peu propice à l'occupation, et donc à la restitution de ves-

tiges. En contrepartie, les sols fertiles aux marges de la vallée fluviale, exposés au sud et protégés au nord par le relief, étaient susceptibles d'avoir été occupés ou tout au moins exploités.

Cette hypothèse était vérifiée par les sondages, l'essentiel des vestiges étant mis au jour aux deux extrémités du tracé, sur les terres basses.

Résultats

La période romaine est confirmée par les restes très mal conservés d'une modeste construction du Haut Empire (point 3, Cami de Latour-Baho). Il semblerait que ces vestiges qui se poursuivent hors emprise, non loin d'un chemin « antique », se rapportent à un bâtiment utilitaire, annexe, sachant que des vestiges contemporains plus importants ont été détectés à proximité, à l'ouest (hors tracé).

Au nord, un tronçon de voie, curieusement installé sur un glacis a de même été mis au jour (point 5, Las Costes, Baho).

La Protohistoire (1er Âge du Fer probable) est attestée par 2 petites fosses comblées avec des rejets secondaires, dont un peu de mobilier céramique (point 1, Mas Sarmet-Baho). Ces vestiges étant associés à l'habitat, il est possible que ce dernier se développe hors emprise, les fosses étant en limite extrême du projet.



*Structures de combustion et fondation de sablière probable
(Le Pla de l'Homme mort - Chalcolithique)
(cliché A. Vignaud, I.N.R.A.P.)*

Le Bronze final est bien représenté par une nécropole à incinération installée en bordure d'un ruisseau (point 6, Le Mas de Blanes-Pézilla-de-la-Rivière). Ces vestiges, denses, intéressants d'un point de vue scientifique et chrono culturel, sont toutefois recouverts par près de 2 mètres d'alluvions, car situés en bordure d'un ruisseau, le Manadeil.

Le Bronze ancien (point 2, La Garrigue, Villeneuve-de-la-Rivière) est révélé par 2 fosses dont un fort trou de poteau ayant livré une bonne série céramique, originale. Comme pour le point 1, ces structures sont situées en limite de projet.

Outre le fait que ces vestiges pourraient s'étendre sur la

parcelle voisine, hors emprise, il faut noter que malgré un décapage relativement important autour du poteau PO 20, aucun autre aménagement n'a été mis au jour. La question se pose de la mise en œuvre des constructions/habitats pour cette période.

Le Néolithique final - Chalcolithique est particulièrement bien représenté au point 4 (Pla de l'Home Mort, Baho). Il s'agit d'un habitat groupé installé autour d'une ancienne dépression hydromorphe. Diverses structures y ont été mises au jour (foyers, silos ...), ainsi que 3 sols d'habitats correspondant à au moins 3 constructions. Quelques structures originales y ont été révélées, entre autres des petites tranchées de fondation et des aménagements étroits, linéaires, de type radier, pouvant recevoir des sablières.

Le Paléolithique (ou tout au moins la période pré-céramique) est suspecté au Cami de Latour et au Pla de l'Home Mort (Baho), par quelques industries lithiques en quartz, peu significatives, découvertes épisodiquement dans les limons argileux bruns bordant l'ancienne dépression. Ils se positionnent, pour les niveaux individualisés, à près de 0,50 m sous l'occupation du Néolithique final/Chalcolithique

Intérêts scientifiques

Les abondantes pluies (et inondations) qui ont fortement pénalisé le chantier à 2 reprises n'ont permis que des observations très lacunaires, notamment sur certains secteurs qui auraient mérité un complément d'investigations. Toutefois, l'on peut estimer que dans le cadre étroit d'un diagnostic, les résultats fournis sont suffisants pour juger de l'importance des vestiges mis au jour.

Pour la période romaine, l'intérêt est d'avoir confirmé une occupation des lieux, et probablement les mises en culture de ces secteurs du Riberal. L'apport essentiel intéresse la cadastration antique par la mise en évidence d'un tronçon de voie (Las Costes), s'intégrant aux orientations connues à ce jour (environ 20° est - Narbonne B) ; accessoirement la prise en compte d'un segment de l'ancien chemin empierré du Cami de Latour (hors tracé), figurant déjà sur les documents de nos collègues travaillant sur la question. À noter que ces 2 tronçons, Las Costes et Cami de Latour semblent orthogonaux.

Si la Protohistoire (1er Âge du Fer probable) est anecdotique, en contrepartie les vestiges du Bronze ancien (La Garrigue), bien que se résumant à 2 modestes fosses, ont fourni une série céramique conséquente et fiable car provenant d'un ensemble clos. Le mobilier de cette période étant peu connu pour les habitats de plein air dans notre département, ces apports sont un bon complément pour le modeste fonds dont nous disposons.

Le Bronze final occupe une place de choix, par la découverte d'un ensemble sépulcral (nécropole à incinération), au Mas de Blanes. Ces aménagements funéraires très partiellement révélés (étendue ?), confirment un rituel original à l'échelle de la région, suspecté par

quelques découvertes isolées, mais rarement mis en évidence de façon aussi formelle : déficience (absence) de vases généralement associés, restes osseux humains dispersés dans la totalité de l'*ustrinum* se rapportant à au moins 2 individus par « fosses-ossuaires » ...

Le Néolithique final-Chalcolithique est la période la mieux représentée, par les restes d'un important habitat groupé, installé en bordure d'une ancienne dépression hydromorphe et se développant bien au-delà de l'emprise. Les sondages ont révélé au moins 3 sols d'habitats probables, associés à diverses structures : foyers de tailles diverses, silos, fosses et trous de poteaux. Ces derniers, déficitaires, semblent compensés par la présence de tranchées, interprétées comme tranchées de fondation propres ou destinées à recevoir des sablières. Ces dispositifs suggèrent, pour la mise en œuvre des bâtis, un autre type de montage que celui généralement convenu à partir de trous de poteaux.

Cet aspect, novateur, qui aurait mérité d'être confirmé, semble se mettre en place dans notre région au tout début de l'Âge des Métaux. La présence d'ailleurs de métal est également à souligner, de telles trouvailles en contexte étant rares. Enfin, la série céramique mise au jour vient heureusement compléter les récentes découvertes effectuées sur d'autres habitats de ce type.

Avenir des sites

Au-delà des intérêts scientifiques présentés ci-dessus, se pose celui de l'importance des vestiges, de leur situation et de leur devenir, dans le cadre des travaux projetés.

Il semble que les vestiges modernes, d'époque romaine (points 3 et 5), ainsi que ceux du 1er Âge du Fer (point 1) et du Bronze ancien (point 2), mal conservés ou traités en totalité pour les structures sur l'emprise, ne puissent fournir d'autres informations complémentaires intéressantes, l'essentiel des données ayant été recueilli.

Pour ce qui est de la nécropole du Mas de Blanes (point 6), la grande profondeur d'enfouissement des vestiges (1,87 m), semble lever le risque archéologique, cela d'autant plus que les travaux envisagés dans ce secteur occasionneront en sus, plus de 1 m de remblais au-dessus du sol actuel.

Par contre, pour le point 5, au lieu dit l'Home Mort, la situation et l'étendue de l'occupation chalcolithique, et surtout le fait que nous soyons dans ce secteur au droit d'un futur bassin de rétention, encaissé, mérite une attention particulière.

.....

Commune : **Castelnou**

Lieux dits : **Masquareill (*Mascarell*) et L'Auxineill**

Type d'intervention : Prospection

Responsable : Claude Vaillant (A. A. P.-O.)

Fin août 2003 le passage d'un incendie a ravagé 115 hectares de garrigue. Il était intéressant de pouvoir profiter du sol mis à nu pour faire une lecture des aménagements afin d'en avoir une vision globale (nos prospections n'ont pris en compte que le relevé des structures apparentes, aucun mobilier n'a été ramassé). L'espace a priori ingrat et répulsif du Causse se structure face à une plaine toute proche, généreuse et attractive.

La géologie divise en deux l'espace incendié : une partie orientale, au substrat calcaire affleurant et une part occidentale où dominent les schistes. Cette lithologie induit une structure de l'espace dévolue aux pâturages à l'est, et une autre plutôt réservée aux cultures à l'ouest.

L'orographie délimite une autre approche de part et d'autre d'une arête orientée nord-ouest/sud-est qui traverse la zone incendiée et génère deux versants. L'un regarde la plaine alluviale de la Tet, l'autre fait face à Camélas, village logé dans les Aspres, sur le piémont du Canigou. Une demi-douzaine de ravins drainent ce milieu sec et, dans la zone karstique du Causse, des résurgences temporaires sont observables après les pluies.

À deux exceptions près, les sols sont délaissés de toute culture et retournés à la garrigue.

Résultats des prospections

Périodes pré- et protohistoriques (1).

Pour la Préhistoire récente, des coffres de pierres (1,50 x 0, 80 m en moyenne) pourraient signaler une inhumation néolithique sur 2 sites du flanc oriental, donnant sur la plaine (*Rella*). Sur l'ubac du *Mascarell*, un amas de pierre, distinct des structures agro-pastorales, pourrait se rapporter à un petit tumulus.

Sur le versant occidental, un réseau souterrain laisse voir une succession de cavités aux plafonds effondrés. Le réseau reconnu par les spéléologues s'étend sur plus d'une centaine de mètres et pourrait receler des vestiges anthropiques de la Préhistoire récente.

Le Causse de Thuir est le seul lieu où sont attestées les empreintes d'occupations agraires pouvant être très anciennes. Les états de conservation sont altérés et l'examen des traces est parfois difficile à interpréter. Témoin d'une mise en culture concertée, une succession de six lopins de terre quadrangulaires, le long d'un axe orienté 20/30° Est, est soulignée par des cordons de pierres discrets. D'une aire moyenne de 1000 m², ces lopins sont diversement épierrés et leur chronologie reste à préciser.

Les structures agraires historiques

Sur le versant occidental, dominant la plaine, les fonds de thalwegs sont aménagés pour la culture. Dès la naissance des ravins, ces champs successifs sont séparés entre eux par des murets de pierre sèche qui piègent les limons issus des ruissellements. Ces longues *feixes* ont des murs aussi horizontaux et larges que possible afin de mieux répartir le ruissellement et faciliter l'alluvionnement. D'autre part, des contrastes existent entre

les deux versants d'un même ravin, certains demeurant sans aménagements visibles. Des champs de formes rondes ont également été repérés en position d'interfluve.

Les cabanes de pierre sèche sont de modestes dimensions et sont réparties sur les *feixes* des zones cultivées. Leurs formes sont ovales ou rectangulaires. Les cabanes rectangulaires sont mieux conservées, ce qui peut être un critère de datation (2). Vu le trop faible volume de pierres conservées, leur couverture était composée d'une autre matière.

Sur le versant occidental, face aux Aspres, la mise en valeur agricole du substrat schisteux est du même type, mais comporte une cabane de pierre sèche entièrement conservée, la seule reconnue dans le cadre de cette étude. Une autre s'individualise par l'existence de deux annexes.

Les structures pastorales historiques

Sur le karst oriental, les seules traces visibles sont liées aux pâturages sous forme d'ensembles bien circonscrits de cabanes et d'abris en pierre sèche, connectés à des enclos quadrangulaires ouverts. L'orientation privilégiée des enclos est comprise entre 20 et 30° est. L'épierrement de certains enclos a matérialisé les murets en bout champ et, parmi ces clôtures, les doubles parements des tronçons en bon état signalent un travail appliqué. Pour le Moyen Âge, trois textes royaux de la seconde partie du XIII^e siècle ont pour objet le cantonnement des troupeaux sur cette partie du territoire de Castelnou, et notamment sur le *Mascarell* (3). Si l'utilisation du Causse pour l'élevage est attestée par les textes à partir du Moyen Âge, il ne faut pas oublier, comme nous l'avons noté plus haut, qu'elle masque en partie les traces de mise en culture à une période plus reculée.

Un premier ensemble, en limite d'incendie, est composé d'une cabane rectangulaire proche de l'enclos, d'une cabane ovale effondrée, bâtie en partie dans le mur de l'enclos, structures qui sont associées à deux abris secondaires adossés à l'enceinte. Un deuxième enclos s'étend sur près de 3000 m², lui aussi en limite de l'incendie. À l'une des extrémités, on observe une cabane ovale ruinée et, sur l'autre côté, un amoncellement de pierres qui pourrait témoigner de la présence d'une seconde cabane. Aux abords de l'enclos deux abris viennent compléter ces constructions.

Sur l'ubac du *Mascarell*, apparaît un enclos fermé de faible importance. Hors de son emprise s'observe un tas de cailloux assez étendu pour masquer la présence d'au moins une cabane. Plus loin, sur un replat, trois abris sont associés à un enclos ouvert de plusieurs milliers de mètres carrés. Certains enclos et cabanes de ce secteur interfèrent avec la zone cultivée et forment des ensembles aménagés intermédiaires.

Deux types d'aménagements complètent ceux repérés sur le Causse. De loin en loin, des « cairns », formés de moellons empilés sur cinquante centimètres de hauteur, tout au plus, pourraient témoigner de jalons matérialisant les parcours des troupeaux. Ces fragiles édifices ne peuvent être très anciens car ils seraient ruinés. D'autre part, la présence d'une dizaine de murets en pierre sèche disséminés sur l'ensemble du Causse, d'une longueur de 2 m sur de 50 cm de haut en moyenne et plutôt orientés à 20° est, pourrait témoigner de

limites pastorales, de signalisations de propriétés, d'afûts de chasse ou de ruines d'abris liés à la garde des troupeaux.

À eux seuls, les quatre ensembles pastoraux se situent sur 60 % des sols ravagés par l'incendie, soit 65 hectares environ. Au décompte général des structures en pierre sèche (12 pour les zones mises en culture, 14 pour celles rattachées à l'élevage, auxquelles viennent s'ajouter les 3 répertoriées plus haut), il faut ajouter la découverte de 10 nouvelles structures regroupées autour d'un enclos sur le deuxième lieu réservé au pâturage communal de Castelnou, au lieu dit : *Feixes d'en Palet*, mais situé hors de la zone incendiée, soit un total de 39 structures bâties dont au moins 24 sont rattachées à l'élevage. Ce décompte est le reflet du dernier état, lors de l'abandon, c'est à dire moins de 50 ans pour les plus récents.

Les structures artisanales

Au total 7 fours à chaux sont répertoriés sur l'espace incendié. Situés sur le versant ouest, en rive gauche d'un ravin, 2 fours à chaux à chargement par le haut ont été dégagés par l'érosion, ce qui accélère la ruine des vestiges. Les matériaux utilisés et les techniques mises en œuvre sont différents pour chacun, l'un ayant été abandonné avant 1825, date de l'ancien cadastre. Sur l'ubac du *Mascarell*, l'un des 2 fours cadastrés a été retrouvé. Un troisième four, postérieur au cadastre de 1825, fut repéré ainsi que les traces d'exploitation du calcaire qui sont encore visibles dans le paysage.

Quelques scories métalliques ont été collectées à deux endroits distincts, témoignant d'une métallurgie et, sur le flanc ouest du relief, une succession de cratères et de monticules de terrains morts trahit la présence d'une ancienne carrière, ce que confirment des tentatives avortées de taille de cuveaux.

Pour conclure, les prospections ont permis une première approche de la structuration du territoire autour de Castelnou, ancienne vicomté du Roussillon. La collecte fine d'indices supplémentaires et des recherches en direction du sous-sol permettraient de préciser la fonction et la chronologie des ensembles structurés qui ont été détectés.

Notes

(1) : Une partie de la zone a été prospectée au titre d'un programme thématique sur la Préhistoire ancienne (Martzluff, 1996). Quelques témoignages d'occupation moustérienne ont été détectés sur le versant oriental du Causse calcaire en pied de paroi, au niveau d'abris effondrés.

(2) : « ... le degré de conservation et d'effacement des structures ... pourrait paraître aléatoire, fonction de la position des structures par rapport à la pente en particulier, il en n'est rien. En fait il constitue un indice fiable du point de vue d'une chronologie relative... » cf. Rendu (C.) 2003 : *La Montagne d'Enveitg. Une estive pyrénéenne dans la longue durée*. Ed. Tabucaire, Perpignan, 606 p.

(3) : Le cadastre « napoléonien » rappelle que le marquis de Lluïa est toujours le propriétaire, entre autres, du *Mascarell* où la commune de Castelnou jouit d'un droit de pâturage, survivance d'un droit remontant à la période médiévale.

.....

Communes : Cerdagne

Type d'intervention : Fouilles, sondages et prospections liées au Projet Collectif de Recherche « Estivage et structuration sociale d'un espace montagnard, la Cerdagne ».

Responsable d'opération : Christine Rendu.

Commune : Enveitg

Lieu-dit : Pla de l'Orri.

Intervenants : Christine Rendu (1), Pierre Campmajo (2), Denis Crabol (3)

La campagne de fouilles 2004, dans la continuité des recherches engagées dans la montagne d'Enveitg en 2002 et 2003, a porté sur 3 sites du Pla de l'Orri, à 2100 m d'altitude : l'ensemble 88 fouillé par Christine Rendu, l'ensemble 130 fouillé par Denis Crabol et l'ensemble 128 fouillé par Pierre Campmajo.

Résultats

L'ensemble 88 : Situé au sud du Pla, il se présente sous la forme d'un espace clos d'environ 1200 m². Au sud a été dégagée une grande cabane sub-rectangulaire, de plus de 30 m², dont les bases de murs sont en pierre. Deux sols d'occupation successifs dotés de plusieurs foyers, ont été mis au jour. Le plus ancien est daté des XXe-XIXe s. av. J.-C., le plus récent des XVe-XIVe s. av. J.-C.

Un grand mur part de cette cabane vers le nord-ouest. Il ceinture le site en obliquant ensuite au sud-ouest jusqu'à la rupture de pente formée naturellement par une barre rocheuse. Au sud-est, un mur de soutènement de terrasse ferme complètement l'espace.



Pla de l'Orri : vue d'ensemble de la cabane 88 depuis le haut du mur d'enclos



Pla de l'Orri : structure 130. Mur de l'enclos

Le mobilier est constitué, pour les deux couches, de fragments de céramiques souvent décorés à l'angle. Le silex est totalement absent.

L'ensemble 130 : Il se trouve à 30 m à l'ouest de la cabane 88 et s'étend sur un peu moins de 100 m², inclus dans l'espace des 1200 m² précédents. Il s'agit d'une cabane en appui contre la face sud d'un gros rocher, et se prolongeant vers le sud-ouest par un mur délimitant un probable petit enclos. Des charbons prélevés dans un foyer permettent de situer l'occupation de la cabane autour du IXe s. av. J.-C. Cette date et ces aménagements, alliés à d'autres éléments pour l'instant ponctuels, soutiennent l'hypothèse d'une occupation répétée de ce replat inscrit sur la bordure méridionale du Pla de l'Orri.

L'ensemble 128 : Installé à 200 m des 2 autres ensembles et au centre du Pla de l'Orri, le site se présentait d'abord sous la forme d'une cabane sommaire, ruinée, installée contre la paroi sud d'un affleurement de granite. Datable du début du XXe s. environ, elle était bâtie sur une sorte de plateforme en pierre qui laissait présager des aménagements plus anciens. La fouille, commencée en 2003, a montré une superposition de 5 niveaux de cabanes qui, tous, possédaient des foyers. Les éléments de datation disponibles pour l'instant montrent que cette succession d'occupations s'établit dans une longue durée au moins historique, avec néanmoins des hiatus plus ou moins importants. Sous la construction la plus récente, le niveau 3 consiste en une cabane de forme trapézoïdale que son architecture placerait aux XVIIe-XVIIIe s. de notre ère. Elle est flanquée d'une petite structure ronde, bâtie en pierre, très soignée, une cave à fromages, parmi d'autres hypothèses. Sous cette structure ronde, une occupation antérieure, repérée par sondage, est datée du IVe s. ap. J.-C., tandis qu'à l'emplacement de la cabane principale, c'est-à-dire contre le rocher, un niveau sous-jacent, doté d'un très gros foyer, a également été mis au jour mais n'est pas encore daté. Au sud de ces structures, et venant s'appuyer contre la structure ronde, un enclos d'environ 200 m², très arasé, est visible. Décapages et sondages permettent d'attribuer le niveau supérieur au Moyen Âge, tandis que des artefacts et une datation 14C plus ancienne pointent des occupations protohistoriques.

Commune : Angoustrine - Villeneuve-les-Escalades

Type d'intervention : Sondages et prospection.

Intervenants : Pierre Campmajo, Denis Crabol, Christine Rendu, Gilles Parent (4).

Sondages

Toujours dans le cadre du P.C.R. que dirige Christine Rendu, deux sondages ont été effectués sur un site localisé à 1300 m d'altitude, à mi-chemin entre Llivia et Angoustrine - Villeneuve-les-Escalades. Il nous avait été signalé, il y a déjà longtemps, par Michel Martzloff. Une prospection systématique de ce vaste espace nous a permis de constater que nous étions en présence, non d'un seul gisement, mais de deux ensembles qui paraissent chronologiquement distincts.

La zone est se présente sous la forme d'un promontoire ceinturé par un grand mur fermant une surface d'environ 6000 m². On peut parler d'un petit oppidum. À l'automne 2003, Gilles Parent et Denis Crabol ont effectué un relevé complet de ce premier secteur qui comptabilise 17 structures, plus ou moins visibles. Un sondage sur l'une d'elles a permis de mettre au jour l'angle d'une pièce aux murs en double parement régulier. Un tessou de céramique pseudo-ionienne, identifié par Claude Raynaud qui participait au sondage, et quelques autres artefacts, placent cette structure au 2e Âge du Fer. Sur le sol en terre battue, un foyer a livré une grande quantité de graines carbonisées, certainement blé et orge. L'étude carpologique est en cours, elle a été confiée à Marie-Pierre Ruas (CNRS - Toulouse).



Villeneuve : sondage dans une unité d'habitat du site

Un autre sondage a été effectué sur le deuxième secteur. S'étendant en contrebas de 3 à 5 m à l'ouest du premier, il couvre une surface équivalente. Sept emplacements de structures, comprenant maisons et enclos, ont été observés. Plus grandes que les précédentes, ces maisons couvrent pour certaines plus de 30 m². Un sondage de 1 m² opéré dans l'une d'entre elles a mis au jour 9 tessons très frustes d'époque médiévale et quelques morceaux de scories. Des charbons prélevés sur les 3 niveaux observés feront l'objet de mesures au radiocarbone. On peut dire, d'ores et déjà, et sans

grand risque, que ce deuxième ensemble se situe dans une fourchette chronologique tournant autour des IXe-XIe siècles après J.-C.

Prospections

Enfin pour clore ce coup d'œil sur les recherches cerdanes, notons la découverte d'un gisement prometteur, à moins de 200 m du site précédent, mais cette fois à cheval sur les territoires d'Angoustrine et de Llivia. Un défonçage à 30 cm de profondeur a fait remonter en surface des tessons de différentes époques que l'on peut dater grosso modo entre le IIe s. av. J.-C. et les IIe-IIIe s. après J.-C.

Plusieurs tessons ont pu être identifiés comme procédant de la culture ibère. De nombreux fragments d'amphores, des sigillées claires d'origine africaine pour certaines et de la sigillée classique ont été ramassés. Notons aussi des fragments de céramique indigène modelée, décorés de cordons digités, certainement de l'Âge du Fer. Les gisements d'époques pré-romaine et romaine sont suffisamment rares en Cerdagne pour être signalés.

Notes

(1) : Christine Rendu : chargée de Recherches au C.N.R.S. Toulouse. Laboratoire FRAMESPA, UMR 5136 et Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques de Cerdagne.

(2) : Pierre Campmajo : chercheur UMR 8555, C.N.R.S., E.H.E.S.S. Centre d'Anthropologie, Toulouse, Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques de Cerdagne.

(3) : Denis Crabol : Archéologue, Président du Groupe de Recherches Archéologiques et Historiques de Cerdagne

(4) : Gilles Parent : géomètre à la communauté urbaine de Bordeaux, et archéologue minier.

.....

Commune : Elne / Argelès-sur-Mer

Nom du site : Église Sainte-Eugénie de Tresmals

Type de site et datation : Édifice de culte médiéval

Type d'opération : Diagnostic archéologique (février 2004), fouille archéologique (mai 2004)

Intervenants : Olivier Passarrius (A.A.P.-O.), Sabine Nadal (A.A.P.-O.), Jean-Marc Sanchez (A.C.P.) pour la phase diagnostic, Olivier Passarrius (responsable), Virginie Teilhol (A.A.P.-O.), Jean-Marc Sanchez, Richard Donat (anthropologie) et Jean-Michel Carozza (géomorphologue, Université de Strasbourg) pour la fouille.

Soutien logistique : municipalité d'Elne



*L'église
Sainte-Eugénie
de Tresmals noyée
sous les alluvions
du Tech
(cliché O. Passarrius,
A.A.P.-O.)*

Résultats

L'église Sainte-Eugénie de Tresmals, aujourd'hui désaffectée, est située au sud-est du village d'Elne, sur la rive gauche du Tech, à 300 m à l'est de l'actuel Mas Calmètes. Elle se trouve au milieu d'un champ et est enfouie sous près d'1,70 m d'alluvions déposées par le Tech.

L'église apparaît dans la documentation médiévale en 951 (1) puis est mentionnée à nouveau en 1067, 1145 et en 1347, date à laquelle elle semble perdre son statut d'église paroissiale (2). Le culte y sera toutefois encore pratiqué jusqu'à la Révolution française avant qu'elle ne soit utilisée comme hangar agricole.

L'église Sainte-Eugénie de Tresmals est un édifice singulier. Il s'agit d'un bâtiment constitué d'une nef unique achevée par une abside semi-circulaire (3). Elle mesure seulement 5,50 m de long pour 4 m de large hors œuvre. L'accès se trouve au sud mais a été largement remanié par des aménagements récents.

L'importance de la sédimentation, accumulée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'édifice de culte, n'autorise aucune prospection ou collecte de mobilier. Cette église est toutefois installée en bordure de la voie Domitienne et pourrait correspondre à la station *Ad Stabulum* mentionnée dans l'*Itinéraire d'Antonin* (4). Cette station est donnée à 18 milles de *Salsulis*. La confrontation des distances des différents itinéraires antiques place *Ad Stabulum* à proximité immédiate d'Elne (*Illiberis*). Plusieurs sites pourraient correspondre à cette station : Palol d'Avall, le Castell de la reine Hélène, Taxo et Sainte-Eugénie de Tresmals. Pour l'instant aucune découverte de mobilier antique sur ce site n'a permis de confirmer cette hypothèse. Dans les années 1960, Roger Grau avait pu étudier une couche de terre sombre, située dans le lit du Tech, à 3,50 m de profondeur. Le mobilier collecté est incontestablement médiéval et pourrait remonter aux IXe-Xe siècles de notre ère. Dans les murs de l'église, on note également la présence de mortier de tuileau, vraisemblablement antique.

Durant le mois d'avril 2003, j'ai eu l'occasion de surprendre le propriétaire foncier en train de dégager l'intérieur de l'église. La semaine précédant ma visite dominicale, il avait décaissé la moitié sud de la nef et toute l'abside sur environ 1,70 m de profondeur. Le sédiment enlevé à la pelle et à la pioche correspond pour partie à des alluvions anciennes et récentes introduites dans l'église lors des crues automnales du Tech. Dans l'abside, les terrassements ont permis le dégagement du maître-autel et d'un niveau de sol médiéval qui lui semble associé.

Dans la semaine qui a suivi, une réunion a été décidée afin de définir la marche à suivre et les choix de mise en valeur de cet édifice. Les différents intervenants, réunis à l'initiative de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, ont opté pour la réalisation d'un bassin et d'un aménagement paysager permettant de libérer l'église de l'épaisse couche de limons qui la recouvrait à moitié. Ces travaux impliquaient des reconnaissances archéologiques préalables qui ont été confiées à l'A.A.P.-O. sur financement de l'association des Amis d'Illyberis. Les engins nécessaires aux travaux ont été gracieusement mis à disposition par la municipalité d'Elne.



Ouverture de la première tranchée contre l'abside (cliché O. Passarrius)

L'environnement de l'église

La réalisation d'une première tranchée profonde à l'est de l'édifice a permis la mise au jour, en fond de tranchée, d'une couche argileuse sombre contenant du mobilier antique. Cette couche, riche en indices anthropiques, contient d'abondantes inclusions de charbons de bois et des nodules de terre cuite souvent très mal conservés. Le mobilier céramique, qui est associé à de la faune et des *tegulae*, est chronologiquement homogène et est daté entre la seconde moitié du IV^e siècle et la première moitié du Ve siècle de notre ère (5). Ces vestiges ont été observés à environ 2,20 m de profondeur par rapport au sol actuel. La nature de ces vestiges, mis au jour dans l'environnement immédiat de la chapelle Sainte-Eugénie, ne peut être qualifiée au vu des seuls sondages pratiqués. Dans l'état, il paraît illusoire de lier cette occupation à la Voie Domitienne, dont le tracé supposé passe à proximité de la chapelle. Les travaux menés à cet endroit sur le parcellaire n'ont pas permis de



Vue générale de la tranchée contre l'abside : à la base, le sol médiéval (cliché O. Passarrius)

reconnaître de façon précise le tracé fossile de cette voie.

L'église Sainte-Eugénie de Tresmals est mentionnée dans la documentation médiévale pour la première fois en 951 (*domun Santa Eugenia ... in villa Tresmalos*) en même temps que la *villa* qui lui est associée (6). L'étude architecturale de l'édifice religieux permet d'inscrire sa construction dans le XIII^e siècle. Si tel est le cas, l'édifice actuel ne correspond pas au bâtiment mentionné dans les documents du milieu du Xe siècle.

Les sondages de reconnaissance effectués autour du bâtiment ne nous apportent aucun éclairage quant à la datation de cet édifice et aucune trace d'une église plus ancienne n'a été observée. De même, le mobilier céramique collecté ne permet pas de dater précisément les premières phases d'occupation. Certes, le mobilier médiéval observé dans la couche US 6 et associé à des artefacts antiques contient trois probables fragments de céramique oxydante polie, caractéristique des contextes de l'extrême fin du IX^e siècle, première moitié du Xe siècle (7). Mais ces trois indices, collectés dans une couche mêlant des éléments de périodes différentes, ne sauraient à eux seuls fournir une chronologie pour les phases anciennes d'occupation du site.

L'environnement de l'église, dans les premières phases d'occupation, se limite exclusivement à des vestiges funéraires. Au total, quatre tombes ont été formellement individualisées, mais la difficulté de repérer ce type de vestiges, dans des contextes où les fosses ne sont pas visibles et où seuls les ossements du sujet signalent la sépulture, n'autorise aucune hypothèse quant à la densité des inhumations et la superficie de ce cimetière. Ce qui semble aujourd'hui certain, c'est l'absence d'un habitat structuré autour de cette église voire même l'absence totale de vestiges domestiques en périphérie immédiate.

Le niveau de sol, fonctionnant avec l'état primitif de l'église, a été partiellement reconnu dans les coupes des tranchées est et sud. Il est composé d'un sédiment limoneux argileux, relativement compact, et s'individualise au contact de l'abside par des débris de schiste provenant soit d'une phase de travaux de la toiture soit de la désagrégation des ardoises qui servaient à la couvrir. À cet endroit, ce sol se trouve à -1,75 m par rapport au sol actuel. Dans la tranchée sud, il a été reconnu à la cote -2 m (-1,30 m par rapport au sol actuel).

L'église Sainte-Eugénie de Tresmals et son cimetière s'inscrivent dans le cadre de la *villa* carolingienne en fédérant autour du culte et du lieu d'inhumation commun un habitat dispersé réparti sur le territoire. Cette église ne cristallisera pas de véritables regroupements et fait probablement partie des noyaux médiévaux abandonnés lors des désertions de croissance qui interviennent dans le courant des XI^e-XII^e siècles.

L'étude des tranchées sud, ouest et nord a permis de reconnaître les vestiges d'une occupation du bas Moyen Âge et de l'époque moderne. Ces vestiges sont tous situés entre -0,70 m et -0,90 m et s'installent à proximité immédiate de l'édifice de culte déjà pour partie noyé sous les alluvions. On peut rattacher à cette phase les trois sépultures à inhumations mises au jour le long du mur gouttereau sud de l'église et deux banquettes

maçonneries flanquant de part et d'autre la porte de l'église. Les sols de circulation extérieurs des XIIIe-XIVe siècles, puis des phases ultérieures, ont été en partie retrouvés. Ils sont en grande partie altérés par des crues et sont bouleversés ou entaillés par des micro-chenaux remplis de sables fins.

Les atterrissements d'origines alluviales

L'église Sainte-Eugénie symbolise à elle seule la dynamique des dépôts liés aux débordements du Tech. Noyée à moitié sous le sédiment, elle illustre tant pour le public que pour le chercheur ces phénomènes d'atterrissements qui ont contribué à façonner le paysage actuel de la basse vallée du Tech. Les données recueillies sont importantes mais encore en cours de traitement. En voici les grandes lignes.

L'église Sainte-Eugénie de Tresmals est installée sur un bourrelet de berge qui domine la plaine alluviale d'environ 2 à 4 m. Le carottage réalisé dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherche (8) a permis de localiser, à -1,75 m de la surface, un niveau nettement plus argileux, de couleur sombre et contenant quelques inclusions de charbons de bois (9). Les sondages permettent aujourd'hui d'associer de façon formelle cette couche au niveau de sol médiéval. L'étude des couches situées au-dessus est caractéristique d'une « plaine d'inondation proximale et/ou d'un bourrelet de berge » (10). Les niveaux antiques, datés de la seconde moitié du IVe --début du Ve siècles, sont situés à environ 50 cm plus bas, soit à une profondeur d'environ 2,20 à 2,30 m par rapport à la surface. Les tranchées ont été arrêtées sur cette couche, qui même si elle semble polluée par du mobilier provenant de recoupements de sépultures médiévales, est jugée comme étant homogène. Ces différents éléments de chronologie absolue, conjugués à la collecte de tessons dans les différentes strates de limons, autorisent une première réflexion et une première mise en phase chronologique de ces dépôts.

La puissance de la couche antique n'a pu être observée que partiellement et elle semblerait atteindre au moins 70 cm. Elle se différencie nettement des couches subjacentes par un sédiment argileux, sombre, compact et moucheté de vert. Au-dessus se trouve une séquence d'environ 50 cm qui a été subdivisée en quatre macro-couches et qui correspond à une dynamique de dépôts alluviaux lents provenant probablement de l'épanchement proximal des crues de la rivière. Il est alors intéressant de noter l'épaisseur de la couche, scellée vers les Xe-XIe siècles par les niveaux de circulation fonctionnant avec le premier état de l'édifice de culte. Au total, ce sont environ 50 cm de limons sableux qui ont été déposés en 500 ou 600 ans. Ce qui reste alors tout à fait faible en comparaison de la puissance de la stratigraphie postérieure à la fin de l'époque carolingienne. Ce sol médiéval se trouve à environ 1,70 m sous le niveau de sol actuel. Il est piégé par une strate d'une cinquantaine de centimètres, vraisemblablement homogène (une seule crue) et dont la mise en place peut être datée par la découverte de tessons de céramiques des XIIIe-XIVe siècle. On assiste donc et de façon indubitable à un arrêt des dépôts entre la phase d'installation (Xe-XIIe siècles ?) et la crue des XIIIe-XIVe siècle qui peut se traduire peut-être un déplacement ou une modification du cours du fleuve. Les sources historiques apportent un

éclairage intéressant. En 1336, le Tech est mentionné sur le territoire de Corneilla-del-Vercol où il est cité comme le *Techum d'Elne* (11). En 1174, une mention d'un affluent du Tech laisse supposer un cours d'eau au nord d'Ortaffa et au sud de Bages sans pour autant pouvoir affirmer que le lit actuel du Tech soit asséché. Ce paléochenal du Tech a été retrouvé lors de carottages réalisés par la Direction Départementale de l'Agriculture : à partir du Mas Reig, le lit rejoint l'actuelle RD 612 (entre Bages et Elne) et passe aux pieds de la chapelle de Notre-Dame du Pont avant d'atteindre la RD 11 entre Alenya et Elne ou le paléochenal est rejoint par le Réart à hauteur du village médiéval disparu de Mossellons (12). Les textes restent malheureusement flous quant à la chronologie de ces événements, et même s'ils ne permettent pas de confirmer les données observées sur le terrain, ils ne les contredisent pas pour autant.

Il faut donc ensuite attendre le XVe siècle pour retrouver une logique de sédimentation liée à la présence proche du fleuve. Ce qui implique que le dépôt de couches d'alluvions au pied de la chapelle Sainte-Eugénie de Tresmals (soit environ 1,75 m) intervient entre le XVe siècle et nos jours. L'installation d'un bâtiment contre le mur occidental de l'église, dans la première moitié du XVe siècle, permet d'affiner cette chronologie. Même si le niveau de sol de cette construction n'a pas été observé, on peut le situer raisonnablement à une altitude entre -0,70 et -1 m. L'installation de cette construction, mais aussi de trois tombes contre le mur méridional, confirment cette altitude. Ces vestiges fournissent alors un second *terminus* intéressant. La reprise des dépôts limoneux d'origine fluviale intervient vraisemblablement à la fin du Moyen Âge et coïncide avec le retour du Tech dans son lit historique. Rapidement et probablement en moins d'un siècle, ce sont environ 80 cm de limons qui sont déposés par un ou plusieurs épanchements de crues et avant que ne s'installe la construction, dans le courant de la première moitié du XVe siècle. Le reste des alluvions observées est déposé entre le XVIe siècle et nos jours, en fait durant la crue d'octobre 1940. Ce dépôt, qui matérialise la phase régressive d'un événement violent est susceptible d'avoir entraîné un lessivage des sols, notamment ceux fonctionnant avec les sépultures à inhumation découvertes au sud de l'église. Cette hypothèse est confortée par la mention de gourgs à l'ouest des Mas Calmètes et d'en Boué (13). Ces dépressions, parfois profondes de plus d'1,80 m, se sont produites sur le trajet des courants les plus forts, à la faveur de remous générés en aval d'obstacles fixes ou temporaires. Dans le secteur de Sainte-Eugénie, la crue a par endroits emporté entre 60 et 80 cm de terres provoquant une érosion importante de certaines parcelles (14). Les dépôts qui ont suivi sont très irréguliers dans ce secteur : certaines parcelles ont reçu des épaisseurs d'alluvions atteignant 1 m voire 1,70 m, tandis que d'autres ont été recouvertes de 20 à 30 cm de limons seulement (15). Ces variations importantes dans une zone pourtant géographiquement homogène sont bien sûr liées à la couverture végétale qui a perturbé les atterrissements. Dans les sondages de reconnaissance effectués autour de la chapelle, la couche matérialisant la crue de 1940 se trouve à une profondeur d'environ 50 cm sous la surface. Ce dépôt de limons sableux n'a donc rien d'exceptionnel dans ce secteur.

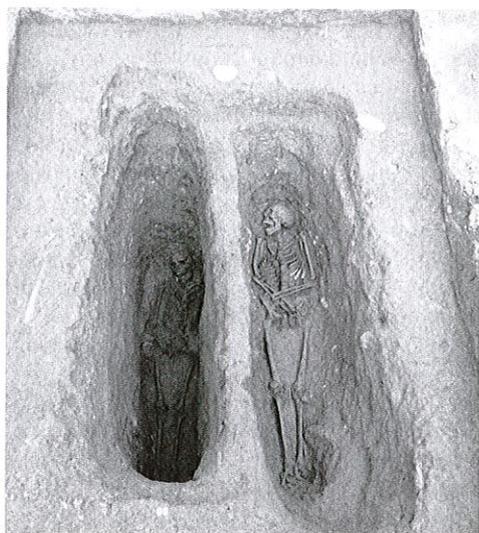


Détail de la signalisation de surface de la tombe (cliché O. Passarrius)

Une tombe originale

Une tombe originale et très bien conservée a été mise au jour à proximité du chevet de l'abside. Cette sépulture, dont nous attendons les résultats des datations radiocarbones, était scellée et protégée par un 1 m de limons provenant d'une crue intervenue aux XIIIe-XIVe siècles.

Elle est signalée en surface par un radier maçonné d'environ 2,20 m de longueur, 1 m de largeur et environ 40 cm d'élévation. Construite en galets de rivière liés au mortier de chaux, cette construction de forme rectangu-



Les sujets inhumés sous la signalisation (cliché O. Passarrius)

laire possède un toit en légère bâtière, soigneusement taloché. Il scelle deux sépultures aux fosses distinctes et recouvertes chacune de deux couches de galets. Certains de ces galets avaient été brûlés et présentaient encore des traces de cendre et de charbons de bois. Les tombes, situées à environ 80 cm plus bas pour celle de droite et 40 cm pour celle de gauche, présentent des indices de colmatage progressif, d'inhumation en pleine terre sans contenant (coffrage ou cercueil). Il ne s'agit pas d'inhumations simultanées et le soin apporté à la mise en place de radiers intermédiaires et probablement temporaires, laisse supposer des inhumations successives. La signalisation aurait peut-être alors été construite une fois la concession achevée.

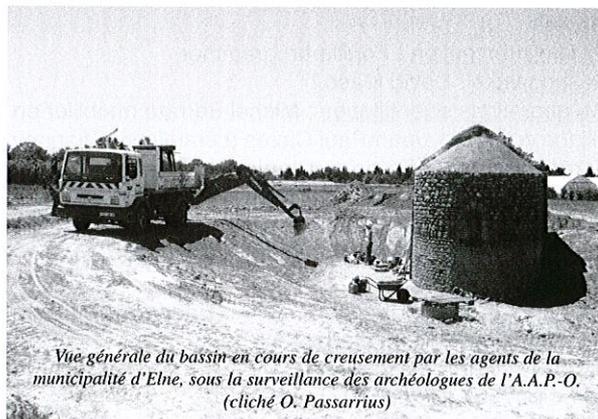
La fouille de l'église

Le projet d'aménagement du site prévoyait la fouille de l'édifice de culte afin de libérer l'intérieur des couches de limons provenant des crues de la rivière (environ 1,60 m d'épaisseur). Rapidement, nous nous sommes rendu compte qu'une grande partie de l'édifice avait fait l'objet de fouilles clandestines et ne subsistait alors en place qu'une bande perpendiculaire au mur de la nef de 70 cm de largeur. La fouille fine de ces quelques mètres carrés a permis la mise au jour d'une dizaine de sols constitués entre le XIIIe siècle et le XVIIIe siècle, alternant avec des épisodes de crues dont la plus importante se matérialise par une couche de limon fin de 50 cm d'épaisseur. Ces couches ont été recoupées aux XVIIe-XVIIIe siècles par le creusement de plusieurs sépultures à inhumation en pleine terre.



Fouille de la bande préservée à l'intérieur de l'église (cliché O. Passarrius)

Cette « bande de terre » oubliée par les chercheurs de trésors est malheureusement déconnectée du seuil et de la porte occidentale ouverte à l'époque moderne. Il est donc bien difficile de restituer l'évolution de l'intérieur de l'édifice et le raisonnement ne peut se faire qu'à l'aide des altitudes. Toutes ces données sont encore en cours d'exploitation mais devraient toutefois fournir à terme une image cohérente de l'évolution des aménagements internes du bâtiment, mise en relation avec la vie tourmentée de son environnement extérieur, secoué par les caprices du Tech.



Vue générale du bassin en cours de creusement par les agents de la municipalité d'Elne, sous la surveillance des archéologues de l'A.A.P.O. (cliché O. Passarrius)

Notes

- (1) *Domum Sancta Eugenia ... in villa Tresmalos.*
- (2) *Catalunya Romànica*, tome XIV, *El Rossellò*, Enciclopèdia Catalana, Barcelona, 1994, p. 216
- (3) *Ibidem.*
- (4) G. Castellvi, J.-P. Comps, J. Kotarba, A. Pezin (dir.), *Voies romaines du Rhône à l'Èbre : via domitia et via Augusta*, *Document d'Archéologie Française*, DAF n°61, Éditions de la Maison des Sciences et de l'Homme, Paris, 1997, p. 53.
- (5) Étude réalisée par Jérôme Kotarba que nous remercions ici.

- (6) *Catalunya Romànica*, tome XIV, *El Rossellò*, Enciclopèdia Catalana, Barcelona, 1994, p. 216
- (7) O. Passariius, La céramique d'époque carolingienne en Roussillon, *Archéologie du Midi Médiéval*, Publications du C.A.M.L., Carcassonne, tome 19, 2001, p. 1-29.
- (8) Jean-Michel Carozza, *L'évolution de la plaine du Roussillon au cours de l'Holocène : de l'évolution paléogéographique à la modélisation prédictive*, Université Louis Pasteur de Strasbourg, Faculté de Géographie et d'Aménagement, Service Régional de l'Archéologie, 2003, 52 pages.
- (9) Jean-Michel Carozza, *L'évolution de la plaine du Roussillon...*
- (10) *Ibidem*.
- (11) Carole Puig, *Les campagnes roussillonaises au Moyen Âge : dynamiques agricoles et paysagères entre le XIe et la première moitié du XIVe siècle*, Thèse d'Histoire, Université de Toulouse-le-Mirail, 2003, p. 360.
- (12) Olivier Passariius, *Liaison routière Elne/Saint-Cyprien, RD 62 et recherches sur le village médiéval disparu de Mossellons*, Rapport de prospection archéologique, Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, Service Régional de l'Archéologie, juin 1998, 16 p.
- (13) Nicolas Jacob, *La basse vallée du Tech sous les eaux en octobre 1940. Pyrénées-Orientales*, Publication du Centre de Géographie Physique Henri Elhaï, Université Paris X-Nanterre, 1995, 207 p.
- (14) *Ibidem*.
- (15) *Ibidem*.

.....

Commune : **Fenouillet**

Nom du site : **Château Saint-Pierre**

Définition et datation : **Château médiéval Xe-XIVe siècles**

Type d'intervention : Fouille programmée

Responsable : David Maso

Collaborations scientifiques : Michel Barrère (mobilier en alliage cuivreux), Jean-Paul Cazes (céramique), Vianney Forest (faune), Francis Dieulafait (numismatique), Jacques Labrot (méreaux), Nicolas Portet (mobilier en fer), Vanessa Py, Aline Durand (anthracologie), Isabelle Rodet-Bellarbi (tableterie), Marie-Pierre Ruas (carpologie).

Mise en valeur du site : Muriel Sattler (Architecte D.P.L.G., 66000 Perpignan)

Terrassement et aménagement : S.I.V.M. du Fenouillèdes (dir. Jean-Michel Soto)

Consolidation des maçonneries : Francis Firmat (11300 Roquetaillade)

Equipe de fouille (2000-2004) : Jean-Paul Cazes, Thomas Charpentier, Charlotte Hallavant, (carpologie) Lucien Marquillo, Nicolas Portet.

Bénévoles : Benoit Alary, Ophélie Armand, Mathieu Baiget, Christelle Bails, Guillaume Balaÿ, Claire Biscarat, Magali Bourblanc, Hassan Bouterfes, Anna Bui Xuan Hy, Gwenaëlle Cabille, Christophe Calmes, Quinton Cannell, Marjorie Capdeville, Thomas Charpentier, René Clamens, Catherine Combaluzier, Lise Damotte, Violette Drouin, Raymond Faura, Maeva Fernandez, Marie-Edith de la Fourrière, Manon Fritsch,

Dorothée Guillot, Émile Guinard, Anne-Marie Goasguen, Jérôme Kérambloch, Anne Lacourarie, Camille Lacroix, Vincent et Hélène Lambert, Alice Lebourg, Thierry Le Millour, Benoît Leroux, Samuel Lorgueilleux, Marine Maget, Jean-Claude Mandrau, Mateuszc Marczyk, Florian Marquet, Laurène Matern, Alexandra Mignon, Séverine Monter, Rémi Morel, Matthieu Moriametz, Olivia Olmo, Sébastien Péchart, Céline Porcel, Juliette Poulet, Marie-Agnès Raynaud, Françoise Rogard, Anne-Sophie Renard, Karine Roma, Valérie Rigal, Ivy Thomson, Georges Thierry, Sylvie Torregrosa, Marie-Laure Verdier, Hélène Virenque, Chantal Vrezil, Victoria Waringo.

Contexte historique et géographique

Situé au nord-ouest du Fenouillèdes dont il constitue le site éponyme, le château Saint-Pierre de Fenouillet apparaît selon les textes comme un centre de pouvoir d'origine carolingienne, siège d'une dynastie vicomtale entre le début du XIe s. et le deuxième tiers du XIIIe s. Ce centre de pouvoir s'efface par la suite avec l'implantation de la royauté capétienne consécutive au traité de Corbeil (1258).

Établis sur un éperon dominant le village et encadrés par les forteresses proches de Sabarda et Castel-Fizel, les vestiges du castrum couvrent une surface d'environ 10 000 m² dont près de 1500 m² sont occupés par le noyau castral proprement dit. Celui-ci se situe au sommet du promontoire et domine une zone d'habitat déserté encadrée par deux lignes de murailles.

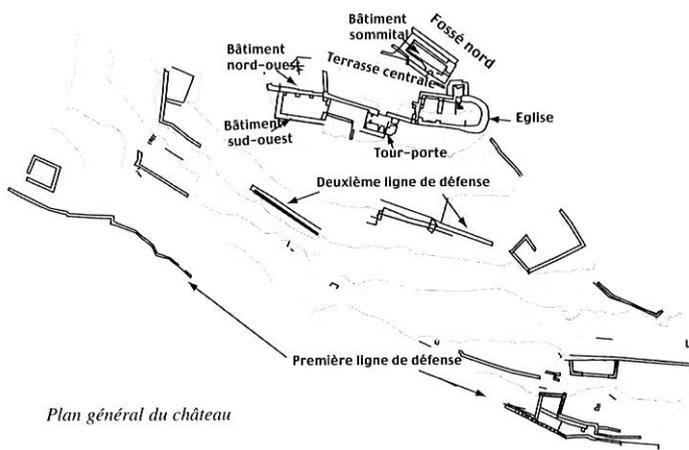
Protégée par un troisième rempart, la résidence vicomtale conserve encore des vestiges architecturaux denses et complexes. On y observe les ruines de la tour-porte d'entrée, de l'église, d'un bâtiment sommital rectangulaire établi sur le point culminant et de bâtiments d'habitation où se distingue notamment une salle voûtée. Le site ne présente aucune des caractéristiques architecturales propres aux travaux engagés sur les châteaux voisins de Quéribus, Peyrepertuse et Puilaurens par le pouvoir royal pour les adapter à la défense de la nouvelle frontière entre les royaumes de France et d'Aragon. Ces vestiges offrent donc une rare opportunité d'étudier un centre de pouvoir antérieur au milieu du XIIIe s.

Entre 1995 et 1999, une série de campagnes d'évaluation archéologique a permis de démontrer l'étendue du site, de mettre en évidence la présence d'une stratigraphie complexe et bien conservée, et enfin, de réaliser des aménagements indispensables à la conservation des vestiges.

Opération programmée de 2000 à 2004

En 2000 une opération programmée triennale a été lancée avec le triple objectif de clarifier les différentes fonctions des bâtiments et leur chronologie, de confirmer la période et les modalités de l'abandon, d'obtenir des informations sur l'origine du site et son éventuel ancrage dans la période carolingienne.

Ces travaux scientifiques se sont accompagnés d'une réflexion sur la stabilisation et la restauration des maçonneries mises au jour. Avec l'accord et sur les conseils de Lucien Bayrou, Architecte des Bâtiments de France, la restauration de certains bâtiments, dont l'église, a été réalisée par une entreprise de maçonnerie spécialisée.

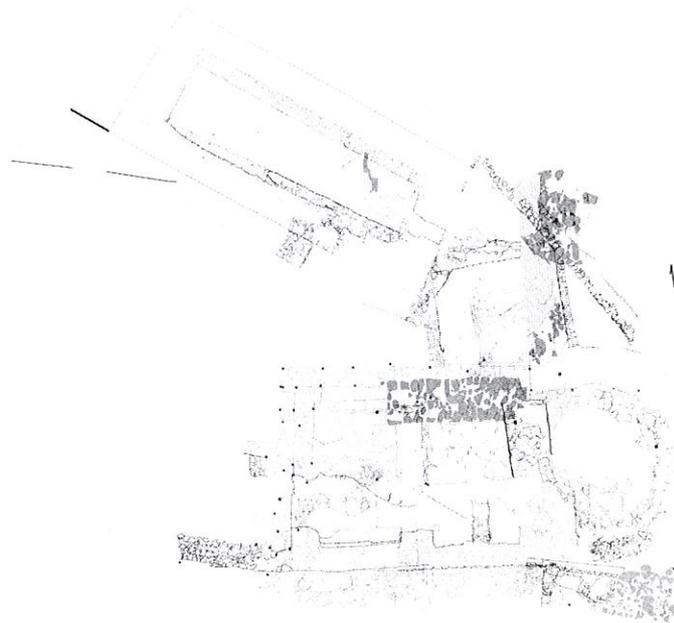


Plan général du château

À l'issue de ce premier programme de recherche, la connaissance du château Saint-Pierre de Fenouillet a considérablement progressé. La chronologie de son occupation est maintenant assez bien cernée ainsi que l'organisation de l'espace au sein du site fortifié médiéval.

Chronologie du site

En ce qui concerne les origines de la présence humaine sur le site, une série d'observations ponctuelles permet d'envisager l'existence d'un habitat de hauteur dès le début de l'Âge du Bronze. La continuité de l'occupation durant la Protohistoire reste à démontrer mais la fin de l'Âge du Fer est bien attestée. En revanche l'Antiquité classique est peu représentée. Des signes



Le bâtiment sommital et l'église

ténus d'un regain d'occupation semblent néanmoins être perceptibles pour l'époque wisigothique.

Durant la période carolingienne, l'existence d'un petit comté du Fenouillès mentionné dès le IXe s. laissait penser que le site devait déjà constituer le siège

local de l'autorité publique. La fouille a effectivement permis de mettre en évidence la conservation de niveaux archéologiques de cette époque. La découverte de deux monnaies carolingiennes sur une surface réduite est suffisamment exceptionnelle pour que l'on puisse considérer que le noyau castral médiéval correspond bien à l'assise du pouvoir politique dès les IXe ou Xe s. Malgré la faible extension des surfaces fouillées, ces niveaux ont livré un mobilier intéressant qui permet d'affiner l'étude des productions céramiques de cette période mal connue au niveau régional.

L'époque féodale reste la plus représentée : les recherches ont montré que la majeure partie des structures observées pouvait être attribuée à cette période. Ce constat fait donc de Fenouillet un site vicomtal d'une conservation exceptionnelle. Les ensembles bien stratifiés qui ont pu être étudiés (bâtiment sommital, zone d'accès au château) fournissent une documentation matérielle de premier plan pour des horizons chronologiques souvent appréhendés de façon imprécise car les gisements sont la plupart du temps bouleversés par les occupations ultérieures.

La fin de l'occupation du site a pu être bien cernée. Des ensembles limités illustrent une occupation ponctuelle du début du XIVe s. Par la suite, mis à part un regain ponctuel d'activité dans la première moitié du XVIe s., le site connaît un déclin inexorable jusqu'à son abandon total.

Organisation et fonction des espaces bâtis

L'approche architecturale étayée par les données stratigraphiques a permis de mettre en lumière plusieurs points essentiels de l'organisation du site.

L'édifice culminant sur le relief rocheux présente un plan original qui le différencie d'un donjon classique. La fouille a montré qu'il a connu plusieurs phases de travaux importants. Outre son plan, l'intérêt réside dans la bonne conservation des niveaux d'occupation qui lui sont associés et confirment son origine ancienne (antérieur au XIe s.). Une partie de ce bâtiment est comblée par un important dépotoir domestique. Scellé par plusieurs niveaux d'occupation des XIIe et XIIIe s., ce dernier constitue un ensemble clos non perturbé, particulièrement riche en faune et éléments organiques. Sa fouille a été commencée en 2004 avec l'aide d'une équipe pluridisciplinaire de spécialistes et d'une étudiante en carpologie présente sur le terrain. Cette étude s'inscrit dans l'analyse paléo-environnementale du château Saint-Pierre amorcée depuis 1999.

Le lieu de culte qui s'élève au cœur de l'ensemble fortifié a pu être appréhendé dans sa globalité. La fouille de l'église a permis d'enlever le plan complet et a de mettre en évidence diverses restructurations de l'édifice à partir d'un possible édifice préexistant qui, comme le bâtiment sommital, serait antérieur à la période féodale.

Les sondages réalisés en 2004 dans l'espace central du château ont permis de mettre au jour plusieurs

bâtiments dont les fonctions sont encore mal définies. Enfin, le système d'accès au noyau castral a été intégralement reconnu. Les diverses phases de son évolution ont été mises en relation avec les autres éléments du site, permettant ainsi une périodisation globale de son utilisation qui concorde remarquablement avec le contexte historique.

Conclusion

Un second programme triennal est envisagé afin, d'une part, de terminer l'étude du dépotoir domestique du bâtiment sommital, d'autre part, de concentrer la fouille extensive sur les zones d'habitat situées au centre du noyau castral. Ceux-ci peuvent en effet rassembler l'essentiel de l'occupation résidentielle liée aux différents pouvoirs politiques qui détenaient le site. Il sera ainsi possible de réunir les deux volets de la problématique générale de la recherche : mettre en évidence la continuité chronologique des ensembles stratifiés et étudier l'évolution sur plus de quatre siècles des contextes domestiques aristocratiques.

.....

Commune : **Les Cluses-Basses**

Lieu dit : **Lo Trouil**

Définitions et datations : **Ensemble de structures de combustion du Bronze moyen**

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable : Alain Vignaud (I.N.R.A.P.)

Équipe I.N.R.A.P. : Sylvain Vondrat (technicien de fouille), Frédéric Audouit (topographe)

Cadres de l'opération

Le projet de construction du lotissement Le Clot Domitia, au lieu dit Lo Trouil, par la société SEAFPI de Montpellier (Groupe Rambier), est à l'origine de notre intervention.

Cette dernière, portant sur une surface de 20 157 m², a été effectuée par l'I.N.R.A.P. (Institut National de Recherches Archéologiques Préventives), sur prescription du Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon.

La zone concernée par notre intervention se positionne sur les premiers contreforts des Pyrénées, en bordure de la rivière La Rome (ou Rom) qui a dans ce secteur fortement incisé le relief (Vallée de la Rome). Il domine une petite concentration de bâtiments, distants d'une centaine de mètres, constituant l'ancien noyau à l'origine du lieu dit : Les Cluses Basses. Ce hameau est lui-même construit sur une petite éminence rocheuse au pied de laquelle coule le cours d'eau.

Le futur lotissement, installé sur un glacis au pendage prononcé, se termine néanmoins, vers l'aval, par un replat bien sédimenté, en légère élévation, encadré par 2 petits tributaires de La Rome : à l'ouest le Rec del Llanuré, et à l'est du Rec del Nogué, l'ensemble constituant un petit éperon. C'est au centre de ce dernier, composé par des sols bruns colmatant une ancienne dépression, que la totalité des vestiges ont été découverts.

Résultats

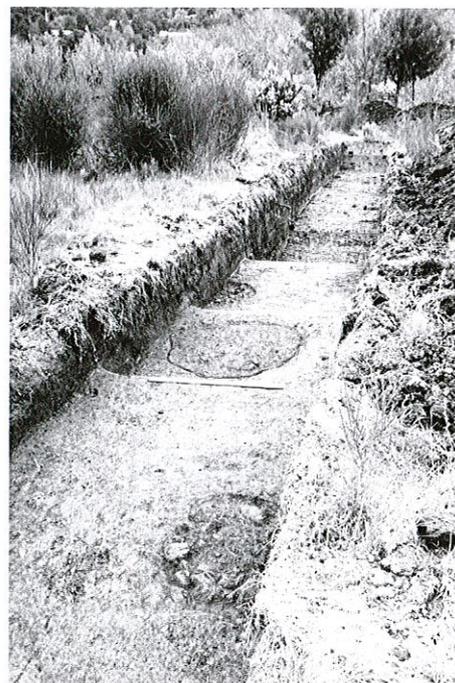
Hormis 3 trous de poteaux peu certifiés, le solde des vestiges se rapporte à 25 structures de combustion à pierres chauffées disséminées sur un espace limité, sans organisation évidente.

Sachant que ces aménagements sont originellement peu profonds (aux alentours de 0,25 m), l'on peut estimer que cette zone d'occupation est relativement bien conservée, et donc constater en contrepartie l'absence totale de structures profondes directement liées à l'habitat comme des fonds de cabane, silos ou autres creusements difficilement interprétables.

Dans une autre approche, il faut observer malgré la bonne densité de pierres présentes sur le site, dans ou hors structures, qu'aucun élément de macro outillage, particulièrement de meunerie, n'a été découvert (meules à grain, molettes...). Cette absence est assez surprenante sachant que ce type d'outil abonde sur les sites (habitats) de cette période, au sens large.

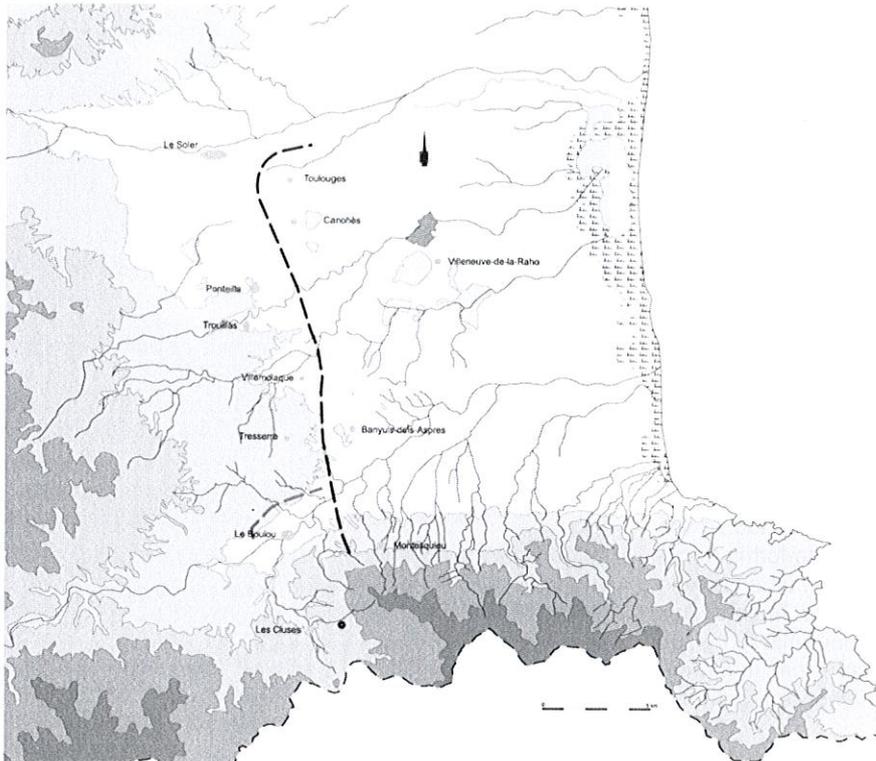
L'ensemble de ces indices datés du l'Âge du Bronze, moyen probable à partir d'une anse à poucier, indiquerait que le site du Trouil n'est pas un habitat, tout au moins pérenne, mais plutôt une zone d'activité, artisanale ou vivrière, dont les foyers seraient les éléments principaux, indispensables (séchages de denrées ou autres produits...).

Ce statut ou fonctionnement particulier, connu pour des sites allant du Néolithique moyen au Néolithique final-Chalcolithique, n'avait jamais été mis en évidence dans notre département pour l'Âge du Bronze.



Succession de structures de combustion dans la tranchée 13, au centre du site (cliché A. Vignaud, I.N.R.A.P.)

.....



Position de la ligne LGV en Roussillon, et de deux autres projets d'archéologie préventive : le projet de golf de Villeneuve-de-la-Raho et la déviation de la RN 9 au Boulou (D.A.O. J. Kotarba)

Commune : De Perpignan au Perthus

Type d'opération : Opérations archéologiques sur la ligne ferroviaire à grande vitesse (LGV) devant relier Perpignan à Figueras.

Responsables d'opération : Céline Jandot et Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

La partie française de la LGV va faire l'objet d'un suivi archéologique complet. Dans le cadre de la loi actuelle sur l'archéologie préventive, le Service Régional de l'Archéologie (dossier suivi par Véronique Lallemand) prescrit des recherches préventives au fur et à mesure que la nature exacte des travaux à réaliser est précisée par les aménageurs. Les travaux sont réalisés par le groupement d'entreprises TP Ferro pour la partie appelée Section Internationale, groupement qui est représenté par le groupe Eiffage du côté français, et par Réseau Ferré de France pour la partie concernant l'Aménagement des Installations Terminales.

Les communes concernées par les travaux archéologiques sont du nord vers le sud : Perpignan, Toulouges, Le Soler, Canohès, Pontella, Trouillas, Villemolaque, Banyuls-dels-Aspres, Tresserre, Montesquieu et Les Cluses. L'emprise globale des travaux va être de l'ordre de 150 ha, et se répartir le long d'un tracé qui fait 17 km de long et a une largeur moyenne comprise entre 40 et 60 m.

Les premières opérations de diagnostic (décrites ci-dessous) ont débuté en juillet 2004 et se sont prolongées jusqu'en septembre sur une zone prioritaire concernée par un tunnel de reconnaissance et les secteurs de dépôts des roches extraites. Les prospections pédestres et les diagnostics systématiques sur la ligne vont se répartir entre les mois d'octobre 2004 et les mois de mars/avril 2005. Selon les découvertes effectuées et

le caractère destructeur des travaux, des fouilles pourront être entreprises dans le courant de l'année 2005. Pour l'instant, à partir des données enregistrées dans la Carte Archéologique Nationale, un seul site se trouve très précisément sous l'emprise du tracé (Trouillas, site Mas Domenech II, signalé par Carole Puig en 2000 lors de prospections menées par l'A.A.P.-O. suite à des informations apportées par un habitant de Nyls). Deux autres sites potentiels (sur les communes de Montesquieu et Tresserre) situés sur le tracé ont été récemment découverts par Michel Martzluff et Sabine Nadal et leur équipe de l'A.A.P.-O. lors de prospections centrées sur les abords du Tech. L'existence de l'un d'eux vient d'être confirmée par l'opération menée sur le lieu-dit Trompette Basse à Montesquieu.



Commune : Les Cluses

Lieux-dits : Mas Taulera

Responsables d'opération : Céline Jandot et Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

Collaborateurs : Sylvain Vondra, Frédéric Audouit (topographie), Patrice Alessandri (céramique moderne et contemporaine), Jean-Michel Carozza (géomorphologie), Olivier Passarius (céramique médiévale)

Cette intervention située à proximité du Mas Taulera concerne une surface d'environ 1,5 ha qui sera touchée par la création d'un tunnel de reconnaissance.



Les Cluses, Mas Taulera : cuvier à huile dans l'angle nord (cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)

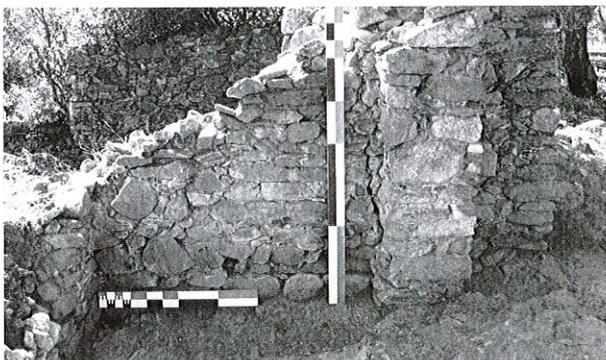
Le diagnostic archéologique a été réalisé en deux phases.

Une première intervention au mois de juillet, menée par J. Kotarba, consistait en un diagnostic archéologique classique, c'est-à-dire sous la forme de tranchées ouvertes avec une pelle mécanique puissante, sur les trois zones planes principales. Outre la mise en évidence de terrasses alluviales anciennes et des niveaux récents de débordement du ruisseau, cette opération a permis de découvrir un épais niveau sombre d'époque médiévale. Il correspond sans doute au colmatage en bout de terrasse aménagée d'une large zone ravinée. Ce niveau contient du mobilier céramique nombreux et assez homogène, caractéristique d'après O. Passarius des Xe-XIe siècle et correspond sans doute au démantèlement d'un habitat rural tout proche.

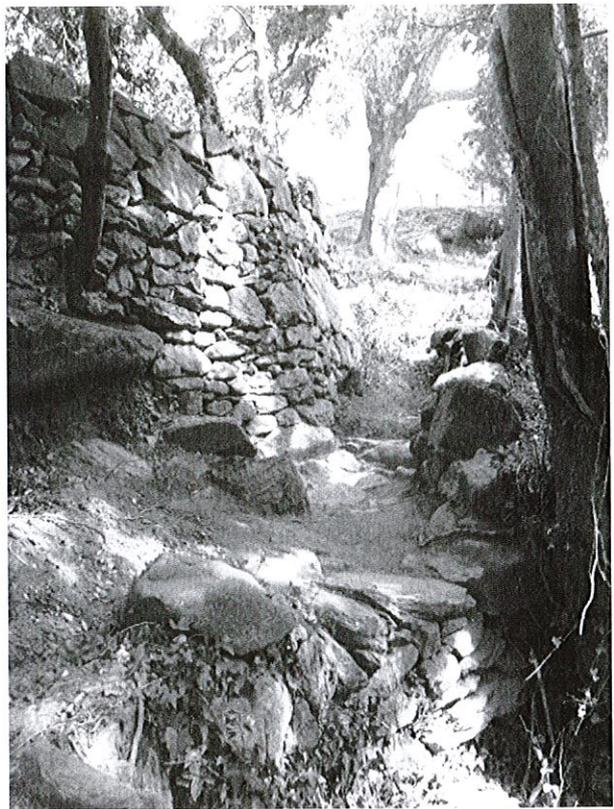
La seconde intervention, qui s'est déroulée au mois de septembre sous la direction de C. Jandot, a été menée sur la partie haute d'une petite plate-forme dominant les travaux du tunnel. Elle a concerné un ensemble de bâtiments situés au nord-ouest du Mas Taulera. Aux abords, des chemins et murs de terrasses limitrophes, un autre bâti ainsi que des témoins d'artisanat (charbonnières et four à chaux) ont été observés de façon plus générale.

Pour l'ensemble bâti à l'ouest du Mas d'en Taulera, l'origine (fondation) n'est pas connue. Une information orale (1) donne à cet ensemble l'appellation « Mas Magi » ; aucune donnée iconographique (2) ne le confirme. Toutefois, un procès (3) inscrit en 1654 dans la commune des Cluses désigne le « Mas d'En Magi Serra » par un héritage de la famille Rabassa : la corrélation entre ce texte et la localisation du domaine reste à établir. À l'emplacement des vestiges étudiés, le cadastre napoléonien de 1823 (4), désigne une unité en deux parties, dont une construite, sans accès. En 1933 (5), un chemin est porté à l'est, recoupé avec celui provenant du Mas Anglada et du Mas En Taulère au nord-est.

Les constructions conservées prennent naissance sur la roche affleurante, sans fondation surcreusée, et s'adaptent à la déclivité naturelle des lieux en se développant de façon étagée. Afin de créer un niveau horizontal, l'élévation des murs au sud reste plus importante que ceux placés plus en hauteur au nord. Leur état de conservation est partiel et différentiel : certains murs sont en ruines et masqués par l'effondrement, d'autres gardent une élévation de 1 à 3 m.



*Les Cluses, Mas Taulera : mur et contrefort d'escalier
(cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)*



*Les Cluses, Mas Taulera : rec et mur de terrasse bajoyer
(cliché C. Jandot, I.N.R.A.P.)*

Trois phases d'occupation ont été détectées sur cet habitat.

D'orientation nord-sud, la première unité identifiée (54 m² hors-œuvre) est composée d'une cellule de plan rectangulaire (L = 10 m, l = 5,40 m), faite de murs en galets liés à la terre (l = 0,60 m). Elle est pourvue d'un rez-de-chaussée à usage de cave (comblée) et d'un premier servant de lieu de vie dans lequel est intégré, à l'angle du mur nord-est un cuvier à huile (fin XVe-XVIe (6)). Cet élément d'usage de l'habitat n'est pas nécessairement synchrone dans sa fabrication d'avec la mise en œuvre du bâti. L'accès se fait au rez-de-chaussée par le sud. Une hauteur de 2,30 m est comprise entre ce niveau et le premier étage.

Dans une deuxième phase, l'occupation se développe vers l'ouest, l'espace construit atteint 90 m². La nouvelle construction, qui est édifiée avec un liant de chaux maigre, se raccorde à la précédente par la réutilisation de son mur ouest, avec un réaménagement de l'angle sud-ouest, l'ouverture d'une porte intérieure entre les deux parties et le bouchage de l'accès sud. De plan rectangulaire (L = 10 m, l = 4,80 m), orientée nord-sud, cette unité (48 m² hors œuvre) comprend un rez-de-chaussée s'ouvrant sur une fenêtre (au moins) au sud et par une porte au nord-ouest. Un premier étage (non conservé) est accessible de l'extérieur par un escalier à l'ouest. L'établissement de cet ouvrage nécessite, à l'intérieur du bâtiment, la mise en œuvre d'un contrefort sous la forme d'un pilier rectangulaire accolé contre le mur.

L'espace au sud de ces deux bâtiments est conquis lors de la dernière phase d'aménagement, enserrant ces deux unités et créant une déambulation à

l'ouest (l = 2 m). Le nouvel ensemble (125 m²) est constitué, à l'exception du mur ouest, de murs arasés jusqu'au niveau du sol de circulation (situé à 1 m en dessous du précédent). Au sud sont installées deux caves (68 m²) sur un espace rectangulaire d'orientation est-ouest. À l'est, un sol de béton scelle la première ; à l'ouest, la seconde est bouchée par des pierres. Dans le mur de façade dont le pied s'érige à 3 m en contrebas, les caves sont désignées par deux lucarnes s'ouvrant en partie haute (entre 1,30 m et 2 m) au-dessus du sol irrégulier de circulation extérieur. Une fenêtre dans le mur ouest reste la seule ouverture conservée pour le rez-de-chaussée, tandis que l'unité d'origine (première phase) est divisée par un refend (l = 0,45 m) en galets et briques percé d'une porte au premier niveau.

La desserte de cet habitat, lors de sa création, n'est pas connue. Un chemin creux (l. 1,50 m) passant au nord-est pourrait participer de son accès, mais aucun diverticule n'a été détecté en direction des bâtiments. En contemporanéité de l'exploitation de la carrière de marbre située au nord-ouest, la mise en œuvre d'un large chemin (3,80 m), pourvu d'ornières (entraxe de 1,40 à 1,60 m) a entaillé le massif montagneux en passant à 0,80 m de l'angle nord-est des bâtiments. Cette voie d'accès, portée sur le cadastre de 1933, reste postérieure à cet ensemble.

Notes

- (1) Propriétaires actuels du Mas Taulera.
- (2) Cadastres anciens (1925 et 1933)
- (3) A.D. - Intendance du Roussillon - C1704
- (4) L'Ecluse, section A, 1823. Cliché CJ DSCN1140.
- (5) L'Ecluse, section A, 1933. Cliché CJ DSCN 11748.
- (6) Information orale, Patrice Alessandri.

.....

Commune : Montesquieu

Lieu-dit : Trompette Basse

Type d'opération : Opérations archéologiques sur la ligne ferroviaire à grande vitesse (LGV) devant relier Perpignan à Figueras

Responsables d'opération : Vincent Belbenoit et Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

Collaborateurs : Eric Henry, Abdel Mezzoud, Patrice Pliskine, Sylvain Vondra, Catherine Bioul (topographie), Jean-Michel Carozza (géomorphologie), Alain Vignaud (spécialiste des périodes néolithiques)

Cette intervention concerne les parcelles de part et d'autre de la RD 618 qui se trouvent à l'ouest du hameau de Trompette Basse, dans lesquelles passera la future ligne LGV et où seront entreposés les déblais issus du tunnel des Cluses. Le diagnostic, sur les 16 ha touchés, a été mené sous la forme de tranchées discontinues couvrant entre 5 et 10 % de la surface. La voie domitienne et des aménagements liés aux guerres révolutionnaires de la fin du XVIII^e siècle, recherchés au départ, n'ont pas été retrouvés lors de cette opération. L'importance des défonçages pratiqués récemment, le très faible recouvrement sédimentaire d'époque historique, ainsi que la nature très sableuse et graveleuse des sédiments naturels présents, font partie des principales

raisons expliquant ces absences.

Par contre, cette opération a permis de confirmer l'existence d'un site préhistorique détecté très ponctuellement en surface par Michel Martzluff et Sabine Nadal, et d'en fixer les principales caractéristiques. Il s'agit de façon sûre d'un habitat constitué de plusieurs concentrations de fosses de type silo et de foyers rectangulaires à pierres chauffées, concentrations qui se répartissent sur près de 300 m de long, parallèlement au cours du Tech.

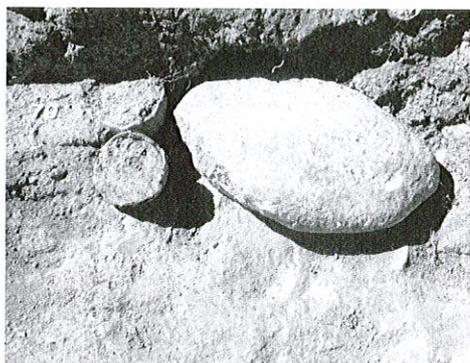
Alain Vignaud, qui a réalisé une première étude de la série, note une bonne homogénéité chronologique sur l'ensemble du site. Les récipients en terre cuite présents sont de toutes tailles, des gros vases de stockage aux petites coupes ou écuelles à boire, et offre des formes simples : hémisphériques, sub-sphériques et ellipsoïdales. Les décors ou éléments remarquables sont rares. Les éléments de préhension sont surtout des anses en ruban, souvent très larges et bombées. Notre collègue propose d'y voir des caractères représentatifs d'un Néolithique « post cardial », terme utilisé en Catalogne pour caractériser la période comprise entre le Néolithique ancien et le Néolithique moyen au sens large.

Il s'agit d'une période très peu connue pour les habitats de plein air, au niveau de notre département, mais aussi de la Catalogne et du Languedoc. La fouille, qui devrait donc se dérouler sur la partie de ce site détruite par la construction de la future ligne, sera donc d'un grand intérêt. Elle apportera des renseignements inédits sur une occupation ancienne de la plaine alluviale du Tech, à peu de distance des habitats chasséens du Boulou. L'ensemble de ces sites marquent ainsi une certaine continuité d'occupation de communautés humaines dans cette zone géographique de contact.



Montesquieu, Trompette Basse : trois fosses circulaires fouillées, sans doute liées à des silos appartenant à une unité d'habitation d'époque néolithique (cliché V. Belbenoit, I.N.R.A.P.)

Montesquieu,
Trompette
Basse : détail du
comblement
d'une fosse néo-
lithique conte-
nant une meule
et deux petits
vases
(cliché V.
Belbenoit,
I.N.R.A.P.)



.....

Commune : Perpignan

Nom du site : Cloître-cimetière Saint-Jean (*Campo Santo*)

Définition et datation : Cimetière urbain, Moyen Âge, époque moderne

Type d'intervention : Surveillance de travaux

Équipe : Olivier Passarius (resp. A.A.P.-O.), Virginie Teilhol (A.A.P.-O.)

Résultats

Le cloître-cimetière Saint-Jean est situé au sud de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, près de la chapelle du Dévôt Christ. Il confronte à l'ouest la rue Amiral Ribeil, au sud un îlot de maisons et à l'est la rue du Bastion Saint-Dominique.

Le cloître-cimetière est un quadrilatère de 54 m de côté formé par quatre murs flanqués d'enfeus construits en marbre provenant des carrières de Baixas dans les Pyrénées-Orientales (1).

On sait que le cloître-cimetière était en construction dès le début du XIV^e siècle grâce à une inscription datée de 1302, sur une dalle funéraire, située à droite de la porte latérale sud de la Cathédrale (2). Cette mention du cloître est confirmée quelques années plus tard par des testaments, des élections de sépultures ou

des legs à l'œuvre du monument, qui en 1334 était en encore en cours de construction. Le cimetière fonctionnera jusqu'à la Révolution Française, où il est désaffecté pour des raisons sanitaires, au profit d'une nouvelle zone d'inhumation, à l'extérieur des remparts. Rentré dans le domaine public, le cimetière sera vendu à des privés et changera maintes fois de propriétaires avant d'être réquisitionné, en 1809, par le commissaire des Guerres pour y loger les chevaux de deux brigades du 7^e Corps de l'Armée. En 1826, c'est sur ce terrain que sont construits les locaux du séminaire diocésain avant que les bâtiments, en 1907, ne reviennent à l'État. Ils seront rapidement attribués au Département qui adapte les locaux ecclésiastiques pour y installer la gendarmerie nationale et le dépôt des Archives Départementales. La gendarmerie occupera le site jusqu'en 1982, date à partir de laquelle vont débiter les travaux de restauration permettant, dès la fin des années 1990 de restituer, provisoirement, le monument aux perpignanais.

Depuis le milieu des années 1990, le cloître-cimetière Saint-Jean fait office de lieu de spectacle en plein air pour la ville Perpignan. Il héberge, de mai à octobre, la scène et les gradins des spectacles estivaux obligeant à refaire, tous les automnes, la pelouse recouvrant l'espace central, le cimetière. La municipalité a décidé de remplacer la pelouse par un sol induré permettant une meilleure assise des gradins tout en évitant, tous les ans, une remise en état onéreuse.

La construction de ce sol a obligé la municipalité à décaisser le cimetière sur environ 30 à 50 cm de profondeur, afin de conserver les altitudes actuelles, indispensables à l'évacuation des eaux pluviales vers les avaloirs situés le long des murs bahuts bordant les galeries. C'est dans le courant du mois de novembre que l'entreprise TP 66 a entrepris le décaissement de la partie occidentale du cimetière, sans que les services patrimoniaux, et notamment le Service Régional de l'Archéologie, aient été consultés. Le décapage mécanique a détruit un nombre important de sépultures, en place et en connexion, situées à quelques centimètres seulement sous le niveau de sol. C'est sous la pression

des visiteurs et des touristes visitant ce monument que les travaux ont été interrompus permettant au Service Régional de l'Archéologie de constater l'ampleur des dégâts occasionnés à ce monument, pourtant classé Monument Historique depuis le 30 juin 1910. Suite à cette interruption de travaux, la municipalité a modifié son projet et a surélevé les altitudes du sol et de son radier afin d'éviter tout nouveau décaissement.

Ces premiers travaux ont permis de constater la vétusté du réseau d'évacuation des eaux pluviales dont la plupart des tuyaux étaient soit bouchés soit écrasés par le poids des gradins ou de la scène.

Ce réseau a été mis en place dans le courant des années 1980 par le Conseil Général des Pyrénées-Orientales. Les plans ont disparu et son tracé exact est aujourd'hui inconnu des techniciens de la mairie de



Vue, depuis le toit de la cathédrale, du cloître en cours de travaux.
(cliché O. Passarius, A.A.P.-O.)



*Le suivi de la dépose des réseaux par les archéologues de l'A.A.P.O.
(cliché O. Passarrius)*

Perpignan.

Le remplacement des tuyaux étant indispensable, la recherche et l'ouverture des anciennes tranchées ont été confiées, par le Service Régional de l'Archéologie, à l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales.

La dépose des anciens réseaux d'évacuation des eaux pluviales nous a obligé à ouvrir près de 220 mètres linéaires de tranchée. Rapidement, nous nous sommes aperçus que ces tranchées, réalisées probablement peu après la démolition de la gendarmerie en 1985, l'avaient été avec un engin puissant, muni d'un godet d'environ 1 m de largeur. Le cloître-cimetière était à cette époque plus facilement accessible par la rue Amiral-Ribeil, avant la reconstruction de la galerie occidentale détruite par les aménagements du séminaire diocésain. L'ouverture des tranchées a systématiquement été effectuée à l'intérieur du comblement des anciennes, nous privant la plupart du temps des observations qui auraient pu être effectuées sur les coupes stratigraphiques. Les résultats issus de cette opération restent donc malheureusement limités et ne sauraient, en aucun cas, nous fournir une vision précise de ce cimetière et des éventuelles occupations qui ont précédé sa construction.

Les textes ne nous fournissent que peu d'éléments quant à la nature, l'importance et la densité des inhumations à l'intérieur de ce cloître-cimetière.

Les premières tombes sont mentionnées dès le premier quart du XIV^e, sous forme d'élections de sépultures dans les testaments. Ce cloître-cimetière fut, dès cette époque, le cimetière de la paroisse Saint-Jean-Baptiste et se substitue alors au cimetière médiéval primitif, organisé autour de l'église Saint-Jean-le-Vieux. La

durée d'utilisation de ce cloître, relativement longue (450 ans), et l'importance de la paroisse Saint-Jean qui est aussi la paroisse originelle de Perpignan, laissent de suite supposer une forte densité d'inhumations, renforcée par les épidémies du bas Moyen Âge dont on sait qu'elles ont durement éprouvé la population de Perpignan.

L'agencement du monument livre quelques informations quant à la gestion des morts, conditionnée bien souvent par les clivages sociaux. Les enfous situés dans les galeries, ornés chacun du blason de la famille qui en est propriétaire, étaient destinés à accueillir les corps ou les ossements d'une population au statut social privilégié. Par opposition, l'espace central semble dévolu à l'inhumation des classes sociales plus modestes avec parfois aussi certains nobles ou bourgeois, inhumés avec le reste de la population par humilité.

Le décaissement réalisé par la mairie de Perpignan sur la partie occidentale du champ funéraire a entraîné la destruction d'un nombre considérable de sépultures, situées à quelques centimètres seulement sous le niveau de sol actuel. Aucune observation n'a pu être faite, les ossements ayant été rapidement évacués vers la décharge et la zone décapée recouverte de terre puis d'un tissu géotextile pour masquer les sépultures encore en place. Les rares observations effectuées sur la partie nord-ouest où quelques ossements en connexion étaient encore visibles ne nous apportent que peu d'informations quant à la nature et la datation des inhumations. Notons toutefois l'état de conservation des squelettes, est d'autant plus remarquable et surprenant, que l'on pensait que ces tombes étaient endommagées, « écrasées » par le poids des nombreux engins de chantier et de la scène installée à cet endroit. Les orientations de ces sépultures sont globalement est-ouest avec toutefois quelques cas de tombes orientées nord-sud. Les rares observations taphonomiques laissent supposer, avec toute la prudence d'usage compte-tenu des conditions d'intervention, l'omniprésence d'espaces colmatés. Ce sentiment est renforcé par l'absence totale, dans la terre remaniée ou dans les déblais stockés à proximité, de clous de cercueil. Le cercueil devient pourtant, dès la fin du XIV^e siècle, majoritaire dans les rares contextes funéraires médiévaux fouillés en Roussillon. Cette faible représentation, dans ce secteur, laisse perplexe et répond probablement à un mode de gestion original, exacerbant les différences de statut social dans le mode et le lieu d'inhumation.

À aucun endroit le substrat n'a été atteint et il nous est impossible de déterminer la puissance de la couche funéraire. Les tombes les plus profondes ont été observées à la cote NGF 29,45.m Après la destruction de la gendarmerie et après la pose des tuyaux destinés à l'évacuation des eaux pluviales, le terrain a été nivelé par l'apport d'une couche homogène constituée d'un sédiment limoneux, de couleur beige clair, totalement stérile. Cette couche, inexistante dans la moitié ouest du champ funéraire, atteint de 20 à 40 cm d'épaisseur dans la moitié orientale et a permis d'aplanir le cimetière, enfouissant et protégeant de ce fait les niveaux d'inhumations.

Le suivi des tranchées a permis la découverte de deux constructions, recoupées pour partie par des sépultures. La première est un mur construit de galets liés au mortier de chaux assez épais avec des inclusions,



Vue de la partie ouest du cimetière, détruite lors du décapage. Les bâches ont été disposées pour dissimuler les ossements qui jonchaient le sol. (cliché O. Passarrius, A.A.P.-O.)

dans la maçonnerie, de fragments de tuiles et de briques. Dans la partie occidentale de cette construction, observée sur 15 m de longueur, se trouve incorporée une voûte en plein cintre construite en brique, dont seul l'*extrados* a pu être observé. Cette arche libère un passage d'environ 1,30 m. Des tombes ont été aménagées sur et contre cette structure, ce qui témoigne d'une construction antérieure à un état du cimetière. Plus au sud se trouve un ensemble maçonné constitué de deux murs et d'un escalier, en partie endommagé lors du creusement de la tranchée. Cet escalier est composé d'une simple volée, reposant sur une demi-voûte adossée à un mur. Seules cinq marches ont été observées et il ne nous a pas été possible de poursuivre la recherche vers le bas.

Les éléments nous autorisant à définir la nature de ces constructions, leurs datations et leurs relations avec le cimetière sont malheureusement très limitées et nous incitent à les analyser avec la plus grande prudence. Le premier mur a été observé sur plus de 15 m de longueur. Il s'achève à l'ouest par un retour vers le nord mais il semble se poursuivre vers l'est. Son orientation est sensiblement différente des murs des galeries du cloître. Il est recoupé, investi par un état du cimetière sans que l'on puisse toutefois prouver qu'il soit antérieur à la construction du cloître. Il en est de même pour les vestiges mis au jour en secteur plus à l'est, sur lesquels s'installent plusieurs sépultures, trahissant là aussi une antériorité de ces constructions par rapport à un état, une phase d'utilisation de la zone funéraire. Ces structures pourraient correspondre à des constructions funéraires, aménagées dans le sous-sol (caveaux ?) ou noyées par la surélévation des niveaux de sols (chapelle familiale).

Le mur situé à l'ouest pourrait alors très bien correspondre à un enclos, une limite entre deux zones du cimetière. Les vestiges observés en secteur 2 deviennent cohérents et pourraient correspondre à une volée d'escalier permettant d'accéder à l'étage d'un bâtiment. Si l'on soumet cette hypothèse à la critique, ce serait alors tout un quartier urbain de Perpignan qui serait enfoui sous une importante couche de remblai, rapportée probablement lors de la construction de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste et de son cimetière. Pourquoi ? On ne sait pas. Mais si de tels travaux avaient été menés, on

retrouverait forcément des traces sur les bâtiments des siècles précédents qui seraient alors tout ou en partie enfouis. Cela ne semble pas le cas et les observations effectuées sur l'église Saint-Jean-le-Vieux, église paroissiale originelle, ne montrent aucune trace d'exhaussement du niveau de sol. Si la volée d'escalier mise au jour au cloître-cimetière ne correspond pas à des élévations enfouies, on peut alors se risquer à émettre l'hypothèse de structures aménagées dans le sous-sols, de caves, de citernes ou de salles basses. Cette hypothèse semble plausible même si les observations architecturales et les essais de datation qui en découlent laissent perplexes.

Elles reposent essentiellement sur la présence de briques, de cairoux et de quelques tessons de céramique. L'usage de la brique dans les constructions rurales ou urbaines ne semble pas antérieur, en l'état de la recherche, à la fin du XIII^e siècle. Les textes et surtout la dalle épigraphiée de Guillem Jorda nous apprennent que le cloître-cimetière était vraisemblablement en cours de construction en 1302, probablement sur un terrain déjà à cette époque libéré de toute construction. Les chronologies apparaissent donc très resserrées : elles ne remettent pas en question cette hypothèse de travail mais instaurent un doute et des questions qui resteront pour l'instant sans réponse.

Historiques des travaux depuis 1985 et réflexion sur l'état de préservation du cimetière Saint-Jean

Le suivi des tranchées à l'intérieur du cimetière Saint-Jean permet d'apprécier l'ampleur des outrages occasionnés aux vestiges archéologiques. Après la démolition des locaux de la gendarmerie nationale, qui occupaient une petite moitié sud du cimetière, les travaux de restauration et de mise en valeur du monument ont débuté dans la foulée et en 1989 ont été réalisées les tranchées pour la pose du réseau d'évacuation des eaux pluviales. Il s'agit en tout de 220 m linéaires de tranchées, larges en moyenne d'un mètre, qui ont été réalisées dans une bande d'environ 10 m flanquant les murs bahuts des galeries.

Après ces premiers travaux, d'importants terrassements ont eu lieu mais ont vraisemblablement épargné le sous-sol. Ils ont consisté à amener de grosses quantités de terre dans la moitié orientale du champ funéraire afin d'aplanir la zone et de compenser le pendage originel vers l'est et le sud-est. Par la suite,

Dalle funéraire « Désirons l'éternité – 1706 » (cliché O. Passarrius, A.A.P.-O.)





Détail des marches s'enfonçant dans le sol. (cliché O. Passarius, A.A.P.-O.)

sont posés plusieurs réseaux, qui circulent pour la plupart le long des murs bahuts. Nous avons compté trois tranchées destinées à accueillir des gaines électriques dont une a été réservée et n'a jamais servi. Deux tranchées d'adduction d'eau ont été découvertes : l'une traversant de part en part le champ funéraire, l'autre liée à l'arrosage de la pelouse. Enfin, en 1999, pour l'éclairage du monument, une tranchée destinée à recevoir une gaine électrique a été creusée : cette dernière fait le tour du monument pour alimenter une batterie d'halogènes nichés dans le mur bahut. À notre connaissance, aucun de ces travaux n'ont fait l'objet d'un suivi archéologique.

Enfin, au mois de novembre 2003, la mairie a entrepris le décaissement de l'ensemble du champ funéraire sur environ 30 à 50 cm de profondeur. Après avoir décapé la moitié occidentale du cimetière et détruit consciemment un nombre important de sépultures affleurant sous le niveau de sol, les travaux ont été interrompus sous la pression des visiteurs, de Perpignanais outrés par la quantité d'ossements brassés par la pelle mécanique et enfin par le Service Régional de l'Archéologie prévenu par le Service Départemental d'architecture et du Patrimoine. J'émet aujourd'hui un vœu, celui de pouvoir mettre un point final à cette macabre liste de profanations afin de pouvoir conserver ce qu'il peut rester du plus grand cimetière de Perpignan au Moyen Âge et à l'époque moderne.

Que reste-t-il du cimetière ? Le seul suivi de la dépose du réseau d'évacuation des eaux pluviales ne nous permet pas de juger, de façon précise, l'état de conservation du champ funéraire et des sépultures qui s'y trouvent. Il est probable que les vestiges situés sous l'emplacement des locaux du séminaire diocésain et de la gendarmerie ont été tout ou partie détruits lors de la construction des bâtiments et surtout des caves qui s'y trouvaient. Affirmer que la totalité de la partie sud du champ funéraire n'existe plus n'est toutefois pas rece-

vable. Il est fort probable en effet qu'il puisse subsister encore les couches d'inhumations les plus profondes voire même des « lambeaux » conséquents entre les différents creusements de cave.

Sur le reste du champ funéraire, la couche funéraire atteint par endroits 1 m et si l'on prend en compte le sondage ancien réalisé par Véronique Dreuilhe à l'entrée de la chapelle de la Funéraria (angle nord-est), celle-ci peut être évaluée à environ 1,80 m de puissance. Dans l'angle nord-ouest du monument, les descriptions de Véronique Dreuilhe ne permettent pas d'estimer précisément l'ampleur de la couche. Il semblerait toutefois qu'elle puisse atteindre, à cet endroit, environ 1,50 m de puissance.

Aujourd'hui, seule la réalisation d'un véritable diagnostic pourrait permettre de définir l'état de conservation du champ funéraire et de qualifier éventuellement les vestiges bâtis découverts lors de cette opération. Le cimetière nous apparaît incontestablement bouleversé par les travaux récents ou anciens. Il reste toutefois remarquable et mérite désormais une protection rigoureuse, à la hauteur du lieu et de ce qu'il représente pour le patrimoine.

Notes et bibliographie

(1) Pour plus d'informations sur l'historique et les descriptions architecturales du monument, se reporter aux articles suivants :

Géraldine Mallet, « Le cloître-cimetière Saint-Jean de Perpignan : observations », *Archéologie du Midi Médiéval*, tome VII, 1989, p. 125-136.

Géraldine Mallet, « Le cloître-funéraire Saint-Jean de Perpignan (Campo Santo) : une œuvre gothique originale », *Études Roussillonnaises*, Colloque sur l'ensemble cathédral Saint-Jean-Baptiste de Perpignan, tome XIX, 2002, p. 47-58.

Pierre Ponsich, « Le cloître Saint-Jean », *Études Roussillonnaises*, Revue d'Histoire et d'Archéologie Méditerranéennes, vol. III, n°2-3-4, Perpignan, 1983, p. 289-325.

Denis Fontaine, « Le cloître-cimetière Saint-Jean de Perpignan (XVe – début XVIIIe siècles) : essai de description à partir des documents d'archives », *Études Roussillonnaises*, Colloque sur l'ensemble cathédral Saint-Jean-Baptiste de Perpignan, tome XIX, 2002, p. 69 à 98.

Laurence Carrière, « Les dalles funéraires de l'ensemble collégial Saint-Jean de Perpignan au Moyen Âge », *Études Roussillonnaises*, Colloque sur l'ensemble cathédral Saint-Jean-Baptiste de Perpignan, tome XIX, 2002, p. 33 à 46.

Géraldine Mallet, « *Les cloîtres démontés de Perpignan et du Roussillon (XIIe-XIVe siècles)* », Perpignan Archives Histoire, Perpignan, 2001, 391 p.

(2) Géraldine Mallet, « Le cloître-cimetière Saint-Jean de Perpignan : observations », *Archéologie du Midi Médiéval*, tome VII, 1989, p. 125-136.

.....

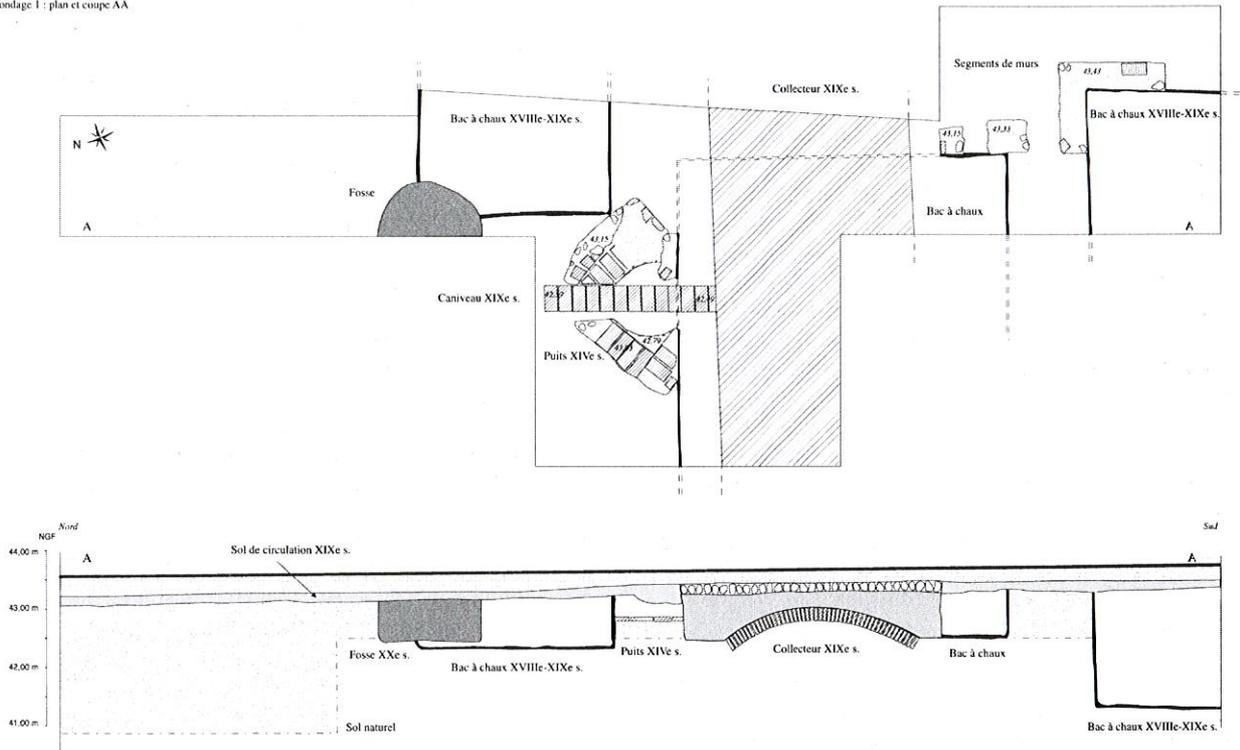


Fig. 2
 (D.A.O. P. Alessandri)

Fig. 2

0 2,5 m

format carré (32 x 32 x 4 cm). Elles sont disposées selon l'axe de la nef jusqu'à un arc constitué de fragments de briques inégaux, au-delà duquel des briques de même module sont posées en diagonale.

Les sondages 8, 9 et 12 confirment qu'un aménagement identique concerne l'ensemble de la nef. Dans les chapelles latérales de l'église, les sols ne sont pas conservés, arasés lors d'une mise à niveau intervenant au XXe siècle. Dans le chœur, les sols sont presque entièrement détruits. Seuls demeurent en place quelques lambeaux. Le passage de la nef au chœur s'effectuait au moyen d'un escalier aujourd'hui disparu, évoqué par une fondation de mortier de chaux.

Un large mur de refend barre le passage entre la nef et le chœur. Il s'agit très probablement de l'ancien mur oriental d'origine de l'église (XIVe siècle), arasé et partiellement détruit lors de la construction simultanée de la crypte et du chœur au XVe siècle. L'emplacement d'un massif d'autel ou d'un retable peut être matérialisé par un socle de mortier recoupé par le creusement de la crypte. La crypte était encore en élévation complète en 1944, avant l'effondrement de la voûte du chœur occasionnant la destruction de ses parties hautes. Dans son état actuel sont conservés depuis l'origine (XVe siècle), dans la moitié testée, l'escalier d'accès à l'ouest, la base du portail d'entrée, le mur sud et son retour à l'est portant le départ

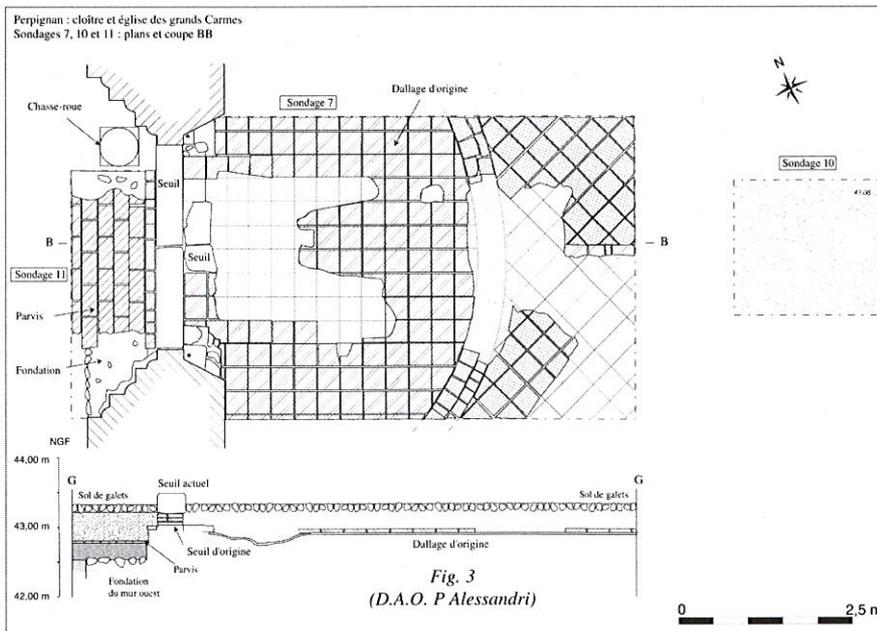


Fig. 3
 (D.A.O. P. Alessandri)

0 2,5 m

de deux croisées d'ogive et le départ de la voûte de couverture. Sont rajoutés au XIXe ou au XXe siècle une couverture de l'arase du mur sud et deux contreforts. Le comblement est constitué de gravats de démolition contenant de gros blocs de la voûte et de nombreuses pierres taillées de dimensions diverses (moultures, nervures, blocs redressés sur deux faces, sur une face, marches de l'escalier du clocher, etc.) et des fragments de briques découpées.

Deux tombes en pleine terre, non fouillées, se trouvent pour l'une dans une chapelle latérale et pour l'autre dans la nef. Deux caveaux, non fouillés, montés en briques se trouvent pour l'un dans une chapelle latérale de la nef et pour l'autre dans une chapelle latérale du chœur.

En toute zone, le sol naturel, sables dans la nef et argiles dans le chœur, apparaît immédiatement sous les niveaux de sol. Les fondations de murs - murs gouttereaux ou murs de refend - la crypte et les sépultures sont creusées dans les sols naturels.

Conclusion

Les aménagements spécifiques du cloître, mur bahut et galeries ne sont pas conservés. Seule demeure en place la partie basse de la maçonnerie du puits, décalée par rapport à une position centrale théorique figurant sur les plans anciens. Un nivellement général ramène le sol actuel au niveau du terrain naturel. Dans cet espace ouvert ne se trouve aucune sépulture ni constructions antérieures à l'édification du couvent. L'implantation de trois bacs à chaux de dimensions conséquentes et d'un collecteur d'eaux pluviales occupe une grande partie de l'aire du cloître.

Dans la nef de l'église sont conservés en place le seuil et le niveau de sol du XIVe siècle. Les sols des chapelles latérales, aujourd'hui disparus, étaient partout plus hauts que celui de la nef. Dans le chœur bâti plus tardivement au XVe siècle, ne subsistent que des lambeaux d'un sol surélevé de 0,60 m par rapport à la nef. La circulation d'origine se faisait de plain pied avec les chapelles latérales.

Il est désormais acquis que l'église primitive était limitée à l'est par un mur rectiligne contre lequel venait s'appuyer un massif maçonné. Au XVe siècle la construction d'un chœur et d'une crypte nécessite l'arasement de ce mur. Unique en Roussillon, cette disposition se rencontre, en Catalogne, dans la cathédrale de Barcelone. Le chœur et la voûte de la crypte étaient encore intacts après le sinistre de 1944 mais furent gravement endommagés lors de l'effondrement de la voûte en 1961. De nombreuses pierres taillées figurent donc naturellement parmi les gravats de comblement de la crypte provenant des croisées du chœur, du clocher et de la crypte elle même.

.....

Commune : Perpignan

Nom du site : Rue Zamenhof, ancienne église Saint-François

Définition et datation : Égouts seconde moitié XIXe siècle, murs de galet attribués à l'église Saint-François XVe siècle

Type d'intervention : Surveillance de tranchée

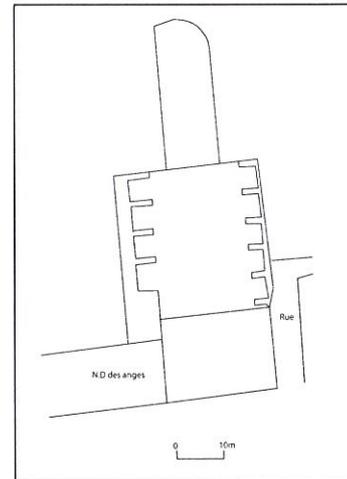
Responsable : Céline Porcel

Organisme de rattachement : s.a.r.l. HADÈS

Cadre de l'intervention archéologique

Une tranchée a été ouverte à la pelle mécanique, rue Zamenhof à Perpignan, pour moderniser la canalisation des eaux usées. Une surveillance archéologique de la tranchée a été effectuée du 17 au 21 juin 2004, nécessitée par la présence de l'église disparue du couvent Saint-François dans la rue Zamenhof. La tranchée n'a fait l'objet de surveillance que sur les 30 derniers mètres (longueur totale de la tranchée : 138 m). La tranchée a été creusée entre 6 et 7,70 m par rapport au « bâtiment est » de l'hôpital militaire, dans les abords des limites est des chapelles de l'église.

Figure 1 :
Bâtiments militaires,
« compléter
l'organisation de
l'hôpital militaire »,
Archives du Génie,
ART. 8, sect. 1,
Perpignan,
carton 12, 1844.



En effet, le bâtiment construit à l'emplacement de l'église Saint-François se situe dans l'axe du chevet de l'église mais il est deux fois moins large que ne l'était l'église Saint-François ; on peut le constater sur les croquis réalisés en 1844 (fig. 1 et 2) (1). Sur les premiers 100 m, la tranchée a traversé des murs à des intervalles de 5 à 6 m, ce qui est à peu près comparable avec l'intervalle des chapelles sur les plans de l'église.

Historique

Le couvent franciscain de Perpignan a été fondé au XIIIe siècle et l'église Saint-François construite dans la seconde moitié du siècle, comme l'a étudié Marcel Durliat (2) : on indique un édifice cultuel en 1241 (3), probablement provisoire, puisqu'en 1277 on trouve mention de la nouvelle église Saint-François (*operie ecclesie nove fratrum minorum*) (4), et enfin en 1295, on construit le chevet de l'église comme l'atteste une donation pour son édification (*ad hedificandum capud ecclesie fratrum minorum*) (5). Marcel Durliat propose une chronologie de construction que nous retiendrons : au XIIIe siècle, construction d'une nef unique

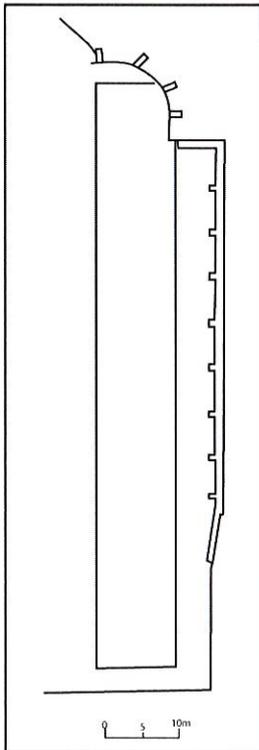


Fig. 2 : Croquis de l'organisation complète actuelle, Archive du Génie, ART. 8, sect. 1, Perpignan, carton 12. 1844.

avec contreforts. Au XIV^e siècle, construction de deux travées occidentales avec deux chapelles et l'abside, et au cours du XV^e siècle, construction des chapelles collatérales entre les contreforts, pour la plupart à vocation funéraire (6).
 Au début du XVII^e siècle, le couvent des cordeliers servait de lieu pour soigner les soldats de l'armée royale (7). Il fit officiellement fonction d'hôpital militaire à partir du XVIII^e siècle et jusqu'au début du XX^e siècle. L'église Saint-François fut détruite en 1844 (8), pour construire un nouveau bâtiment pour l'hôpital militaire.

Résultats de l'opération archéologique

La tranchée a longé un égout construit probablement dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Le canal d'égout large de 33 cm était formé par deux murs en

brique, épais de 24 cm, assisés sur la longueur des briques (module : L = 43 cm x ép. 4 cm). Le fond du canal était dallé avec des tomettes orangées (module : 45 cm x 22 cm x 6 cm) (fig. 3). Le dallage repose sur une chape de mortier avec fragments de briques et de galets. Cette chape repose soit sur des murs plus anciens (Fait 200), soit sur des remblais alluvionnaires. Il semble que la construction de l'égout fut directement liée à l'ouverture de la rue Zamenhof, suite à la destruction de l'église Saint-François, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Pour la construction de l'égout, des fragments d'un panneau en stuc ont été utilisés en remploi. Des claveaux de tuf ont été remarqués dans le comblement du canal d'égout qui a dû se faire au début du XX^e siècle.

La surveillance de la tranchée a débuté à 25 m de l'angle sud-est du bâtiment militaire, et plusieurs constructions en galet ont été repérés (Faits 200, 210 et 220, fig. 4). Si l'on reporte cette distance sur les plans de l'église, on se situe au fond de la première travée. L'entrée de l'église se faisait au sud, par une travée sans

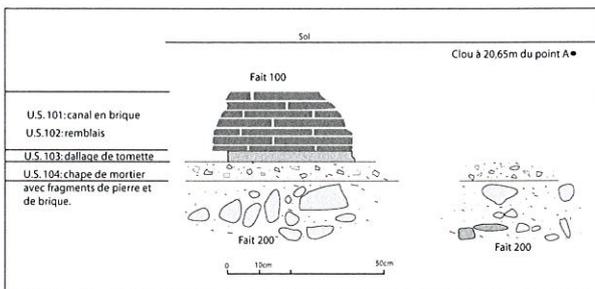
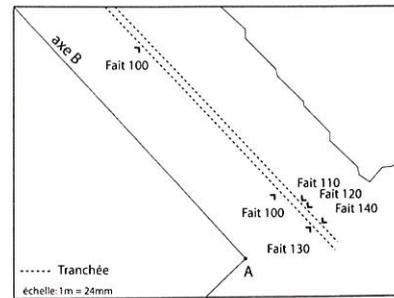


Fig. 3 : Relevé du fait 130 (D.A.O. C. Porcel)

Fig. 4 : Croquis localisant les Faits 200, 210 et 220 dans la tranchée (D.A.O. C. Porcel)



chapelle, on peut remarquer sur divers plans que le mur de la première travée n'était pas dans l'axe de ceux des chapelles (9).

Les Faits 210 et 220 (fig. 6-7) sont incontestablement en connexion, le Fait 220 s'appuyant sur le Fait 210. Entre le mur 210 et le mur 220, plusieurs indices indiquent un niveau de sol à 70 cm sous le sol actuel, un bandeau de chaux sur le Fait 210 à 70 cm et des restes de faunes dans les remblais du mur 220, à 64 cm sous le sol. Le Fait 200 (fig. 5) a été traversé dans sa lon-

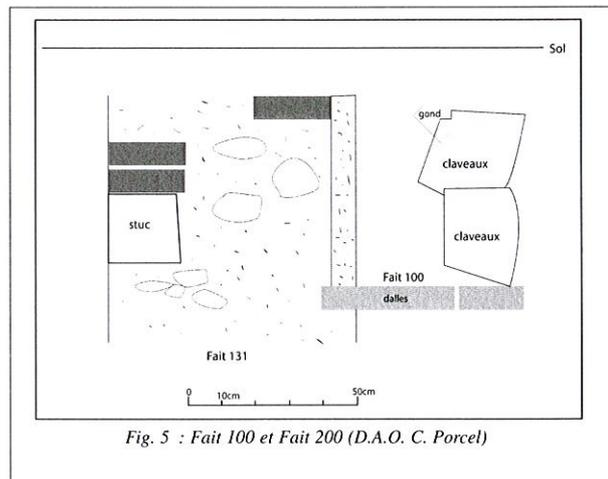


Fig. 5 : Fait 100 et Fait 200 (D.A.O. C. Porcel)

gueur par la tranchée, il est possible qu'il fût en corrélation avec le Fait 210 et l'US 203.

Aucun matériel céramique n'a été retrouvé qui aurait pu déterminer une datation de ces constructions. Toutefois en comparant les différents plans et les



Fig. 6 (D.A.O. C. Porcel)

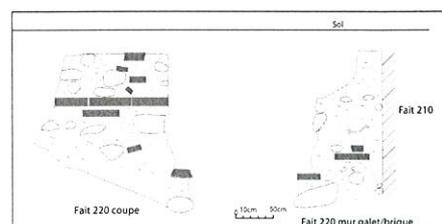
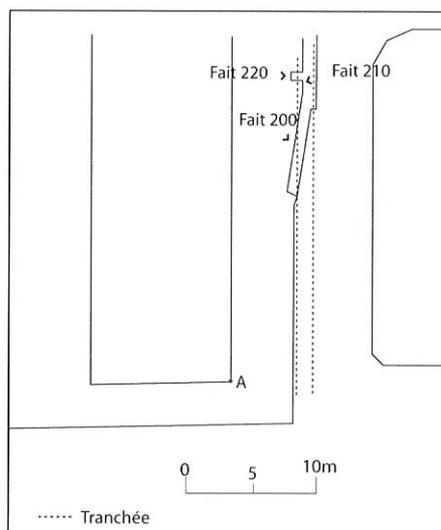


Fig. 7 (D.A.O. C. Porcel)

Fig. 8 : Croquis localisant les Faits liés à l'église, d'après le croquis 2 (D.A.O. C. Porcel)



mesures prises sur le chantier, des coïncidences apparaissent : les chapelles devaient déborder par rapport au « bâtiment est » d'environ 7 m, ce qui correspond à la distance entre le bâtiment et la tranchée. Ainsi nous proposons d'interpréter les Faits 200, 210 et 220 comme étant les vestiges du narthex de Saint-François (fig. 8).

Notes

(1) Service Historique de l'Armée de Terre, vieux fort de Vincennes :

-Archive du Génie, ART. 8, sect. 1, Perpignan, carton 6 : Plan intitulé « projet pour l'organisation de l'hôpital militaire 1826 ».

-Archive du Génie, ART. 8, sect. 1, Perpignan, carton 12 : Plan intitulé « projet pour 1844, croquis de l'organisation complète actuelle, 27 mars 1844, génie projet 1844, feuille de dessin jointe au procès verbal de conférence sur le projet du 6 au 11 mars 1844 ».

-Archive du Génie, ART. 8, sect. 1, Perpignan, carton 12 : Plan intitulé « projet pour 1844, bâtiments militaires, feuillet 21, art 11 ter, compléter l'organisation de l'hôpital militaire ».

(2) Durliat M, 1962, p. 84-85.

(3) A.D.P.O. H non inventorié, cart. du temple, f°418 r° et v°.

(4) A.D.P.O. Not. Reg. 6, f°45.

(5) A.D.P.O. B. 262, f°148.

(6) Durliat M, 1962, p. 87.

(7) (de) Roux Antoine, *Perpignan à la fin du XVIIIe siècle, plan en relief de 1686*, Caisse nationale des Monuments Historiques et des Sites, 1990, p. 47.

(8) (de) Roux Antoine, *Perpignan, de la place forte à la ville ouverte Xe-XXe siècles*, Perpignan Archive Histoire, 1996, 2 volumes, 1996, vol 1. p. 142.

(9) Bâtiments de France, Perpignan : Plan au Sol au rez-de-chaussée du monastère des cordeliers de Perpignan (échelle 1 m = 0,005 mm), Sym Popper, d'après des documents du génie, copie dans Durliat, 1962.

S.H.A.T. : ART. 8, sect. 1, Perpignan, carton 12 : Plan intitulé « projet pour 1844, croquis de l'organisation complète actuelle ».

Bibliographie

Durliat Marcel, *L'art dans le royaume de Majorque*,

Privat, 1962, pp. 84-87.

Mallet Géraldine, *Les cloîtres démontés de Perpignan et du Roussillon XIIIe-XIVe siècles*, Perpignan Archive Histoire, 2001, pp. 118-124.

Puig Carole, *Étude des couvents fondés à Perpignan au XIIIe siècle*, mémoire de D.E.A. Université Paul Valéry, Montpellier, 1995.

Roux (de) Antoine, *Perpignan, de la place forte à la ville ouverte Xe-XXe siècles*, Perpignan Archive Histoire, 1996, 2 volumes, vol. 1 : pp. 136-142, vol. 2 : Localisation de documents iconographiques (6.1/ 6.2/ 6.3).

Roux (de) Antoine, *Perpignan à la fin du XVIIIe siècle, plan en relief de 1686*, Caisse nationale des Monuments Historiques et des Sites, 1990 (épuisé).

Roux (de) Antoine, sous la dir. de J.B. Marquette, « *Perpignan 1807-1811-1885* », Atlas historique des villes de France, C.N.R.S., Paris, 1997.

.....

Commune : Perpignan / Canet-en-Roussillon

Type d'opération : Prospection diachronique sur les terroirs de Ruscino (Château-Roussillon) et Vilarnau

Intervenants : Olivier Passarrius (coordinateur A.A.P.-O., doctorant Université de Tours.), Sabine Nadal, Romain Pageaud, Valérie Van Handenhove, Annie Basset, Pierre Martinez, Audrey Cudell de Bronckart, Monica Capello, Gilbert et Marie-Lou Lannuzel, Joseph Vila, Léa Cartagena, Johanna Tiercelet, Marc Conesa, Hélène Dutaut, Sabine Pietraszek, Cassandre Masero et Clément Ternissier.

Intervenants scientifique : Jérôme Kotarba (Antiquité), Florent Mazière (Protohistoire).

Résultats

Parce qu'elle s'inscrit dans ce qui fut, près de mille ans en arrière, le territoire de l'agglomération antique de Ruscino, la campagne de Vilarnau s'est retrouvée, depuis un siècle, au cœur de nombreux travaux archéologiques. De découvertes isolées en suivis de défonçages, ces premières recherches ont progressivement évolué dans le sens d'une meilleure intégration du site de Ruscino dans son territoire, en s'interrogeant sur l'interdépendance entre la cité et son finage. Sur ce point, les travaux de Georges Claustres sont remarquables et offrent, dans le courant des années 1960, de



Prospection dans les vignes autour de Ruscino (cliché O. Passarrius)



Test de collecte (cliché O. Passarrius)

nouvelles perspectives.

Au début des années 1980, le développement des campagnes de prospections pédestres, l'inventaire et la révision des sites archéologiques initiés par la Direction Régionale des Antiquités et les archéologues locaux fournissent une première image de l'occupation du sol de la plaine. Ce travail de fond, préalable, autorise alors les premières synthèses sur la campagne de Ruscino. En découleront les travaux de Jean-Pierre Comps et Jérôme Kotarba qui dans un article publié en 1997 dans les *Études Roussillonnaises*, soulignent les liens de causalité qui ont pu exister entre l'agglomération et les habitats ou exploitations disséminées sur son territoire.

Pour le Moyen Âge, les données restent plus lacunaires. Elles peuvent s'expliquer, bien entendu, par le type d'approche et la difficulté de localiser des sites souvent peu marqués au sol, en tout cas plus difficilement détectables que les sites antiques. Ce constat nous a poussé à réaliser deux campagnes de prospections pédestres. La première a été effectuée de façon désordonnée, non systématique, et a permis de localiser quatre sites potentiels (1). La seconde a été réalisée dans le cadre d'un stage de formation à la prospection et a été effectuée au printemps 2004. Le territoire concerné se trouve bien évidemment au sud de Vilarnau et de Ruscino, sur ces coteaux où la vigne est omniprésente et où la faiblesse des apports sédimentaires permet la détection des sites. Ce travail fournit donc à nouveau une image partielle de l'occupation du sol puisqu'il ne s'intéresse qu'à une grande moitié de la zone d'étude. Les méthodes de prospections mises en place répondent à plusieurs objectifs (2) : détecter des sites peu marqués



Prospection tous les 2 m (cliché O. Passarrius)

au sol appartenant bien souvent à la Protohistoire ou au haut Moyen Âge, tenter de qualifier et d'évaluer le taux d'anthropisation de la campagne aux différentes périodes en le comparant aux chronologies des installations ou des abandons des sites ruraux, aux phases de développement puis de déclin de l'*oppidum* de Ruscino. Pour y parvenir, nous avons entrepris une prospection systématique et fine de cette partie du terroir. Lorsque les parcelles étaient lisibles, elles ont été prospectées par rangée, tous les 2 m à 4 m.

Lors de la prospection de chacune des parcelles, le mobilier archéologique présent en surface a été systématiquement collecté, même celui qui paraissait, aux yeux du prospecteur, très récent. En fin de parcelle, un premier tri était effectué afin d'écarter les éléments contemporains ou les matériaux de construction. Tous les 10 m, il était demandé aux prospecteurs de s'agenouiller afin de vérifier ou non la présence de petits fragments de céramique.

En cas de doute, des tests de collecte systématique, de 100 m², ont été implantés avec pour objectif : de permettre la collecte de l'ensemble des tessons présents, de quantifier précisément les indices archéologiques, de caractériser ou non la présence d'un site peu marqué au sol, de faire la différence entre site archéologique et épandage. L'informatisation de ces données par le biais d'un tableur spécialement conçu à cet effet (3), permet ensuite de connaître le taux de représentation aux 100 m² de chacune des catégories de céramique et donc de périodes chronologiques et autorise, avec prudence, les comparaisons entre tests (4).

Sur les territoires où elle a été pratiquée, cette méthode a permis d'isoler toutes les périodes sans pour autant détecter tous les sites. Elle a pour avantage de faciliter la différenciation entre site archéologique et épandage ou fumage des champs, attesté en Roussillon depuis l'époque romaine.

Durant cette seconde campagne de prospections, 450 ha ont été parcourus et 390 parcelles ont été visitées. 92 étaient correctement lisibles, 45 présentaient un taux de lecture assez faible et 253 étaient totalement en friche. Elles ont toutefois été parcourues à la recherche de plages lisibles, de zones où la végétation était moins dense. Cette zone est également urbanisée, avec un centre commercial et des lotissements : soit environ 72 ha. Au total, la surface parcourue et prospectée finement reste assez faible et ce paramètre doit impérativement être pris en compte lors de la modélisation de l'occupation du sol.

Cette campagne de prospection a permis de localiser sept nouveaux sites : un site de l'Âge du Bronze, deux sites de la Protohistoire récente, trois sites antiques, un de l'Antiquité tardive et deux sites du haut Moyen Âge. Elle a également permis de mettre en évidence des phénomènes d'épandage ou d'anthropisation assez marqués pour l'époque romaine républicaine et augustéenne. Ces données, auxquelles il faut rajouter une série de prospections menées en 1998 sur un terroir situé plus au sud (5) complètent l'image de l'occupation du sol et autorisent de nouvelles réflexions.

Notes

(1) Il s'agit d'un site du Néolithique final, un site du Haut-Empire romain, un site du Bas-Empire romain et un site occupé durant les Xe-XIe siècles de notre ère.

(2) Ces méthodes de prospection ont été mises en place en Languedoc-Roussillon par Pierre-Yves Genty (Service Régional de l'Archéologie) et adoptées et généralisées en Roussillon par Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.). Pour plus de renseignements, voir Kotarba 1998, p. 73-82.

(3) Ces fiches sous logiciel Excel ont été conçues par Jérôme Kotarba (Kotarba, Passarius 1998).

(4) Avec prudence car subsistent des paramètres difficilement gérables comme le taux de lisibilité, la nature du terrain, le type de culture, ...

(5) Prospections réalisées sur la commune de Cabestany en 1998 (resp. Jérôme Kotarba).

.....

Commune : Perpignan

Nom du site : Petit Clos - parcelle IV 311

Définition et datation : Formation sédimentaire contenant des industries du Paléolithique ancien-moyen sous un site antique.

Type d'intervention : Fouille préventive

Titulaire de l'autorisation de fouille : Annie Pezin (I.N.R.A.P.)

Responsable de secteur pour le Paléolithique : Michel Martzluff (Université de Perpignan, mis à disposition de l'I.N.R.A.P.)

Équipe de fouille : Joseph Vila (A.A.P.-O.), Yannis Garcia, Cassandre Masero, Mathieu Masson, Clément Ternissier (étudiants, Université de Perpignan) et Marjolaine Valentin (stage Licence, étudiante à l'Université de Perpignan), Frédéric Audouit (topographe I.N.R.A.P.), Claude Labarussiat (photographe/info-graphiste I.N.R.A.P.).

Note sur l'ensemble de l'opération :

C'est principalement la présence de vestiges antiques liés au site bien connu du Petit Clos qui a motivé l'intervention archéologique sur cette parcelle. En effet, il s'agissait là de la dernière partie préservée de ce vaste domaine antique exploré depuis près de vingt ans, tranche de lotissement après tranche de lotissement.

Cette année, le chantier, qui a duré près de trois mois (mi-mai à mi-août 2004), a permis sur près de 10 000 m², l'exploration de l'atelier de potier (structures artisanales diverses, bâtiment, puits, etc.) et d'un troisième chai, le plus important connu sur le domaine, avec près de 100 emplacements de *dolia*.

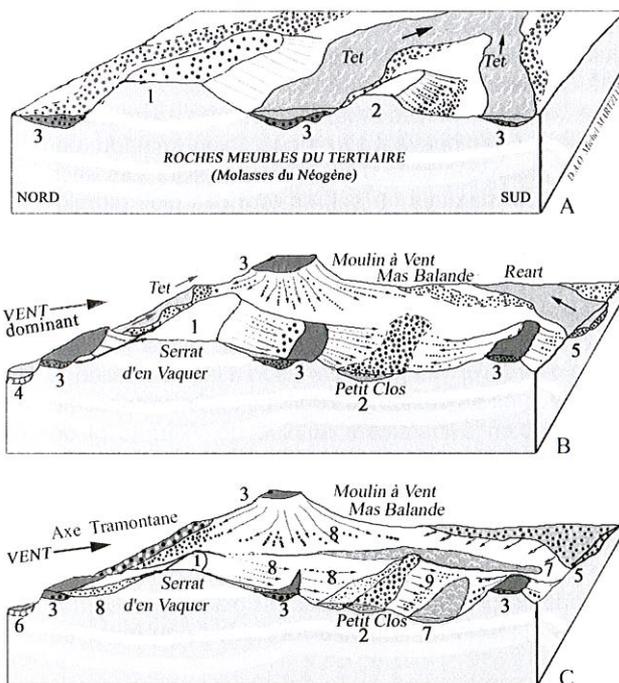
La masse documentaire réunie, non exploitée à ce jour (équipe I.N.R.A.P. immédiatement « re-mobilisée » sur d'autres opérations), et les attendus pluridisciplinaires (géomorphologie, céramologie, terres cuites architecturales, archéomagnétisme, etc.), dont les résultats sont différés, ne permettent pas à l'heure actuelle de fournir un bilan satisfaisant sur cette période pour être communiqué avec profit à la communauté scientifique dans ces pages. C'est donc dans un premier temps les résultats concernant les niveaux d'occupation paléolithiques, fouillés par Michel Martzluff, qui seront présentés.

Problématique sur la Préhistoire :

Lors des diagnostics opérés sur le site en octobre 2002 (PEZIN 2003) et suite à une collaboration bénévole à ce chantier, nous avons caractérisé deux

sortes d'indices touchant à la Préhistoire. La découverte d'une industrie de type Levallois clairement associée au vieux remplissage sédimentaire d'une échine caillouteuse, formant la ligne de partage des eaux entre deux dépressions hydro-éoliennes, rendait nécessaire un examen plus approfondi des conditions de dépôt de ce mobilier, conditions jamais observées jusque-là sur un site de plein air de cette région. En contrebas, dans une dépression creusée aux dépens des molasses pliocènes par les vents de la dernière glaciation et ensuite comblée par des sédiments hydromorphes (gleys) sans doute déposés à la fin du Tardiglaciaire, puis durant l'Holocène, une structure contenant des pierres chauffées et des galets taillés pouvait témoigner d'une occupation du bas-fonds marécageux lors des premiers temps de sa sédimentation.

La recherche d'un éventuel niveau archéologique de l'Épipaléolithique-Mésolithique n'a pas été retenue en raison des conditions administratives de la prescription (niveaux profonds non menacés par les aménagements) et des attendus scientifiques aléatoires impliquant une ouverture très large du sous-sol de ce secteur bas (ces campements sont généralement très réduits et livrent des indices archéologiques ténus, tels les micro-lithes). Notre intervention s'est donc focalisée sur l'occupation paléolithique du site.



A : Situation vers la fin du Pléistocène ancien. Butte témoin fossilifère du Néogène (Serrat d'en Vaquer) coiffée d'un reliquat alluvionnaire très ancien (1). Butte témoin du Néogène (Petit Clos) en voie de démantèlement (2). Nappes alluviales d'une paléo-Tet ayant creusé ses chenaux dans les molasses (3), et formant un glacis.
 B : Situation au Pléistocène moyen (800-150 Ka). Butte néogène en voie de démantèlement (1). Mise en creux de la butte mollassique par le vent (2). Celle-ci forme désormais un talweg nappé d'argile et comblé des galets des anciennes terrasses. Les buttes témoins protégées par des lambeaux des terrasses alluviales (3) dominent un lit de la Tet déporté vers sa vallée actuelle (4). Nouvelles alluvions du Reart (5).
 C : Situation vers la fin du dernier glaciaire, après 50 Ka. Mise en relief de la nappe caillouteuse de P. Clos (2) qui reçoit les colluvions (8), fournit en aval des gravas (9) vers les dépressions éoliennes marécageuses (7). Les nappes alluviales de la Tet (6) et du Reart (5) sont mises en relief, se mêlant à d'anciens galets dans les talwegs.

Figure 1 : Restitution hypothétique de l'évolution du relief au niveau du site pendant le Quaternaire (vue vers la Méditerranée).
 D.A.O. Michel Martzluff

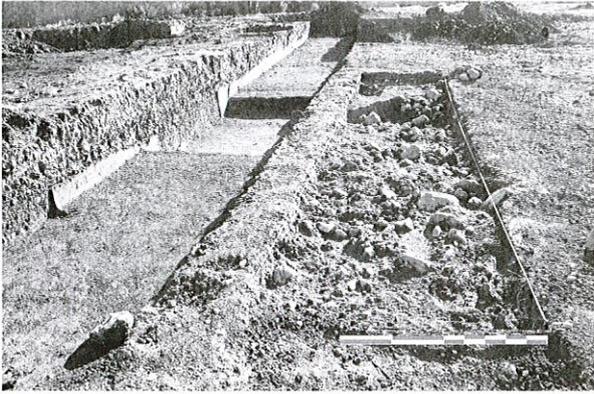


Figure 2 : Tranchée (zone 6) montrant la coupe ouest jusqu'au substrat pliocène et, sur la droite, dans le sondage 1, décapage de la nappe caillouteuse quaternaire contenant l'industrie lithique. La surface de la berme représente le niveau inférieur du labour
(Cliché Michel Martzluft, I.N.R.A.P.).

Résultats :

Le décapage d'une vaste surface de terrain (8500 m² environ) sur la totalité du chantier archéologique, jusqu'au niveau épargné par les labours a permis de mieux cerner la charge caillouteuse qui coiffe le *substratum* tertiaire (Pliocène : argiles silteuses et lits de sables). Elle est clairement associée à une flaque d'argile rutilante, dans laquelle elle est emballée et qui en forme l'assise. Compte tenu de ce que nous savons sur la géométrie des formations alluviales anciennes dans cette zone (CALVET 1994), cette échine pierreuse n'est pas associable à un écoulement fluvial. Elle formait le fond d'un talweg creusé dans les mollasses et qui a recueilli les éléments détritiques altérés issus du glacier formé par les alluvions d'une Paléo-Tet (fig. 1). Durant le dernier glaciaire, c'est cette nappe caillouteuse héritée, orientée N-O/S-E (dans le sens du vent dominant) qui a vraisemblablement protégé les roches tendres du Pliocène sous-jacent d'une érosion éolienne, mettant en creux les buttes sablo-argileuses résiduelles.

La prospection minutieuse de cette surface a montré que l'industrie lithique était partout représentée dans cette couche avec divers états de conservation. Une partie mineure est composée d'outils archaïques usés par le vent ou roulés par le ruissellement, et la part dominante est constituée par une industrie moustérienne offrant des cassures fraîches. Il y a déjà là confirmation de ce que nous avons pu observer en prospection depuis de nombreuses années dans le bassin du Reart (MARTZLUFF 1987), observations prises en compte par certains chercheurs (CALVET *op. cit.*) et qui nous avaient amené à classer largement ce type de sites dans un « Paléolithique ancien-moyen » pour les notices destinées à la Carte archéologique nationale.

Des variations locales de l'épandage caillouteux ont également pu être notées. Sur le flanc oriental et vers le sud, les indices de ruisselllements latéraux sont soulignés par des apports d'argile sur la nappe, alors que celle-ci produit à son tour sur son flanc occidental un horizon gravillonneux qui tapisse les sables tertiaires au bord de la cuvette. Nous l'interprétons comme l'ultime état d'érosion à la fin du Würm. L'absence de déchets de

taille sur ces témoins sédimentaires indique un arrêt de la fréquentation du site dans cette phase finale du creusement des dépressions. Vers le nord et en amont, le bourrelet caillouteux se divise en plusieurs réseaux qui correspondent à des chenaux de ravinement s'étant légèrement déportés vers l'ouest, au rythme de la déflation qui a creusé la dépression occidentale. Le chenal le plus occidental a été sondé. Il contient, avec quelques témoins éolisés, de l'industrie moustérienne non usée, plutôt concentrée à sa base (mise en inversion de la dernière occupation).

Une longue tranchée positionnée perpendiculairement à la nappe principale (S-O/N-E) a permis d'affiner la stratigraphie (fig. 2). Sous une couche remaniée comportant les sédiments grisâtres holocènes et les galets localement arrachés au sommet du remplissage pléistocène par les labours, un niveau caillouteux discontinu et peu épais (10 à 25 cm de puissance) est emballé dans une argile brune, la position des galets est hétérogène, les plus gros pouvant être placés à la base ou au sommet de cette strate. Le lit de galets, très compact dans sa partie médiane, surmonte une couche argileuse passant graduellement du rouge vers le N-E au brun vers le S-O, au niveau du chenal légèrement situé en contrebas de la nappe principale et plus nettement dirigé vers la dépression orientale. Le contact avec les sables pliocènes sous-jacents est très flou. La présence de cette formation altérée sous les galets est problématique et devra être discuté avec des spécialistes.

Plusieurs sondages dans la nappe de galets ont permis de préciser les conditions de dépôt. Le plus important (fig. 2, S1) a révélé un chenal ayant perforé la nappe pierreuse en direction de la dépression occidentale. Celui-ci est colmaté par une argile de même nature que l'encaissant, mais plus brune. Sur sa bordure, de gros galets mis à nu ont eu leur patine abrasée par l'éolisation et leur carénage se situe face au vent dominant actuel (*Tramuntana*). L'industrie est mêlée aux éléments détritiques de la nappe de galets, sans association archéologique. Elle se trouve à tous les niveaux du remplissage quel que soit son état de conservation (fig. 3, n°2 et 3). Il existe de très petits éclats, mais les minuscules déchets de retouche et les esquilles de taille sont absents, ainsi que les charbons. On note toutefois de petits nodules d'argile rubéfiée. Nous n'avons pas relevé la présence de sols polygonaux comme il a pu en être observé sur une vieille terrasse de la Tet, lors du décapage du site de Vilarnau (M. Calvet, *in verbis*), mais il semble que la nappe de galets ait ici plusieurs fois flué et que ces mouvements de creptation aient déplacé le mobilier archéologique sur plusieurs dizaines de mètres au moins.

Conclusions :

L'intervention préventive sur le site antique du Petit Clos fut l'occasion de réaliser une fouille à partir d'indices préhistoriques ténus. Le caractère exceptionnel de cette opération de l'I.N.R.A.P., qui a permis d'obtenir une vision large et précise sur le Pléistocène du secteur, doit être souligné. En effet, bien que la plaine du Roussillon soit riche de nombreux gisements paléolithiques anciens et moyens (fig. 4), il est actuellement dif-

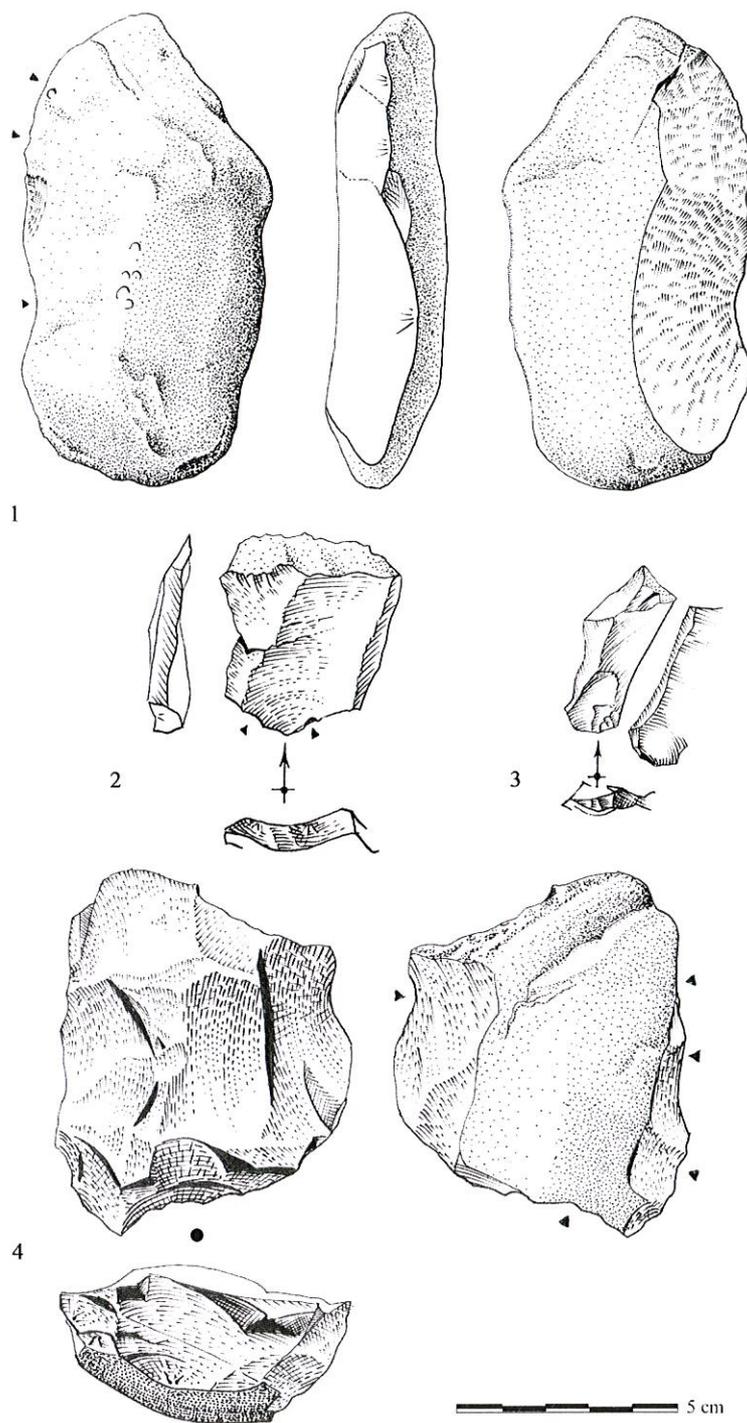
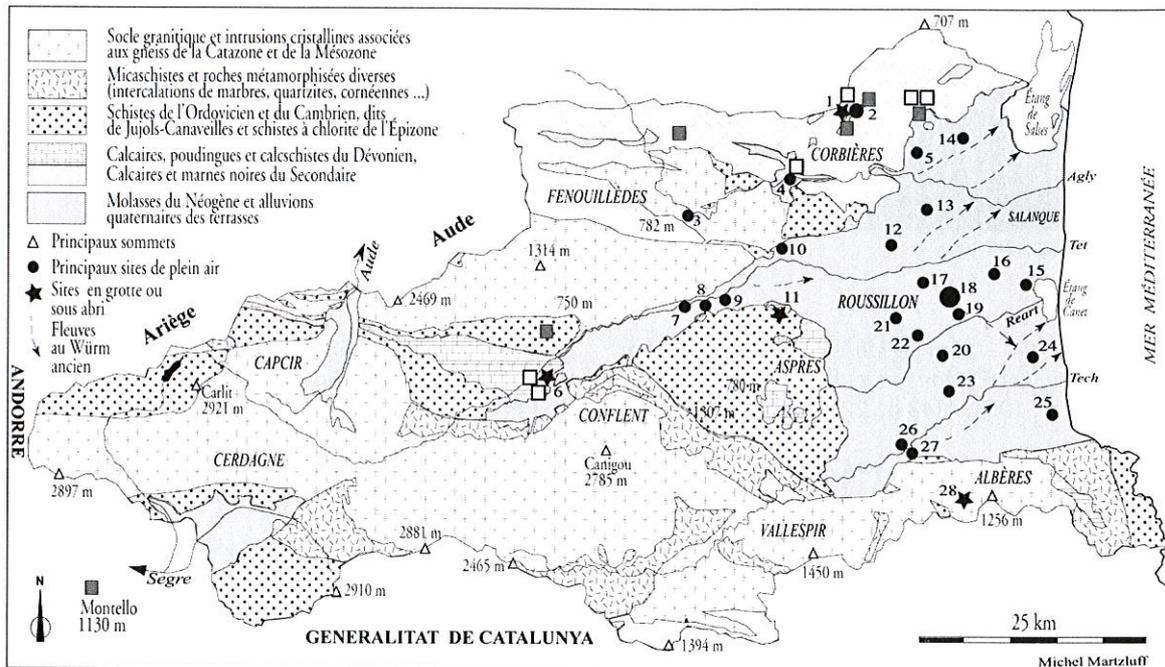


Figure 3 : Industrie lithique du Petit Clos en quartzite et en silex (n°3). L'outil archaïque éolisé (chopper latéral n°1) coexiste avec un débitage moustérien à cassure fraîche (éclat n°2 et lamelle débordante n°3) obtenu à partir de nucléus Levallois (n°4). Dessin Michel Martzluft.

ficile d'envisager un investissement lourd pour des recherches approfondies en direction des formations géologiques concernées par la seule voie des programmations scientifiques. Ces sites de plein air sont malheureusement souvent remaniés par la charrue, dépourvus d'éléments de datation car azoïques et ne peuvent donc livrer d'informations pluridisciplinaires sur leur contexte stratigraphique par des fouilles de faible ampleur.

Bénéficiant d'une large fenêtre stratigraphique,

nos recherches étayent ici certaines déductions obtenues pour le bassin du Reart au cours de nos prospections de surface (surveillance de la mise à deux voies de la R.N. 114 au Mas Bonète, inédit) ou grâce à des travaux plus précis concernant les dépressions hydro-éoliennes comme par exemple l'étude des coupes des terrasses du Mas Balande et le relevé des coupes du Serrat d'en Vaquer, au parking d'Auchan (également inédits). Ce sont bien les ravinelements des vieilles terrasses du Pléistocène moyen qui expliquent le mélange



PRINCIPAUX SITES DU PALÉOLITHIQUE ANCIEN ET MOYEN DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

N°1 : Caune de l'Arago (Tautavel), Pal. Anc.-Pal. Moy.	N°10 : terrasses de Millas, P.A.-P.M.	N°20 : dépression de Bages, P.A.-P.M.
N°2 : haute terrasse du Verdoube, P.A.	N°11 : Grotte de Montou (Corbère-les-Cabanes), P.M.	N°21 : sites du Reart-Canterrana (Ponteilla-Nyls), P.A.-P.M.
N°3 : haute terrasse de Caramany, P.A.-P.M.	N°12 : terrasses de Baho-Saint-Estève, P.A.-P.M.	N°22 : sites du Reart (Trouillas-Pollestres), P.A.-P.M.
N°4 : terrasse d'Estagel, P.M.	N°13 : La Llabanère (Perpignan-Rivesaltes), P.A.-P.M.	N°23 : Mas Camonille (Ortaffa), P.A.-P.M.
N°5 : La Julieta (Salses), P.M.	N°14 : terrasse du Robol, P.M.	N°24 : sites de Saint-Cyprien, P.A.-P.M.
N°6 : Cova del Mitg (Villefranche-de-Conflent), P.M.	N°15 : terrasse de Caner-Saint-Nazaire, P.A.-P.M.	N°25 : site d'Argeles, P.A.-P.M.
N°7 : Les Anees (Vinça), P.M.	N°16 : terrasses de Cabestany, P.A.-P.M.	N°26 : sites de Tresserre et Banyuls-dels-Aspres, P.A.-P.M.
N°8 : Col de Ternère (Vinça), P.A.-P.M.	N°17 : terrasse de la Basse (Perpignan), P.A.-P.M.	N°27 : sites de Montequieu, P.A.-P.M.
N°9 : terrasses d'Ille-sur-Têt, P.A.-P.M.	N°18 : site du Petit Clos (Perpignan), P.A.-P.M.	N°28 : Pic Saint-Christophe, P.M.
	N°19 : terrasses du Reart, P.A.-P.M.	

Figure 4 : Localisation des stations de plein air et des habitats troglodytes du Paléolithique ancien et moyen. Pour mémoire sont figurés les gisements du Paléolithique supérieur (uniquement attestés au Tardiglaciaire) en plein air (carrés pleins) et en grottes (carrés vides) où l'on notera la présence d'un site magdalénien d'altitude (en Cerdagne espagnole) et l'absence totale de sites postérieurs au würmien II dans la plaine du Roussillon

des outils archaïques avec des industries moustériennes plus récentes. Le scénario du peuplement paléolithique de la plaine du Roussillon est donc plus complexe que ce qui a pu être avancé antérieurement pour cette zone dite « terrasse de Cabestany » (COLINA-GIRARD 1975 et 1986).

En réalité, les vieux artefacts se trouvent bien en position très secondaire. Ils sont le reliquat d'occupations humaines très anciennes situées le long de cours d'eau dont il ne reste plus que de maigres lambeaux de terrasses perchées sur les buttes pliocènes ou accrochées à leurs flancs et masquées sous des colluvions. Ce sont bien les industries moustériennes sur éclat, quelquefois légèrement éolisées ou roulées, qui sont les plus copieuses. Elles témoignent, vers la fin du Pléistocène moyen (200-150 Ka), mais surtout pendant la dernière glaciation, de la présence de nombreuses stations de Néandertaliens installés près du Reart ou sur les flancs des dépressions qui sont en train de se creuser dans les roches meubles, sous l'action du vent dominant (fig. 1).

Au Petit Clos, la dernière occupation moustérienne se trouve en bordure du flanc de la dépression occidentale, alors que la nappe caillouteuse commence à être mise en relief par des conditions climatiques rudes. Les Néandertaliens ont apporté du silex pour tailler leurs outils, mais les phénomènes de solifluxion et les autres formes d'érosion liées à la brutalité du climat

n'ont pas permis la conservation des postes de travail et des indices d'habitat (foyers).

Ces lieux d'intense peuplement semblent délaissés à partir du pléniglaciaire würmien (vers 60 ka). Les investigations menées au Petit Clos corroborent en effet la totale absence du Paléolithique supérieur sur ces formations colluviales, en marge des cuvettes hydro-éoliennes, comme c'est par ailleurs le cas pour les terrasses alluviales des fleuves ayant une alimentation dans le système glaciaire (fig. 4). On peut se demander si ce fait, pour le moins curieux, résulte bien de la rigueur du climat ou s'il n'est pas plutôt dû à un biais sédimentaire. Les creusements éoliens et les remblaiements du lit majeur des fleuves par les crues de débâcle ont en effet pu oblitérer ces occupations (MARTZLUFF 1995). Au total, par les renseignements qu'elles fournissent sur la taphonomie des industries paléolithiques dans ce secteur central de la plaine du Roussillon, les nouvelles recherches menées au Petit Clos permettent non seulement de renouveler nos connaissances sur les différentes phases du peuplement paléolithique de notre région, mais aussi de pouvoir mieux argumenter pour cibler de futures investigations préventives sur des zones sédimentaires propices.



Prises de vues numériques

La fosse FS 14 avec un puits en son centre
(cliché A. Vignaud)



Bibliographie

CALVET (M.), 1994 - *Morphogénèse d'une montagne méditerranéenne, les Pyrénées Orientales*. Thèse, Paris I-Sorbonne, 3 vol., 1994, 1143 p., 323 fig., 290 clichés, 6 pl.

COLLINA-GIRARD (J.), 1975 - *Les industries archaïques sur galets des terrasses de la plaine du Roussillon*. Thèse de doctorat, Université de Provence, Marseille, 1975.

COLLINA-GIRARD (J.) 1986 - Grille descriptive et évolution typologique des industries archaïques : le modèle catalan. *B.S.P.F.*, t. 79, n°4, p.117-123.

MARTZLUFF (M.), ABÉLANET (J.), BLAIZE (Y.), 1987 - Le Paléolithique des Pyrénées-Orientales, état de la recherche et nouvelles données. *Bulletin de l'Association Archéologique des P.-O.* n°4, Perpignan, 1987, p. 2-24, 5 fig.

MARTZLUFF (M.), 1995 - *La fin des temps glaciaires dans les Pyrénées-Orientales : originalités et problèmes. El mon mediterrani despres el pleniglacial (18 000-12 000 BP)*. Actes del col.loqui Internacional de Banyoles U.I.S.P.P., 1995, Série monogràfica n°17, Centre d'Investigacions Arqueològiques, Girona, 1998, p. 193-200, 3 fig.

PEZIN (A.), RASCALOU (P.), FÉDIÈRE (G.), MARTZLUFF (M.) et coll., 2002 - *Perpignan (66) Le Petit Clos, parcelle IV 311. Vestiges de la Préhistoire ancienne et premières données sur l'atelier de potier du Haut Empire*. DFS Diagnostic archéologique, déc. 2002, 79 p. et ill.

PEZIN (A.), 2003 - Petit Clos. Regards sur 20 ans d'archéologie en Roussillon et actualité archéologique de l'année, *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, n°18, déc. 2003, p. 34-36, 3 fig.

.....

Commune : Pia

Lieu dit : Els Estagnols

Définition et datation : Fosse avec puits du second Âge du Fer

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable : Alain Vignaud (I.N.R.A.P.)

Équipe I.N.R.A.P. : Sylvain Vondra (technicien de fouille), Catherine Bioul (topographe),

Collaborateurs : J.-M. Carozza (géomorphologue, Université de Strasbourg), F. Mazière, doctorant (céramique antique), P. Alessandri, (I.N.R.A.P., céramique moderne)

Cadre de l'intervention

Le projet de construction du Collège Jean Roux, à Pia, par le Conseil Général des Pyrénées-Orientales, est à l'origine de notre intervention.

Cette dernière, portant sur une surface de près de 2 ha, a été effectuée par l'I.N.R.A.P. (Institut National de Recherches Archéologiques Préventives), sur prescription du Service Régional de l'Archéologie du Languedoc-Roussillon.

Résultats

Le diagnostic archéologique effectué à Pia au lieu dit Els Estagnols (les petits étangs), confirme en premier lieu la forte présence de l'eau sur ces secteurs, qu'elle soit ancienne (niveaux bruns signalant un milieu hydromorphe - petits étangs), ou actuelle (nappe phréatique peu profonde en zone sud).

Cette présence est également en relation directe avec les vestiges archéologiques découverts sur le site.

Il s'agit tout d'abord, pour le Bas Moyen-Âge / période moderne (XVe s.), de plusieurs fossés et surtout drains, certains sous les labours encore actifs, et, plus intéressant, la présence d'un puits situé au centre d'une large cuvette de près de 7 m de diamètre. Ce dernier aménagement testé très partiellement, serait en soi relativement banal. Toutefois la période représentée par une bonne série de mobilier recueilli dans un sondage limité, date l'ensemble, ou tout au moins les phases supérieures du comblement de la fin du IIIe s.-IIe s. avant notre ère (détermination et étude F. Mazière). Cette période particulière (fin du second Âge du Fer et début de l'époque tardo-républicaine romaine), est quasiment inconnue en Roussillon. Les céramiques mises au jour dans la structure qui présente un potentiel intéressant, offre donc quelques indications, originales, sur l'économie locale (productions indigènes, importations-échanges), quelques décennies avant l'arrivée des premiers colons romains.

Commune : Port-Vendres
Nom du site : Anse Béar
Définition et datation : Site d'épaves et de rejets (toutes époques)
Type d'intervention : Prospection-inventaire (PI)
Financement : SDA, ville de Port-Vendres, FFESSM
Responsable : Michel Salvat (technicien au dépôt-musée de Port-Vendres).
Participants : archéologues-plongeurs de l'ARESMAR.
Chercheurs associés actuellement au projet : Georges Castellvi (chargé d'enseignement, univ. de Perpignan, UMR 154, Lattes), Cyr Descamps (maître de conférences honoraire, univ. de Perpignan, président de l'ARESMAR), Lionel Fadin (topographe, École Française d'Athènes), Jérôme Kotarba (mobiliers)

Après une dizaine d'années passées à fouiller le site Redoute Béar (travaux de préparation publication en cours), l'ARESMAR continue à participer à l'établissement de la carte archéologique sous-marine de la baie de Port-Vendres et de ses abords. En 2004, l'équipe a obtenu une autorisation annuelle renouvelable de prospection-inventaire via le DRASSM, sous la direction de Michel Salvat. L'opération s'est déroulée du 26 juillet au 14 août, sous forme d'un stage ouvert à une dizaine de plongeurs, et a consisté à ouvrir une dizaine de sondages sous 2 à 5 m d'eau dans l'Anse Béar.

Les premiers résultats font apparaître

- la présence d'un mobilier antique diffus découvert en position remaniée dans un sédiment sableux (de 20 à 40 cm d'épaisseur en moyenne), probablement mis en place par des coups de mer à partir de sédiments dragués dans la rade depuis le XVIIIe siècle.

- la mise en évidence d'artefacts datables du XIXe siècle (charbon, bois de chauffe, briques de four - avec marques de fabrique françaises dont une originaire du Var - , concrétions métalliques, ...), probablement en liaison avec les concrétions métalliques dispersées d'une épave (fin XIXe siècle ?).

À noter que le mobilier antique remanié comprend une proportion non négligeable de fragments amphoriques de type Dressel 1 mais aussi ibérique de la côte catalane.

.....

Commune : Ria
Nom du site : Castell
Définition et datation : Château médiéval
Type d'intervention : Sondage
Responsable : Thomas Charpentier
Equipe de fouille : Lucien Marquillo

Contexte historique et géographique

Les ruines du château de Ria sont situées sur la rive gauche de la Tet, au sommet d'un éperon de 440 m d'altitude qui surplombe les dernières maisons du quartier de la *Lliça*.

Le site est mentionné pour la première fois en 864, sous le nom de *Villa Arrianum*, la majeure partie de son territoire dépendant de l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa. C'est également dans cette période que l'on situe l'événement historique qui a rendu le site célèbre. On pense en effet que le lieu appartenait à Sunifred, mort en 848, qui fut marquis de Gothie sous Charles le Chauve, et surtout père du célèbre Guifred « le Velu », fondateur emblématique de la dynastie des comtes catalans.

La première mention attestée du château date de 1195, sous le règne d'Alphonse Ier. Au XIVe siècle, il devint un foyer de résistance des partisans de Jacques III de Majorque, alors en guerre contre Pierre IV d'Aragon, qui assiège la place en 1344. Après avoir servi de garnison aux troupes espagnoles durant plusieurs siècles, le château est rasé après le Traité des Pyrénées (1659) sur ordre de Louis XIV.

Historique des travaux

L'intérêt pour ce site a grandi durant la deuxième moitié du XXe siècle et c'est en 1989 que commencent les premières « fouilles ». Réalisées par l'association *Casal d'Arria* et destinées à dresser un plan d'ensemble du château, les travaux archéologiques se terminèrent en 1994 et permirent de reconnaître les principales masses architecturales.

En 1997, avec le soutien de la Generalitat de Catalunya et du Service Régional de l'Archéologie, l'association *Casal d'Arria* entama les démarches en vue de l'inscription du château sur la liste préliminaire des Sites et Monuments Historiques. A cette fin furent réalisées une étude topographique et planimétrique (en 1999), une étude du mobilier archéologique (en 2001) ainsi qu'une étude historique (en 2002).

Description du site

Le château est placé à l'extrémité d'une crête qui domine le village de Ria. Les vestiges sont organisés de manière concentrique de la base vers le sommet. La première terrasse de circulation est défendue par une enceinte flanquée de deux bâtiments quadrangulaires aux angles nord-est et nord-ouest, par un fossé sur sa face ouest, par la falaise naturelle et le village sur ses faces est et sud. On accède ensuite à une terrasse intermédiaire de dimensions plus importantes et, enfin, à la plate-forme supérieure où les membres de l'association ont identifié une citerne.

Les opérations en 2004

En 2004, à la demande de l'association et de la municipalité de Ria, la SARL ACTER est intervenue sur le site afin d'entamer un programme de mise en valeur de l'ensemble des vestiges. Les travaux, actuellement en cours, consistent à mettre en place un système de circulation grâce à quelques aménagements, et à sécuriser les parties sommitales.

Dans le cadre de ces travaux, l'association a demandé une autorisation de prospection inventaire et une opération de sondage a été autorisée par le SRA pour déterminer la nature exacte des structures sommitales identifiées comme une citerne.

L'opération s'est déroulée du 2 au 6 août. Elle consistait à dégager les structures afin d'en préciser le plan. Un sondage a été effectué sur la moitié de la surface et a permis de confirmer qu'il s'agissait bien d'une citerne dont le mortier de tuileau est parfaitement conservé. Le comblement de la citerne a été fouillé, ainsi que les couches archéologiques adjacentes à l'extérieur de la structure.

Il a été possible, à l'issue de cette opération, de déterminer la datation de la construction et de l'abandon de la structure.

D'une part, une boucle vestimentaire en bronze, découverte dans l'une des phases du comblement, a été identifiée par Michel Barrère (spécialiste du mobilier en alliage cuivreux) comme un élément de vareuse militaire, sans doute du XVIIe ou XVIIIe siècle, ce qui nous donne un terminus *ante quem*.

D'autre part, la citerne a été bâtie en creusant dans des couches antérieures dont la datation a pu être précisée grâce à des céramiques à glaçure identifiées par Patrice Alessandri (spécialiste en céramiques du Bas Moyen Âge) comme des productions du premier quart du XVe siècle. Ceci a permis de déterminer un terminus *post quem* pour la construction.

Nous savons donc à présent que la citerne a été construite après le premier quart du XVe siècle puis abandonnée et donc comblée sans doute à la fin du XVIIe siècle, si l'on fait le rapprochement avec la destruction à l'explosif du site par Vauban après le traité des Pyrénées.

.....

Commune : **Saint-André**

Nom du site : **Les abords de l'église**

Type d'intervention : Diagnostic

Responsables : Patrice Alessandri, avec la collaboration de Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.) et Gilbert Lanuzel, historien de la commune.

Définition du site et datation

Dans le courant de la première moitié du IXe siècle. (textes de 823, 844), un monastère bénédictin est construit à l'emplacement où s'élève désormais l'actuelle église Saint-André bâtie au début du XIIe siècle (acte de consécration de 1121). Un cloître lui est adjoint dans la deuxième moitié du XIIe siècle, monument détruit probablement au XVe siècle. L'emprise exacte de ce cloître demeure à ce jour totalement inconnue. Seuls les éléments mobiliers, chapiteaux, colonnes, qui lui sont attribués permettent d'en préciser la datation.

L'espace de fouilles est directement lié à l'église du XIIe siècle et concerne tout son pourtour.

Résultats de l'année

Les architectures rencontrées

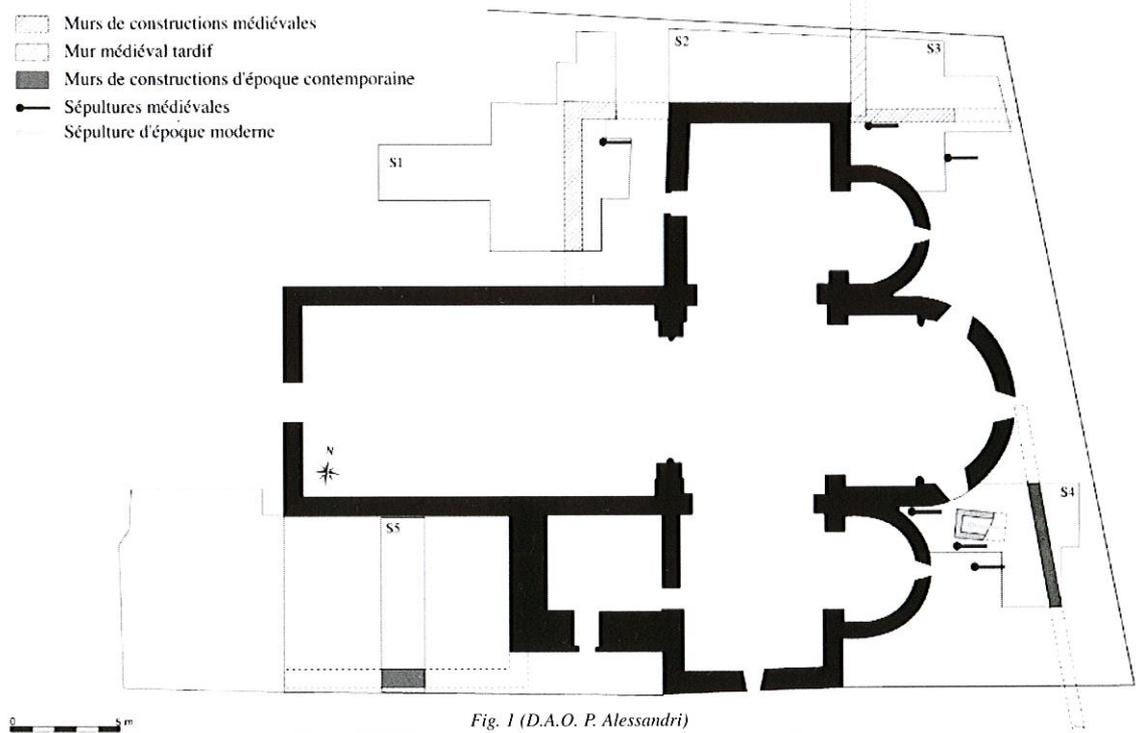
Des segments de murs sont présent dans chacun des sondages ouverts. Ils sont tous arasés au niveau de la fondation, à l'exception d'un seul encore partiellement conservé en élévation dans le sondage 2 (fig. 1).

- Dans le sondage 1, un mur sud-nord et son retour ouest-est viennent en appui contre les corps de bâtiment de l'église, mur gouttereau nord de la nef d'un côté et bras nord du transept de l'autre. Il est présent sur deux fonds cadastraux non datés mais attribués pour l'un au début du XIXe siècle (cadastre dit napoléonien) et pour l'autre au milieu du XXe siècle. Le bâtiment que supporte ce mur apparaît encore en élévation au début du XIXe siècle mais il est déjà arasé au milieu du XXe siècle (fig. 2). Ses proportions, notamment sa largeur qui atteint 1,10 m de moyenne, ainsi que la technique de construction mise en œuvre, appareil de gros galets placés de part et d'autre en parements soignés, disposés en arête de poisson, qui enserrant un blocage de petits galets calibrés, donnent à penser qu'il ne s'agit pas de la simple fondation d'une annexe posée en appentis contre l'église. Des traces d'arrachement d'une toiture encore visibles sur le mur nord de la nef peuvent, par les limites de leur emprise, être mises en relation avec cette fondation. Elles correspondent sans doute à une construction tardive réutilisant des soubassements préexistants.

- Dans le sondage 2 : un mur sud-nord partiellement conservé dans sa partie aérienne vient à la fois en appui contre l'élévation du mur oriental et sur la fondation débordante du mur nord du transept. Il apparaît aussi sur les mêmes deux fonds cadastraux mentionnés ci-dessus. Au XIXe siècle il fait partie d'une construction venant en appui contre le flanc nord de l'église ; au XXe siècle, les bâtiments sont rasés mais demeure une limite de parcelle. Dans ce cas également, les proportions réalisées, 0,90 m de largeur, et la technique de construction employée, parements soignés avec un appareil disposé en arête de poisson, laissent penser que ce mur appartient au Moyen Âge.

- Dans le sondage 3 : un mur ouest-est, conservé seulement sur une à deux assises, vient en appui contre le mur oriental du transept. Il n'est pas pré-

Saint-André de Sorède : église Saint-André Proposition de mise en phase



sent sur les fonds cadastraux. Sa technique de construction est identique à celle observée pour les architectures décrites ci-dessus. L'extrémité orientale est absente, sans doute détruite lors de l'arrachage d'un arbre figurant sur un document photographique daté du début du XXe siècle (fig. 4).

Il est à noter qu'un pilier maçonné, témoin d'un aménagement récent, repose sur ce mur (fig. 4).

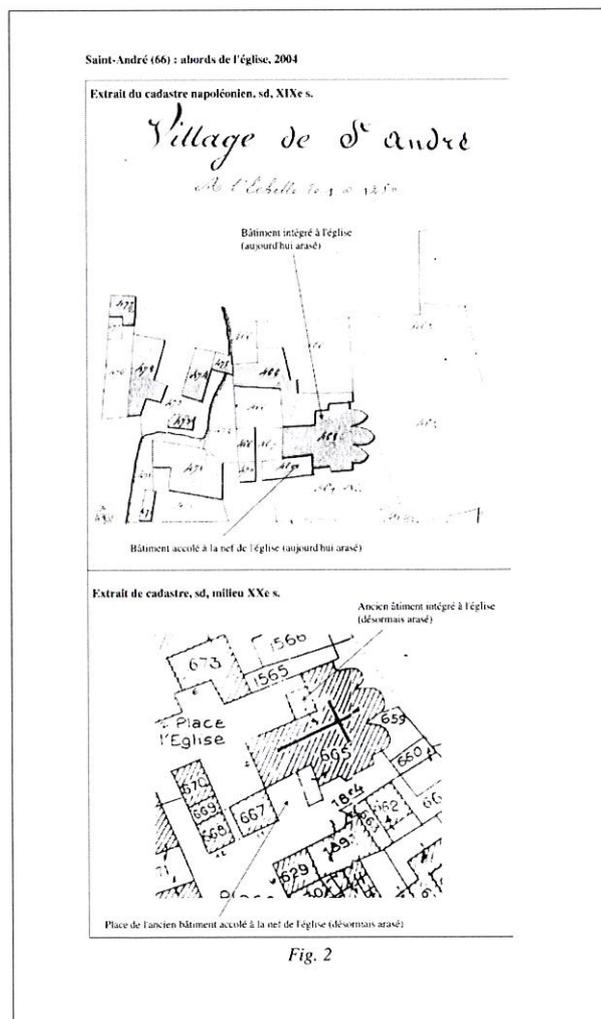
- Dans le sondage 4 : un mur nord-ouest / sud-est occupe toute la partie est du sondage. Sur le fonds cadastral napoléonien est portée une limite parcellaire qui prend appui à l'extrémité de l'abside d'axe et qui suit la même orientation (fig. 2).

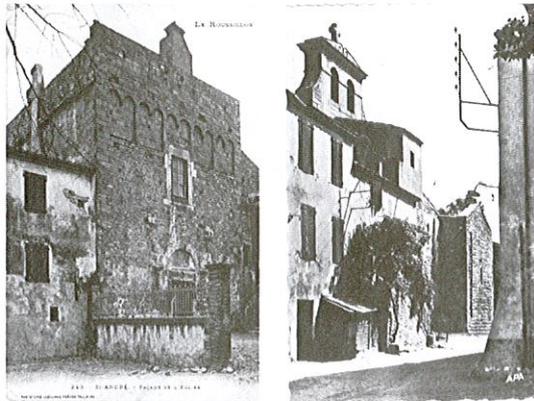
- Dans le sondage 5 : un mur est-ouest barre l'axe du sondage à proximité de la voirie actuelle. Il recoupe, avec sa tranchée de fondation, le sol naturel et figure à la fois sur les deux fonds cadastraux utilisés et plusieurs documents photographiques du début du XXe siècle (fig. 2).

Les sépultures

Elles sont au nombre de 7, dans l'emprise des sondages, inégalement réparties, avec une plus grande concentration dans l'espace sud-est du chevet. Les tombes en pleine terre sont au nombre de trois : une dans le sondage 1, deux dans le sondage 4 ; les tombes aménagées avec une bordure de gros galets sont au nombre de deux : une dans le sondage 3 et une dans le sondage 4 ; une tombe en coffre de dalles calcaires se trouve dans le sondage 3 ; un caveau maçonné très fortement arasé se trouve dans le sondage 4. Dans tous les cas, le défunt est orienté, déposé en décubitus dorsal avec les bras ramenés sur le bassin. Aucun mobilier funéraire n'est associé aux sépultures.

L'organisation de l'espace





Maison accolée au nord-ouest de l'église Maison accolée au sud-ouest de l'église

Fig. 3

L'organisation générale des espaces est très traditionnelle : l'église est entourée de son cimetière, avec une plus forte concentration des sépultures au chevet.

Il n'a pas été observé de sépultures au-delà des murs qui viennent en appui contre l'église au nord et au nord-est. Le cimetière semble se cantonner à l'intérieur d'un périmètre bien délimité.

En ce qui concerne la stratigraphie : en toute zone, hors sondage 2, la couche à gravats de destruction du XIXe siècle repose directement sur le sol naturel limoneux stérile. Notons cependant un dénivellement de l'ordre de 0,80 m entre le flanc nord et le flanc sud de l'église. Dans le sondage 2, une couche de limon légèrement anthropisée (petits fragments de tuiles, petits nodules de mortier de chaux et rares charbons de bois) s'intercale entre la couche à gravats de destruction du XIXe siècle et le sol naturel limoneux stérile.

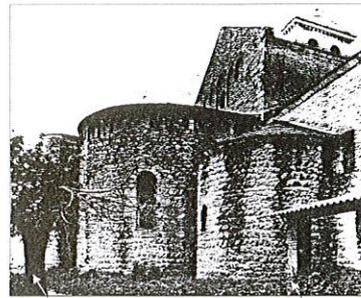
Les sols de circulation du Moyen Âge et de l'époque moderne ont disparu, entièrement décaissés lors des étapes de privatisation des espaces et de constructions d'habitations durant l'époque contemporaine. Les semelles de fondation de l'église comme du transept, toutes creusées dans le sol naturel limoneux jusqu'à la rencontre du sable, sont elles mêmes recouvertes dans leur partie supérieure par les gravats d'époque contemporaine.

Pour ce qui concerne l'emplacement du cloître, uniquement connu à ce jour par les textes et des éléments sculptés, il n'y a toujours aucune certitude. Tant au sud qu'au nord de l'église, les niveaux de sols qui lui étaient contemporains n'ont pas été conservés. Les quelques observations énoncées ci-dessus, notamment l'attribution des deux murs alignés sur le bras nord du transept au moyen-âge et la localisation des zones d'inhumation, permettent d'avancer deux hypothèses pour situer le cloître :

- si le cloître a une vocation funéraire il peut se développer à l'est de l'église et il resterait à préciser quelles sont ses limites orientale et méridionale.
- si le cloître n'a pas de vocation funéraire il peut se développer au nord de l'église et il resterait à préciser quelles sont ses limites orientale et septentrionale.

L'espace exigü réservé au diagnostic et le

Appentis sur pilier accolé au bras nord du transept



Arbres disparus à l'origine de la destruction du mur référencé MR20

Pilier de brique référencé P127

Etia 4
 Fig. 4

décaissement en masse des sols médiévaux et modernes ne permettent pas de préciser l'emplacement exact du cloître, mais une étude globale des parcelles adjacentes à l'église devrait apporter des informations déterminantes sur la question.

.....

Commune : **Villelongue-dels-Monts**

Lieu dit : **Las Closes**

Définitions et datations : **Habitat de la période romaine républicaine et du Bronze final**

Type d'intervention : Diagnostic archéologique

Responsable : Alain Vignaud (I.N.R.A.P.)

Équipe I.N.R.A.P. : Sylvain Vondrat (technicien de fouille), Frédéric Audouit (topographe)

Collaborateurs : J. Kotarba (I.N.R.A.P.), F. Mazière (doctorant)

Cadre de l'opération

La construction du lotissement les Closes, à Villelongue-dels-Monts, par la municipalité de cette commune, est à l'origine de notre intervention. Celle-ci prescrite par le service Régionale de l'Archéologie du Languedoc Roussillon, intéresse une zone subrectangulaire couvrant près de 5 ha, située en contrebas et au nord de la partie ancienne du village.

Résultats

Le diagnostic a mis en évidence plusieurs points particuliers, peu connus, ces secteurs au contact des premiers reliefs des Albères ayant été peu étudiés avec des moyens mécaniques. L'occupation du piémont y est bien attestée, à différentes périodes.

Indépendamment de 4 fossés ou drains, modernes ou médiévaux, aménagés en toute logique sur un secteur soumis au ruissellement et cultivé depuis de longues périodes, l'essentiel des vestiges découverts intéresse la période romaine et l'Âge du Bronze.

La période romaine républicaine est signalée par les vestiges d'un modeste habitat, probable exploitation rurale ayant restitué les restes mal conservés d'une

construction légèrement excavée (cabane), associée à un foyer extérieur. Ces vestiges, sommairement fouillés pour cause de pluies, sont datés de 150 av. J.-C. à 70 ap. J.-C. (identification et inventaire céramique J. Kotarba). De façon plus anecdotique, du mobilier de cette période (associé à des tessons de la Préhistoire récente) a été de même révélé dans le comblement brun et humide d'une importante dépression anciennement hydro-morphe.

L'Âge du Bronze et plus précisément le Bronze final IIIb, est confirmé en plusieurs points de Las Closes. Les vestiges probants sont 2 grandes structures de combustion, circulaires, éloignées, dont l'une d'entre-elles, FY 1, se situe en périphérie d'un important site de cette période révélé plus à l'ouest, hors projet, lors d'un précédent diagnostic (Las Closes II - Pezin, 2000).

Le second point fort est une unité stratigraphique constituée par des sédiments bruns contenant une bonne densité de tessons (Ens 11). Ces sédiments anthropisés couvrant une aire sub-ovale d'environ 375 m², coiffent un important lit caillouteux matérialisant le sommet d'un cône de déjection fossile. Ce dernier, plus ou moins tronqué par l'érosion et les anciens labours rendant la perception d'éventuelles structures particulièrement malaisée, il n'a pas été possible d'assurer si ces vestiges sont en place, signalant les restes d'un habitat (bien attesté à proximité et comme déjà vu à Las Closes II), ou si ces derniers sont déplacés, de l'amont, par une ultime phase d'activité du cône. Quelle que soit la situation de ces derniers vestiges, en y associant l'important mobilier de cette période disséminé sur la quasi totalité des parcelles basses, l'on doit admettre que l'ensemble de ces documents, sur ou hors projet,

signalent sur toute cette zone les restes d'un important habitat groupé de l'Âge du Bronze final. D'importantes séries hétérogènes de mobilier, découvertes à la surface de ces sols sur la quasi totalité du projet et dans le cadre de différentes interventions, font référence à plusieurs périodes allant de la Préhistoire récente à l'époque moderne, avec une bonne représentation médiévale. Ce mobilier, superficiel (rareté ou absence de structures en sous-sol) indiquerait que ces vestiges sont hors contexte. Si cette situation pourrait éventuellement s'expliquer par des apports liés aux cultures (épanchages), surtout pour les périodes médiévales et modernes, par contre cette hypothèse est moins recevable pour les séries plus anciennes, Âge des Métaux et Protohistoire (grise monochrome et amphore massaliette).

Il semblerait donc que l'érosion naturelle (activité des cônes de déjection, ruissellement...) et en moindre part anthropique, directe ou indirecte (aménagement des sols, absence de couvert forestier ou végétal...) soit à privilégier dans ces secteurs de piémont proches des Albères. Cette situation induirait que les sols en légère cuvette correspondent bien souvent à des cônes de déjection fossiles, peu aptes à la restitution de vestiges en place, et qu'en contrepartie les sites soient plutôt à rechercher sur de petites éminences, comme aux Closes II.

Dans une autre approche, si l'on convient que la majorité du mobilier est déplacé, hors possibles épanchages, cela impliquerait qu'en amont, peut-être à l'emplacement de l'ancien village, différentes occupations se sont succédées, du Bronze final au bas Moyen-Âge, ce qui est tout à fait logique pour cette dernière période.

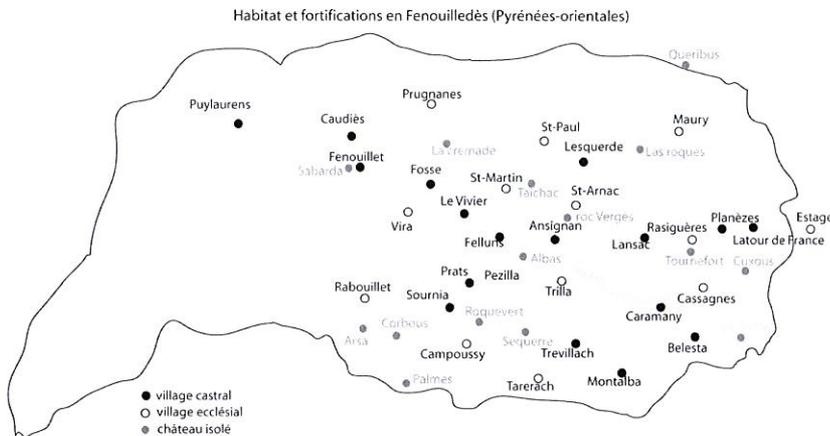
Compte-rendus des conférences 2004

Compte-rendus de conférences de l'année 2004

HABITAT ET FORTIFICATIONS EN FENOUILLEDÈS

Par Céline Porcel
(24 janvier 2004)

Le diaporama proposé à l'Association Archéologique des P.-O. a été élaboré à partir de travaux universitaires (1). Ce compte-rendu revient sur divers sites qui ont été présentés à cette conférence.



À Estagel, l'église paroissiale participait à la défense du village. L'enceinte villageoise contient un chemin de ronde couvert par des dalles taillées, portées par des corbeaux. Des archères ménagent des postes de tir à distances régulières (environ 2,50 m). Ce chemin de ronde devait communiquer avec la gaine aménagée dans le mur gouttereau nord de l'église. En 1547, l'église a été incendiée et les murailles du village ont été démolies (2). Il existe des vestiges de la phase de reconstruction de la seconde moitié du XVIe siècle : deux échauquettes, au sommet du chevet et dans la partie est de



Estagel :
gaine aménagée
dans le mur
gouttereau nord de
l'église
(cliché cabinet
A.R.T.)

l'enceinte.

Le village ecclésiastiel de Saint-Paul-de-Fenouillet, dont murs et fossés sont mentionnés dans la seconde moitié du XIIe siècle (3), fut re-fortifié dans la seconde moitié du XIIIe et au cours du XIVe siècle. Le mur d'enceinte était flanqué de plusieurs tours. Deux tours ouvertes à la gorge sont conservées, (une au sud, l'autre au nord) cachées dans des maisons.



Saint-Paul-de-Fenouillet :
tour ouverte à la gorge
(cliché C. Porcel)

L'extérieur de la tour nord n'est pas enduit, ce qui permet de voir trois archères en étrier, appareillées en tuf. L'église paroissiale fut commencée en 1313 (inscription en place, au nu du portail latéral sud (4)) et le chevet fut intégré à une tour pré-existante, la tour flanquante d'une porte de la ville (la marque de l'arrachement de l'arc de porte est visible). La tour est aménagée d'une gaine et d'un passage sommital.

C. Porcel

Le village médiéval de Lansac est situé sur un *pech*, au pied d'un château seigneurial. Le village et le château ont été abandonnés précocement (mention du village désert et ruiné en 1594 (5)). La tour présente les caractéristiques de construction des XIIe-XIIIe siècles : la porte au second niveau, le premier niveau percé de trois archères en quinconce sur trois



Lansac : tour du village (cliché C. Porcel)



Latour-de-France :
échauguette
(cliché C. Porcel)

faces (la face orientale est inconnue car remblayée). L'enceinte s'appuie contre la tour, elle est donc d'une seconde phase. Elle est percée par deux niveaux d'archères et est couronnée par un chemin de ronde. Le village n'est pas entouré par une enceinte, la seule fortification pour le moment identifiée est un passage en chicane près d'une citerne.

Le village castral de Latour-de-France, avec son château médiéval et son église paroissiale romane, a été incendié en 1480 (6). Le château a été reconstruit selon un plan à trois corps de bâtiments organisés autour d'une cour avec une citerne.



Château de Cuxous : fenêtre sculptée (cliché C. Porcel)

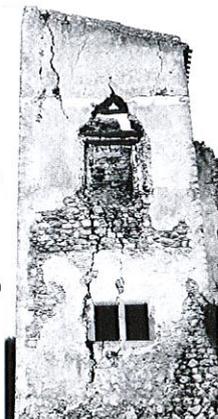
Une nouvelle église paroissiale a été bâtie au sud de l'ancienne. Trois échauguettes sont conservées, deux aux angles du château et une dans l'angle du mur de l'ancienne église. Ainsi l'église ruinée prenait part à la défense du château et du village.

L'encorbellement des échauguettes est maçonné en brique et le parement est en calcaire-marbrier rose (pierre locale, peut-être carrière Saint-Pierre à Estagel).

Le Château de Cuxous (commune de Cassagnes) présente le plan d'un bâtiment à quatre corps sur cour équipée d'une citerne. La porte charretière était protégée par une bretèche dotée d'archères sur ses trois faces. Un crénelage couronne les ailes nord, sud et ouest complété par deux échauguettes probablement au XVIe siècle (comme à Latour et à Estagel à la même époque) aux angles nord-ouest et sud-est. La façade orientale est ajourée par une fenêtre géminée à colonnette, appareillée en calcaire-marbrier rose ; les intrados des arcs sont sculptés, figurant un oiseau et une sirène. La forme de la fenêtre et le style des sculptures peuvent être datés du XIVe siècle. Le château de Cuxous, ostensiblement fortifié, témoigne néanmoins d'un souci décoratif.

Le château de Taichac (commune de Saint-Martin), cité la première fois en 1372 (7), tire probablement ses origines des XIIe-XIIIe siècles. Le bâtiment primitif est une tour à quatre niveaux, le second niveau est voûté en berceau plein cintre. Au XIVE ou XVe siècle, une

Château de Taichac : vue sur la tour à quatre niveaux (cliché C. Porcel)



fenêtre à meneau fut ouverte au deuxième niveau de la tour sur la façade sud. Sur la façade nord, une bretèche maçonnée en brique défendait une porte. Une mention du XVIIIe siècle atteste que le château tenait toujours un rôle défensif à cette époque (8). En effet, le seigneur de Saint-Martin indique aux villageois qu'ils sont tenus de monter la garde au château de Taisac en temps de guerre, et qu'ils peuvent venir s'y réfugier avec leurs biens meubles. Deux bâtiments d'habitation de grandes superficies avec de larges ouvertures ont été accolés à la tour, probablement au début du XVIIe siècle, un texte fait d'ailleurs mention en 1622 de *bâtiment et construction* du château de Taichac (9).

Voici donc le résumé de données brutes qui peuvent être collectées aux archives et sur le terrain pour quelques sites fortifiés. Il ne s'agissait pas ici de proposer des problématiques de recherche qui feront l'objet d'une publication prochainement.

Notes et bibliographie

- (1) Porcel C. : *Les fortifications médiévales de la haute vallée de l'Agly*, 2002. *L'habitat isolé de la haute vallée de l'Agly*, 2003. Préparation d'un doctorat d'Histoire sur le thème « Habitat et fortifications en Fenouilledès, XIème-XVIIIème siècles », à l'Université de Perpignan.
- (2) A.D.P.O. : H 240 10/06/1547 Procuration du conseil d'Estagel au chevalier Pera Pastor : *per reparasio de lasglesia qui es estado cremada [...] y per los murales de dit loch que estan derrocudes en dito gerro.*
- (3) *Gallia Christiana*, T. 4, c. 271, abbatat de Pierre Amiel.
- (4) Transcription in Bonnefoy L. : *Épigraphie Roussillonnaise*, Nîmes, 1997, p. 155.
- (5) A.D.A. 26 C 6 Procès verbal du diocèse civil d'Alet.
- (6) Acte de dénombrement de Jean du Voisin, cité par Capeille J. dans : Notice historique sur La Tour de France, *Bulletin paroissial l'écho de La Tour de France*, 1928-1932, réédité par les amis du vieux Latour, 1988, p.137.
- (7) A.D.A. 3 J 2072, copie d'hommages, f°81, mars 1372, noble Gaucerand de Marssa.
- (8) A.D.P.O. 149 EDT 3, 15/09/1698, droits et biens du seigneur de Saint-martin, Louis Alexandre du Vivier de Sarraute : « *qu'en cas de guerre ou étrangère, ou civile et même en cas de querelle particulière entre le dit Seigneur, ses voisins ou autres, [les habitants de Saint-Martin] sont tenus d'assister le dit Seigneur, d'aller faire le guet de nuit et de garder de jour le poste du dit château de Taichac. [En contrepartie, le seigneur s'engage] de laisser mettre aux habitants en temps de guerre, dans son dit château, leur meubles et bestiaux et promet de les protéger.* ».
- (9) A.D.P.O. 3E 34/12 Manuel de Jean Broussaud, notaire de Caudiès, 28/01/1622. Obligation pour le seigneur de Sarraute sur Jean Dalrieu et Pierre Breuil, maçons de Caudiès, « *procedant icelle du pacte que le dit sieur avoit fait cy-devant avec lesdits dalrieu et Breuil touchant le bâtiment et construction du château dudit Taichac pour raison duquel le dit Sieur les avoit surpaïés* » Transcription B. Péricon.

Par Tarek Kuteni
(28 février 2004)

Depuis la Préhistoire jusqu'à nos jours, le Proche-Orient a toujours été une terre de passage et de rencontres entre différentes cultures. Grecs et Romains l'ont marquée par la pensée, l'organisation, la philosophie et l'architecture. C'est dans ce contexte que le christianisme voit le jour et se répandra tout autour de la Méditerranée à partir du III^e siècle.

Dès le I^{er} siècle ces premiers chrétiens (désignés sous ce terme pour la première fois en 42 à Antioche) vont se diviser, influencés par les nombreux courants philosophiques et théologiques grecs et juifs. Les hérésies (apparaissant dès 80) concernent la résurrection, la sexualité (refus de la procréation), et l'ascétisme extrême. En Syrie, il existait une communauté judéo-chrétienne bien avant 38, date de la conversion de saint Paul. En route pour Damas pour persécuter les chrétiens de Syrie, Paul (Saül) a vu apparaître le Christ et devint aveugle devant tant de magnificence. Ananie, disciple du Christ, le guérit dans sa maison à Damas dont on peut voir deux pièces, transformées en chapelles au IV^e siècle.

Sur les bords de l'Euphrate, les fouilles de la cité d'origine grecque **Doura Europos** ont montré qu'entre 231 et 256 de notre ère, il y avait plus de 30 temples païens, une synagogue juive et une « chapelle » domestique considérée comme le plus ancien lieu de culte chrétien en Méditerranée. C'est une maison convertie en église, avec une cour au centre, une grande salle pour le culte de forme rectangulaire, et, au nord, une petite pièce transformée en baptistère. Celle-ci a livré des fresques représentant le thème du péché originel (Adam et Ève entourant un arbre) déposées et conservées au Louvre. À cette époque et dans cette région, on considère le Christ comme le nouvel Adam. Du III^e au Ve siècle, les hérésies fleurissent un peu partout (Antioche, Égypte et Osroène), et concernent la trinité du Dieu unique ainsi que la nature du Christ (divine et/ou humaine).

C'est au III^e siècle qu'apparaissent les premiers travaux d'exégèse scientifique et les premiers exposés systématiques de la Foi grâce à la constitution des premières écoles théologiques. D'abord Antioche, puis Césarée et l'école catéchistique d'Alexandrie ont pour objectif d'initier des jeunes cultivés ayant un niveau philosophique et théologique élevé, d'influence grecque. Pour exemple, Clément d'Alexandrie souhaitait réconcilier la pensée grecque avec le Christianisme en faisant un essai de transposition chrétienne de gnose hérétique. Donc une réconciliation, par la connaissance de l'hellénisme et du Christianisme.

Au IV^e siècle, c'est l'âge d'or de la patristique grecque comme latine. Deux centres de la science théologique demeurent : Alexandrie et Antioche, dont la divergence est déjà marquée et s'accroît.

En philosophie, les Alexandrins s'apparentent à Platonisme, les Antiochiens empruntent à

l'Aristotélisme, leur dualité de tendance est plus sérieuse dans l'exégèse de la Bible). Les Alexandrins sont fidèles à l'esprit d'Origène, ils pratiquent l'interprétation allégorique et mystique. Les Antiochiens, à la suite de Lucien de Samoste, préfèrent les explications historiques et grammaticales.

En théologie, les uns et les autres s'opposent sur le statut ontologique du Christ. À Antioche on distinguait en la personne du Christ le divin et l'humain au point de mettre parfois en péril l'unité de la personne du Sauveur « le Christ ». Ce sera la tendance de Nestorius à un moindre degré, de Diodore de Tarse, de Jean d'Antioche et de Théodore de Cyr. À Alexandrie en revanche, on conçoit l'union de la nature divine et de la nature humaine dans le Christ, mais comment ? Cela va entraîner un troisième courant : le monophysite. On pense qu'après l'incarnation, la nature divine du Christ a absorbé sa nature humaine.

La lutte de ces tendances persistera jusqu'au Concile de Chalcédoine en 451, qui définit la position officielle de l'Église, touchant la Christologie.

C'est à l'école d'Antioche que règne le milieu intellectuel où s'épanouit Jean Chrysostome. Les deux exégètes de cette tendance sont Diodore de Tarse et Théodore de Mopsuète. L'un et l'autre devaient donner des arguments à l'hérésie de Nestorius et furent condamnés à ce titre par Justinien et le Concile de Constantinople en 553, raison pour laquelle leurs œuvres exégétiques et dogmatiques sont perdues depuis.

Le Christianisme du Ve au VII^e siècle

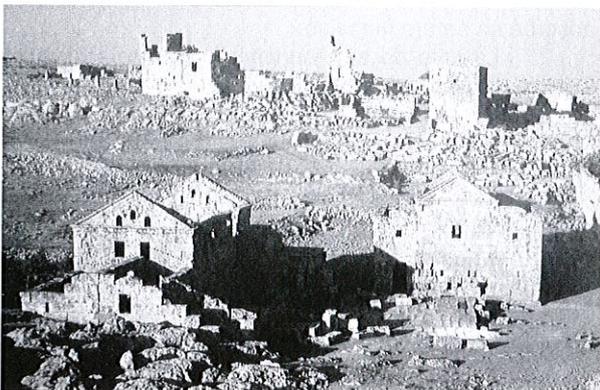
À la suite de l'antagonisme entre les écoles d'Antioche et d'Alexandrie, les deux représentants s'affrontent. L'évêque d'Alexandrie Cyrille (376-444) représente l'orthodoxie christologique contre Nestorius, alimenté par son goût de l'allégorie en exégèse biblique. Il s'est également engagé dans la lutte contre la renaissance du paganisme ayant le soutien de l'empereur Julien l'Apostolat.

Au Ve siècle, le débat devient plus philosophique : quelques grands philosophes écrivains comme Pseudo-Denys l'Aéropagite, influencé par le néoplatonisme tardif, a fait une subtile analyse de la nature de Dieu et de la vie triomphante de l'Église. Un autre auteur et théologien grec au VII^e siècle, Maxime le Confesseur, influencé par Grégoire de Nazianze et par Pseudo-Denys, reprend leurs œuvres. Cela lui vaut d'être considéré comme le fondateur de la théologie byzantine mystique.

Chez les Grecs, le débat théologique était au centre des réflexions, avant l'organisation de l'Église. La chrétienté du domaine oriental se développe en étroite union avec les Grecs, en Syrie, en Arménie, en Géorgie, en Égypte et en Éthiopie. Les textes sont traduits du grec vers chacune de ces langues, comme par exemple la découverte d'une bibliothèque gnostique en copte à Nag-Hammadi en Haute Égypte. Pourtant, la Syrie et l'Arménie ont produit leurs propres écrits. Le plus ancien écrivain syrien, Asphraats, date du milieu du VI^e siècle, mais le plus connu est Ephrem, exégète théologien et polémiste, qui a écrit en syriaque et araméen.

Sur ces questions, Rome prend du recul et de ce fait se détache de l'Orient, provoquant ainsi un schisme. L'arrivée de l'Islam au VIII^e siècle ralentira l'expansion du Christianisme dans ces régions. La Syrie, connue pour la richesse de son patrimoine archéologique, a conservé de nombreux vestiges des débuts de cette période.

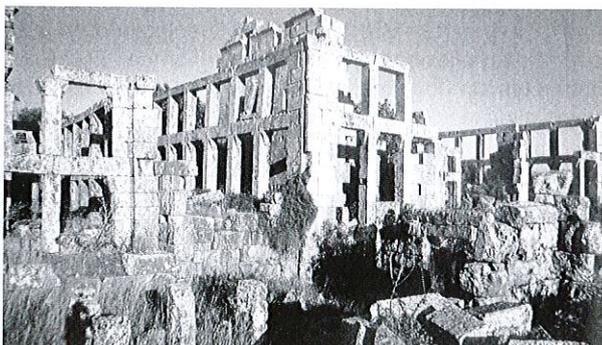
Une des plus anciennes églises de Syrie se trouve dans le village de **Maaloula** à 60 km au nord de Damas. Datée du I^{er} quart du IV^e siècle, elle est de plan carré, à trois nefs, dont le centre plus large est couvert d'une coupole. L'appareil utilisé est le calcaire ainsi que des poutres de bois qui permettaient de mieux résister aux tremblements de terre (fréquents dans la région). Le chœur central possède un autel de marbre en demi



Sergilla, ville morte

cercle, à l'identique des autels païens antérieurs au Christianisme. Maaloula possédait un siège épiscopal avec à sa tête un évêque résident, et ce jusqu'au XIX^e siècle. Les habitants actuels à majorité chrétienne catholique melkite, parlent toujours l'araméen, la langue du Christ.

Le nord de la Syrie a conservé dans le massif calcaire plus de 700 villages appelés « villes mortes ». Leur expansion s'étend du Ve au VII^e siècle où elles ont été abandonnées suite à des tremblements de terres successifs, des maladies, d'épidémies, puis l'arrivée de l'Islam en 638 leur porta un coup fatal. La guerre entre Byzance et l'Islam a arrêté les importations d'huile d'olive et de vin, base de l'économie de ces villes. Ces villages possédaient une ou plusieurs églises, un pressoir à olives ou à raisins, des maisons de deux étages jusqu'à 18 pièces. Dans les nécropoles, les sarcophages étaient sculptés du chrisme. Le fleuron de ces villes reste le site de Saint Siméon le Stylite.



Hotelierie de Saint-Siméon

Saint Siméon ou *Qala'at Sema'an* était un lieu de pèlerinage sur l'emplacement de la colonne portant le saint au début du Ve siècle. C'est un exemple du monachisme syrien, prolongement du monachisme égyptien (illustré par saint Antoine et saint Pacôme). Siméon est né vers 390 à Sis aux confins de la Cilicie et de la Syrie. Il est l'initiateur du mouvement stylite en Syrie, car il a passé une quarantaine d'années sur sa colonne à prier et prêcher. D'après son chroniqueur contemporain Théodoret de Cyr, saint Siméon accomplissait des miracles. Quelques années après sa mort, l'empereur Zénon entreprend un travail colossal pour construire autour de la colonne un complexe architectural (l'un des plus grands du monde d'alors avec 3800 m²) pouvant accueillir les nombreux pèlerins. Ces constructions représentent l'un des meilleurs exemples de l'architecture paléochrétienne en forme de croix, composé de quatre basiliques dont le *martyrium* (avec la base de la colonne) forme le centre. Toutes les ouvertures des édifices sont ornées d'une frise caractéristique de la sculpture syrienne (« bandeau syrien »). Un baptistère octogonal surmonté d'une coupole était précédé d'une chapelle, permettant de préparer les pèlerins à la procession autour de la colonne (plus de 500 000 par an).

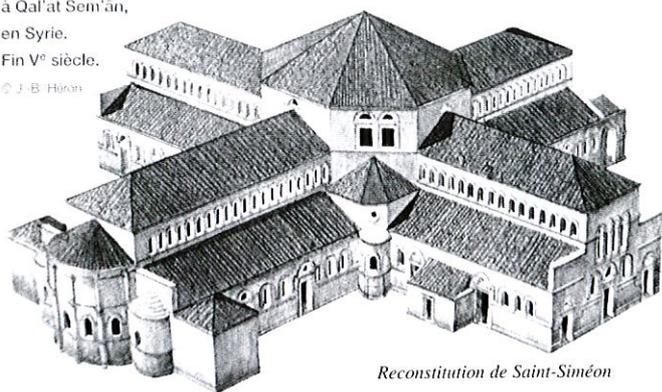
Bosra (ou Bostra capitale de la province d'Arabie à l'époque de Trajan en 109) était un point de croisement pour aller vers le sud, une étape chrétienne sur la route du pèlerinage vers Jérusalem, un évêché dès le III^e siècle. Plusieurs synodes ont eu lieu à Bostra en 248 concernant la survie de l'âme après la mort. On a trouvé des documents provenant de Bosra dont la *Didascalie des apôtres* (ouvrage du milieu du III^e siècle appartenant à la communauté syrienne, écrit en syriaque). Plusieurs vestiges paléochrétiens subsistent encore, dont les plus importants sont la basilique de Bahira (moine nestorien) : nef unique avec appareil en basalte, remarquablement bien taillé. À proximité, la cathédrale de Bosra construite de 512 à 513 est dédiée aux saints Serge, Bachos et Liontios, tous trois martyres très célèbres en Syrie, juste après saint Georges. Sa grande coupole de 36 m de diamètre, élevée sur un tambour circulaire mal soutenu par huit piliers, s'est effondrée peu de temps après l'achèvement de sa construction. Lorsque l'empereur Justinien fit construire quelques années plus tard l'église de Sainte Sophie à Constantinople et celle de Ravenne, il fit prendre aux architectes comme modèle, le plan de la cathédrale de Bosra. Mais ces derniers ont évité l'erreur commise dans la cathédrale, et les deux églises ont utilisé la brique pour la coupole à la place du basalte très lourd. D'autres églises de Bosra ont été converties en mosquées plus tard.

L'église **Saint Georges à Ezraa**, à une quinzaine de kilomètres de Bosra, serait la plus vieille basilique au monde de plan octogonal surmonté d'un dôme. Une inscription gravée au-dessus de la porte d'entrée nous apprend qu'elle fut consacrée en 515. Les méthodes de construction sont propres à la Syrie du sud : montage de l'appareil à joint vif, sans liant à défaut de calcaire pour réaliser le mortier. La coupole a été montée en encorbellement. Si l'église a résisté à 14 siècles, le dôme s'est effondré et a été remplacé par une couverture métallique contemporaine. La base carrée de la coupole est coupée

à chaque angle pour former un octogone.

à Qal'at Sem'an,
en Syrie.
Fin V^e siècle.

© J. B. Hérold



Reconstitution de Saint-Siméon

Sergiopolis ou **Resafa** est déjà mentionné dans la Bible. L'empereur Dioclétien (283-305) y installe une garnison pour défendre le *limes* de l'ennemi sassanide. Une voie romaine la *strata Diocletiana* la relie à l'Euphrate à l'est, et à Damas via Palmyre à l'ouest. À l'époque byzantine, la cité devient un important centre de pèlerinage. Un soldat romain chrétien, Sergius y aurait été martyrisé, après avoir refusé de sacrifier à Jupiter. Vers 305, il fut décapité et deviendra le saint le plus populaire de la Syrie. L'empereur Anastasius (491-518) transforme la ville, puis la nomme *Sergiopolis*, il la dote ensuite d'une basilique, de citernes et de remparts. Au VI^e siècle face à la pression perse, Justinien (527-565) renforce les défenses de la ville (les remparts en terre deviennent en pierre). L'ornement de la ville est l'un des plus purs produits de l'architecture byzantine : l'entrée de la cité se fait par trois baies surmontées d'arcatures décorées de grappes de raisins, de feuilles d'acanthe finement sculptées. Elles sont flanquées de deux tours défensives. On peut voir actuellement l'église de Saint Serge de plan circulaire très visitée par les pèlerins, peut-être le *martyrium* de saint Serge. Dans la chapelle nord un sarcophage renfermait les restes de saint Serge selon la tradition. Cette église ne pouvant pas accueillir tous les pèlerins, une autre basilique fut construite en 559, dédiée à la sainte Croix. De plan basilical, trois nefs sont délimitées par deux rangées de colonnes de marbre rose, séparées entre elles par deux arcs. Dans la nef centrale, on voit encore le *bêma* le plus grand et le mieux connu de tous les *bêmas* (possible lieu de réunion fermé par des rideaux, avec banc et trône épiscopal, ainsi que les saintes écritures et des autels). Dans l'*atrium*, les fouilleurs allemands ont trouvé un trésor de vaisselle d'argent.

Apamée était une cité grecque séleucide, puis romaine, qui à l'époque byzantine devint une *villa secunda* (la plus importante après la capitale d'Antioche). Ce site de 550 hectares a pour caractéristique les dimensions de son *cardo* qui est l'un des plus grands de l'empire : 2 km. Devenue chrétienne et byzantine, Apamée est la capitale administrative de la *Syrie Secunda* et acquiert par la même occasion le rang d'archevêché. Ses habitants au grand dam de Byzance sont monophysites. Lorsque Byzantins et Perses reprennent les hostilités, Apamée va en faire les frais. En 573, les Perses la saccagent et la brûlent. Un rempart de 7 km protégeait la ville qui possédait plusieurs églises ou cathédrales dont

la cathédrale de l'Est construite sous Justinien (533). La plupart de ces constructions religieuses sont munies d'un *narthex*, caractéristique de l'architecture syro-byzantine.

Saïdnaya en araméen : chasse à la gazelle. Le nom provient de la légende de l'empereur Justinien. Pendant sa guerre contre les Perses, celui-ci est passé par la région. Voyant une gazelle, il la poursuit pour la chasser, mais celle-ci se transforme en sainte Vierge et lui ordonne de construire un monastère pour elle sur cette montagne. L'intérêt de ce monastère réside dans ses trésors dont une icône représentant la Vierge qui serait l'une des quatre copies de l'icône réalisée par saint Luc. Toujours occupé par des moniales, le lieu est très fréquenté par des pèlerins chrétiens et musulmans.

La mosquée de Damas est installée dans un lieu très anciennement occupé : temple araméen, puis temple grec dédié à Zeus, temple romain dédié à Jupiter, il fut enfin transformé en basilique chrétienne en 379 dédiée à saint Jean-Baptiste. Jusqu'en 705, musulmans et chrétiens ont partagé le lieu de culte, les uns à l'appel du muezzin, les autres à l'appel des cloches. Le calife Al-Walid héritier de la nouvelle dynastie Omeyyade, a voulu faire de cet endroit une mosquée à la hauteur de sa grandeur : il propose aux chrétiens de récupérer toute la construction, en échange de la construction de plusieurs églises dans Damas. Cet édifice est connu actuellement comme un prototype de mosquée à plan basilical, divisée en trois nefs, par deux rangées de colonnades, surmontées par deux petits piliers. La mosquée de Cordoue aurait pris cette organisation pour modèle. À la demande du calife Al-Walid, des artisans byzantins chrétiens ont exécuté des mosaïques d'une grande finesse peu égale. Celles-ci recouvrent les murs intérieurs de la cour de la mosquée, pour évoquer des scènes du paradis (figurations végétales et architecturales).

Palmyre au centre du désert syrien est une oasis occupée depuis 2000 ans avant le Christ par les Amorites, les Araméens, les Palmyréniens, les Grecs, les Romains et les Byzantins. Une présence chrétienne est attestée en 325 par le nom d'un évêque de Palmyre figurant sur la liste des pères du Concile de Nicée. Pour la protéger des Perses, l'empereur Justinien renforce ses défenses vers 530 ; l'enceinte de Palmyre est toujours visible. Les chrétiens ont réoccupé les temples païens dédiés à Bêl ou Ba'al, le chef du panthéon Palmyrénien, et Shamin dieu de l'Orage, mais ces églises furent transformées en mosquées à l'époque musulmane.

Les chrétiens de la Syrie actuelle sont les héritiers des différents courants de pensée au sein du Christianisme. Toujours attachés à leur histoire, ils offrent une mosaïque par leurs liturgies, et la disposition architecturale de leurs lieux de culte.
Les chrétiens actuels en Syrie :

- Grecs orthodoxes (240 000). 100 % arabes, constituent l'un des derniers reliquats de la puissante Église d'Orient.

- Melkites : ces grecs orthodoxes, mais ralliés à Rome en 1724, sont aujourd'hui quelques 80 000.

- Nestoriens : également appelés Assyriens, ces chrétiens de rites syriaques répartis en quelques 15 000 fidèles sur le nord-est de la Syrie.

- Chaldéens : la branche des Nestoriens passée dans l'obédience du Pape. Elle ne compte que 9000 fidèles.

- Jacobites : dits encore Syriens orthodoxes, ou orthodoxes non calcédoniens. Persécutée en Turquie du sud, cette communauté à 100 % syrienne prospère aujourd'hui à Homs et au nord de la Syrie.

- Maronites : placés sous la protection du Pape, ils sont

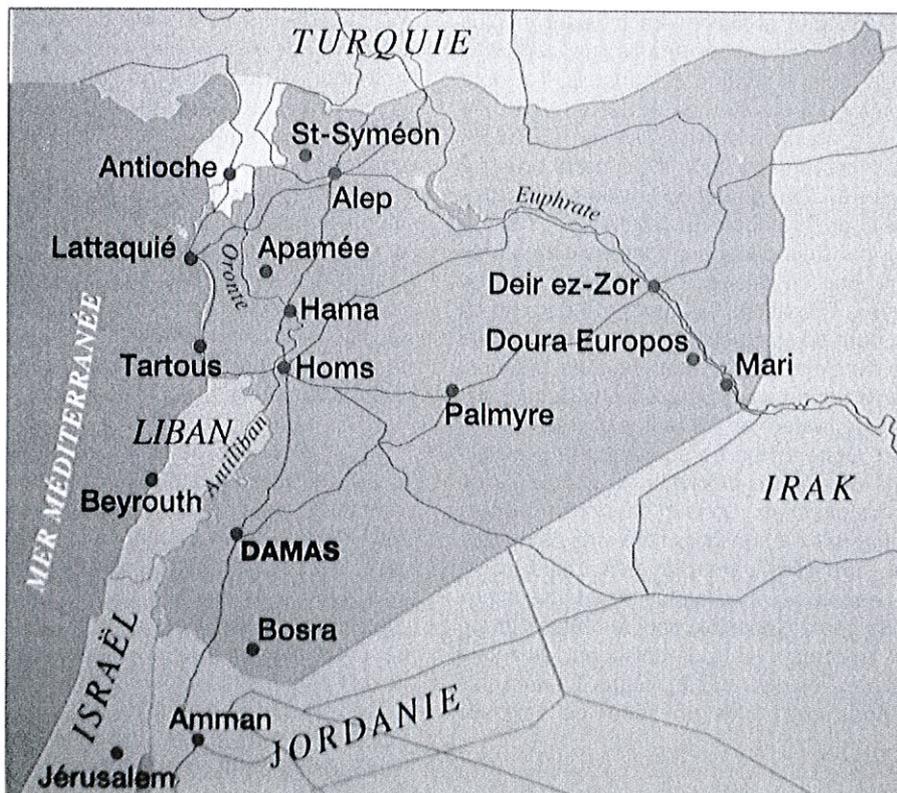
quelques 23 000 à Damas et Alep et le Wadi Nasara (entre Homs et Damas).

- Catholiques et protestants : quelques 17 000 en tout, grâce au prosélytisme des congrégations religieuses occidentales durant la seconde moitié du XIXe siècle.

- Arméniens : près de 80 000 arméniens des rescapés du génocide, habitants en Syrie (la moitié environ à Alep).

Compte-rendu de T. Kuteni,
Doctorant à l'Université de Lyon-Lumière II
Maison de l'Orient Méditerranéen

Carte des
chrétiens
de Syrie



ATAPUERCA ET LES PREMIERS PEUPELEMENTS DE LA MÉDITERRANÉE

Compte-rendu de la conférence
d'Eduald Carbonell i Roura (20 mars 2004)
(la note (1) renvoie aux définitions en fin de texte)

Par Michel Martzluff

Le site archéologique

La Sierra d'Atapuerca, près de Burgos, est un massif calcaire peu élevé, situé entre les sommets des Monts cantabriques et ibériques qui canalisent en ce lieu un passage obligé. Il fait en effet communiquer le bassin de l'Ebre, dont l'estuaire méditerranéen s'ouvre en Catalogne, avec la vallée du Duero qui débouche sur la côte atlantique, au Portugal. Ce massif a développé un puissant système karstique qui a piégé des remplissages sédimentaires très anciens et où, depuis un million d'années, dolines, avens et galeries souterraines ont abrité les hommes et leurs activités (abris de chasse, bergeries, sépultures, sanctuaire d'art rupestre et même une carrière médiévale d'extraction de pierres ...).



Fig. 1

La mise au jour de ces gisements archéologiques remonte à la fin du XIXe siècle quand fut creusée dans le massif une profonde tranchée pour faire passer un chemin de fer destiné à acheminer la houille vers les hauts-fourneaux de Viscaya. Cette « Trinchera del ferrocarril » a recoupé les remplissages des cavités qui perforaient le plateau, dégagant sur plus de 10 m de haut plusieurs stratigraphies comportant les fossiles d'une faune archaïque et ceux d'une humanité très ancienne (fig. 1).

Au-delà de la Trinchera, l'exploration d'un vaste réseau de grottes communiquant entre elles (Cueva mayor) a permis de mettre en évidence une occupation paléolithique ancienne des plus étranges (Sima de los Huesos), mais aussi de fouiller les vastes porches d'entrée où se

sont abrités les bergers et paysans du Néolithique final, puis leurs successeurs durant la Protohistoire, l'Antiquité et le Moyen Âge. Ces grottes ont été aménagées (silos de conservation, ateliers de taille, sépultures) et comprennent un sanctuaire couvert de peintures rupestres (*Galeria del Sílex*). Autant dire que l'ensemble du site, désormais inscrit au Patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco, cumule tous les avantages (situation charnière, bonne conservation des faunes, occupations humaines sur la très longue durée, accessibilité pour les fouilles) qui en font aujourd'hui l'un des plus importants au monde pour la compréhension de l'évolution de l'homme et de son environnement au Quaternaire.

Bref historique des recherches

Quoique l'intérêt pour les œuvres pariétales remonte aux années 1910 (l'abbé Breuil y authentifia une tête de cheval du Paléolithique supérieur, l'ensemble des peintures datant plutôt du Postglaciaire) et que les fouilles archéologiques aient commencé il y a plus d'un quart de siècle (Aguirre *et alii* 1976), ce sont les investigations menées à partir de 1991 qui ont donné à la recherche une notable accélération, avec de spectaculaires découvertes. À partir de cette date, des équipes pluridisciplinaires, placées sous la direction d'un magistral triumvirat composé d'Eduald Carbonell (*Grupo de investigación de Atapuerca, Universitat Rovira i Virgili de Tarragona*), de Juan Luis Arsuage (*Grupo de Paleontología humana, Facultad de Ciencias geológicas, Universidad Complutense de Madrid*) et de José María Bermúdez de Castro (*Departamento de Paleobiología, Museo nacional de ciencias naturales, Consejo superior de la recerca científica*), ont bénéficié de l'appui de nombreux organismes publics et privés (*Junta de Castilla i León, Dirección general de Investigación científica i técnica, Fundación española Ciencia i tecnología*). Et c'est ainsi que, chaque été, sont mis en œuvre sur le site plusieurs chantiers de fouilles, les uns focalisés sur le site plusieurs gisements de la « tranchée » (*Gran dolina, Galeria, Elefante*), les autres s'intéressant au réseau souterrain de *Cueva Mayor* (*Sima de los Huesos*) et à ses porches d'accès actuels (*Portalón, Mirador*). Les fouilles se visitent et un projet de grand musée est en cours de réalisation à Burgos. Plusieurs sites Internet sont disponibles (<http://www.tecnociencia.es/especiales/atapuerca>).

Bilan des recherches sur ces gisements complémentaires

Ce sont les découvertes concernant la phylogénèse humaine (1) qui ont été au centre de la conférence d'Eduald Carbonell. En premier lieu, les remplissages situés dans la Trinchera ont donné des informations sur les premiers occupants du site, autour d'1 Ma (million d'années). Puis y ont été dégagés les ossements fossiles et les industries lithiques d'une humanité ancienne, datant de 780 Ka (kilo-année = 780 000 ans), humanité anthropophage et assez différente des Archanthropiens (1) de cette lointaine époque pour que ses inventeurs la baptisent *antecessor*. Viennent ensuite, autour de 300 Ka, les restes osseux et les outillages acheuléens de Pré-néandertaliens (ou Anténéandertaliens), nommés *Homo heidelbergensis*, puis, vers 150 Ka des déchets culinaires, des restes de foyers et des outils moustériens

sans doute imputables à de véritables *Homo neandertalensis*. Par ailleurs, c'est une même humanité de Paléanthropiens (1), datée de 300 Ka, qui a été retrouvée à quelques centaines de mètres des gisements précédents, dans un puits du réseau karstique de *Cueva Mayor*, dit *la Sima de los Huesos*. Les ossements post-craniens trouvés dans cette *Sima* ont été remarquablement conservés (on y compte même les minuscules et fragiles os de l'oreille interne et du larynx). Ils représentent 33 individus minimum, soit 85% des restes humains de même ordre découverts dans le monde pour tout le Pléistocène moyen (entre 700 et 120 Ka).

La Trinchera del Ferrocarril : Elefante, Dolina et Galeria

Afin de progresser dans la connaissance de cette évolution (fig. 2), suivons le conférencier en examinant ces résultats de plus près.

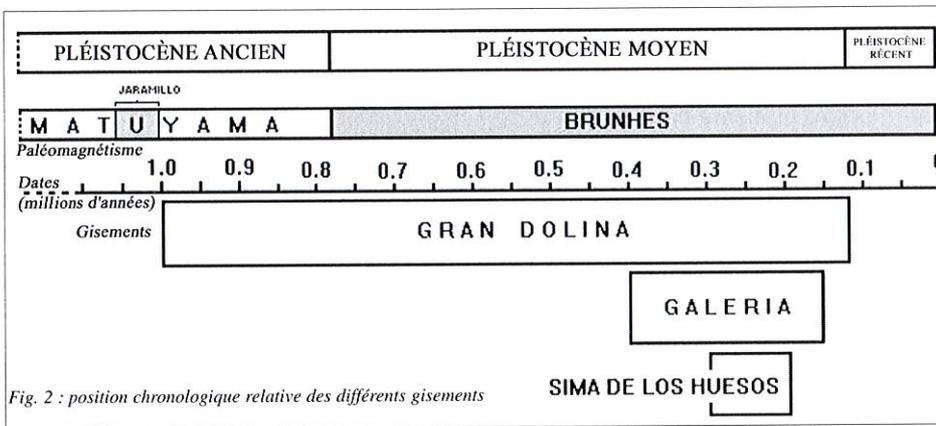


Fig. 2 : position chronologique relative des différents gisements

C'est dans le remplissage de *Trinchera Elefante* (TF) qu'ont été mis au jour les restes les plus anciens d'une vie archaïque, datée d'un peu plus d'1 Ma par la microfauve de rongeurs. Plus loin, dans la *Trinchera Dolina* (TD), au sein des niveaux TD 4 et 5, ces faunes anciennes sont mêlées aux outils sur galets (choppers et chopping-tools) d'une *pebble culture* de type olduwayen que le paléomagnétisme et les micro-rongeurs calent aux alentours d'1 Ma.

On ne connaît pas encore l'espèce humaine qui hantait alors les lieux et l'on ignore si ces pionniers étaient du lignage de l'*Homo georgicus* (premier

Européen âgé de près de 2 Ma - 1 750 000 ans - trouvé à Dmanisi, en Georgie et proche parent de l'*ergaster* africain) ou s'ils étaient les ancêtres des Hominidés plus récents et très particuliers découverts sur le site (fig. 3). Effectivement, le niveau TD 6, daté de 780 Ka a livré de nombreux restes osseux appartenant au minimum à 6 individus, dont deux enfants. Les os crâniens sont à la fois porteurs de caractères ancestraux (ou primitifs) communs aux Australanthropiens (1), aux « Pithécantropes » et autres Archanthropiens, mais aussi de caractères dérivés, c'est-à-dire évolués, qui les rapprocheraient des Paléanthropiens (1), voire des hommes modernes de notre espèce (*sapiens*), laquelle est la seule représentante actuelle du genre *Homo* (à moins d'y accueillir nos cousins chimpanzés, comme le proposent aujourd'hui des éthologues). Mais le plus étrange, chez cet *Homo antecessor*, « l'homme-ancêtre » d'Atapuerca, c'est qu'il pratiquait (et/ou était victime ?) d'un cannibalisme alimentaire, car tous ses ossements ont subi le même traitement que ceux du gibier avec lequel il a été trouvé (concassage pour extraire la moelle et stries de décarnisation faites par le tranchant d'outils en pierre, également retrouvés sur place).

Plus haut en stratigraphie, les fouilleurs ont peut-être exhumé la descendance d'*antecessor* dans la *Trinchera Galeria* (TG). C'est là, dans une couche datée entre 400 et

200 Ka, que furent d'abord dégagés les restes osseux d'un homme d'Heidelberg, actuellement considéré comme très proche des Néandertaliens. Ainsi en est-il désormais pour ces fossiles du Pléistocène moyen, auparavant rangés parmi les *erectus* (ce nom d'espèce est aujourd'hui réservé aux Archanthropiens d'Asie) et qui sont plutôt classés aujourd'hui parmi les Pré-néandertaliens, à l'exemple de « l'Homme de Tautavel ».

À *Dolina*, dans les niveaux TD 11 et 10, les restes d'un campement permettent de mieux identifier l'industrie lithique acheuléenne de cet hominidé capable de façonner de beaux bifaces. Un domaine où il ne semble d'ailleurs pas être l'héritier d'*antecessor*, puisque ce dernier n'avait pas encore acquis cette technique, pourtant déjà connue par ailleurs en Afrique vers 800 Ka, voire au Proche-orient vers 1,4 Ma (site d'*Ubeidiya*).

À *Dolina*, dans les niveaux TD 11 et 10, les restes d'un campement permettent de mieux identifier l'industrie lithique acheuléenne de cet hominidé capable de façonner de beaux bifaces. Un domaine où il ne semble d'ailleurs pas être l'héritier d'*antecessor*, puisque ce dernier n'avait pas encore acquis cette technique, pourtant déjà connue par ailleurs en Afrique vers 800 Ka, voire au Proche-orient vers 1,4 Ma (site d'*Ubeidiya*).

Cueva Mayor : la Sima de los Huesos

C'est bien dans cette « Fosse aux ossements » que l'*Homo heidelbergensis* a fait le plus parler de lui, et pas seulement parce qu'on peut aujourd'hui, grâce aux nombreux ossements de son squelette, en faire une bonne restitution (fig. 4). En effet,

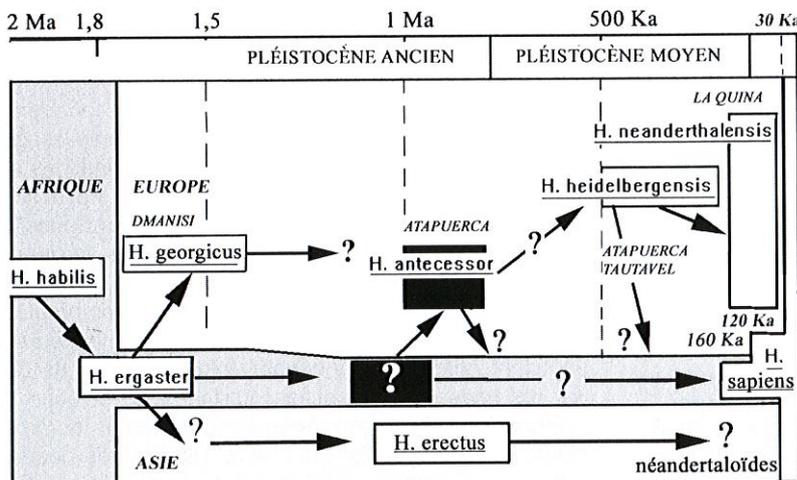


Fig. 3 : scénario autour d'*antecessor* (M. Martzluff)



Fig. 4 : Sima de los Huesos, « photo de famille » de la tribu *heidelbergensis*, d'après Portail Tecnociencia

les fouilleurs de la *Sima* ont acquis la certitude que les 33 corps découverts dans le puits - principalement des adultes, hommes et femmes, ce qui nous éloigne d'une mortalité naturelle - y ont été jetés après leur décès (pas de restes alimentaires ni d'outillages et pas de fractures, parmi d'autres indices). Un seul outil, un magnifique biface taillé dans une roche gréseuse locale, très colorée, y a été trouvé et passe pour être une sorte d'offrande. Car en fait, faute d'autres explications sur la présence de ces corps au fond de cet étroit boyau, le conférencier a bel et bien conclu qu'il pouvait s'agir d'une « proto-sépulture » pratiquée après un événement ayant entraîné une mort (individuelle ou collective) sortant du cadre de la normalité (fig. 5). L'hypothèse est osée concernant une humanité dont le langage articulé est encore très rudimentaire, qui n'a pas encore la maîtrise du feu sur ce site (et qui n'a bien sûr pas encore inventé la poudre !). Mais pourquoi pas ?

Retour sur la place centrale et problématique d'*antecessor* dans le rameau humain

Après avoir été chaleureusement applaudi par le public, Eudald Carbonell mit à profit la discussion pour donner quelques précisions sur ce qu'il pense être l'un des scénarios plausibles de l'évolution humaine, mais dont la clé ne se trouve pas à Atapuerca, comme nous allons le voir. En réalité, si l'analyse des caractères paléontologiques des ossements humains trouvés dans la couche TD 6 a justifié d'en faire les restes d'une espèce humaine nouvelle, l'*Homo antecessor*, c'est non seulement parce qu'il lui est attribué la vertu d'être à l'origine de la lignée néandertalienne, via l'*heidelbergensis* local, mais encore de celle des hommes modernes, les *sapiens* que nous sommes. Il est vrai que, depuis les apports récents de la cladistique (1) dans la phylogénèse humaine, il est commun d'attribuer à une nouvelle espèce chacun des fossiles humains découverts, et il s'en découvre pas mal depuis une dizaine d'années. Toutefois, cette proposition a été très contestée car elle se heurte à plusieurs écueils (fig. 3).

En premier lieu, il est pratiquement admis aujourd'hui, grâce à l'apport de la génétique, que l'homme moderne ne dérive pas du Neandertal, lequel a disparu du Proche-Orient, puis d'Europe, pour faire place aux cromanoïdes (*sapiens*), ancêtres directs de l'humanité actuelle. Or, on sait depuis peu que les premiers *sapiens* sont attestés dans la corne de l'Afrique il y a 160 Ka (site de Herto, Éthiopie), avant que ne soit caractérisé le Neandertal spécifique en Europe (vers 150-130 Ka) et on savait déjà que ces *sapiens* ont cohabité avec

neandertalensis au Proche-Orient entre 120 et 40 Ka, alors que ce dernier, dont on n'a jamais trouvé trace en Afrique, y compris au Maghreb (Debénath *et alii* 1986), disparaît au sud de l'Espagne entre 30 et 27 Ka. Ajoutons que les premiers témoignages sépulcraux des Néandertaliens ne sont guère plus anciens que 80 ka (mais on ne sait pas tout). La lignée humaine moderne provient donc indubitablement d'Afrique et le candidat le mieux placé pour en être le lointain géniteur est pour l'instant *Homo ergaster*.

Le second point d'achoppement est que ce même *ergaster* est aussi (comme nous l'avons souligné plus haut) le meilleur candidat à une première pénétration de l'humanité en Europe, ayant généré l'*Homo georgicus* découvert depuis peu (du moins après la nomination d'*antecessor* au rang d'ancêtre commun). L'Homme très ancien de Géorgie a donc précédé *antecessor* d'un million d'année et peut également fort bien prétendre, comme d'ailleurs bien d'autres fossiles européens et quelques fossiles asiatiques, voire africains, à la paternité d'Heidelberg et de Neandertal sur notre continent.

On le voit, tout bouge très vite en Préhistoire : n'oublions pas que notre *erectus tautavelensis* était le plus vieil européen (catalan avec ça !) il y a vingt ans, avec moins d'1/2 Ma d'âge, place que lui a ravi l'Ibérique *antecessor* d'Atapuerca avec plus du double d'ancienneté, lui-même battu à plate couture par le caucasien *georgicus* qui, avec ses 1800 Ka, a fait de l'homme de Tautavel un véritable jouvenceau.

C'est ce qui explique pourquoi l'équipe d'Atapuerca et d'autres préhistoriens supposent aujourd'hui que la première sortie d'*ergaster* vers l'Eurasie fut sans lendemain et que *georgicus* est resté sans descendance (du moins en Europe). C'est pourquoi ils proposent aussi que les premiers *sapiens* d'Afrique ne soient pas issus en ligne directe du vieil *ergaster*. Toutes choses possibles et qui les entraînent à penser qu'entre *ergaster* et *sapiens* serait apparue dans le berceau africain, vers 1 Ma, une nouvelle espèce d'Hominidés du type *antecessor*. Ce serait donc cet Hominidé ancestral - pour l'instant inconnu sur la planète hors de la Sierra d'Atapuerca - qui aurait peuplé la Péninsule ibérique vers 800 Ka, pour donner les Prénéandertaliens d'Europe et leurs descendants malheureux (car déjà en voie d'ex-



Fig. 5 : restitution de la « chute » dans le boyau de la « Sima de los Huesos », d'après Portail Tecnociencia

inction au milieu du dernier glaciaire). Mais cela est très vivement discuté entre spécialistes et l'hypothèse d'une brève incursion d'*antecessor* en Espagne, restée sans suite, a d'ailleurs été avancée. Ce serait donc par ailleurs la branche casanière de ce même *antecessor*, restée sous les cieux des tropiques, qui aurait plus tard produit la lignée prometteuse (au niveau génétique, faut-il préciser, et non biblique) des hommes actuels.

Pour conclure

Il doit être admis qu'il y a eu plusieurs migrations des hommes fossiles hors d'Afrique jusqu'aux premiers *sapiens* qui en sont eux même sortis, via le Proche-Orient, vers 150 Ka. Mais il y a très probablement existé en retour, des mouvements de population depuis l'Europe, sachant qu'on trouve des Pré-néandertaliens du type *heidelbergensis* au Pleistocène moyen jusqu'en Afrique du sud. De même qu'il nous faut bien d'accepter l'existence de formes humaines évolutives, mais restées inconnues à ce jour, entre le vieil *ergaster* africain et les hommes modernes. Toutefois, l'hypothèse séduisante de l'existence d'un ancêtre commun aux deux espèces d'hominidés évolués (Neandertal et Cro-Magnon) doit être confirmée par la découverte d'autres taxons (1) de l'espèce *antecessor* hors du repaire de la *Trincheria del ferrocarril* et doit surtout être appuyée par des arguments plus convaincants pour ce qui concerne sa paternité vis à vis des Néandertaliens.

C'est ce qui explique sans doute l'investissement d'Eduard Carbonell dans le formidable site moustérien de l'*Abric Romani*, en Catalogne, où il fouille depuis de longues années, en sus d'Atapuerca. Mais cela éclaire surtout la programmation de ses prochaines missions sur les sites acheuléens de Gibraltar et d'Afrique du Nord, au long d'une possible voie de peuplement d'*antecessor* vers l'Europe, via la Méditerranée occidentale cette fois. Souhaitons donc au dynamique préhistorien catalan de réussir dans cette formidable entreprise et donnons-lui rendez-vous aux prochaines découvertes qui, infirmeraient-elles ses spéculations, n'en seront sans aucun doute pas moins passionnantes.

Michel Martzluff

(1) Définitions

Australanthropiens : groupement qui a désigné les Australopithèques, c'est-à-dire, entre 4,5 et 1 Ma, plusieurs espèces d'hominidés archaïques, graciles ou robustes (*A. afarensis*, *A. bosei*, etc.). Ces pré-humains, plus ou moins bipèdes, se démarquent mal (vers 2,5 Ma) des premiers représentant du genre *Homo* : ceux dont on est sûr qu'ils étaient faiseurs d'outils, tel *Homo habilis*, et qui occupent la même distribution géographique africaine pour des raisons vraisemblables de fossilisation.

Archanthropiens : terme créé par Weidenreich (1947) pour désigner une sous-famille des Hominidés réunissant les genres *Pithecanthropus* (H. de Java) et *Sinanthropus* (H. de Pékin) et, par suite, les *erectus*. Ce classement, qui correspondrait «culturellement» à l'Acheuléen (avec ou sans bifaces), fut remis en cause par la découverte d'*ergaster* (KNM-WT 15000), un fossile aux caractères relativement très évolués, trouvé en 1985 dans l'ouest Turkana et âgé d'1,6 Ma, c'est-à-dire

contemporain des Australopithèques robustes (les **Paranthropes**, bipèdes, principalement végétariens, éventuellement munis d'outils) et d'*Homo habilis*, leur cousin (surtout carnivore et porteur d'outils).

Paléanthropiens : groupe qui désigne les Néandertaliens (Europe et Proche-Orient), les néandertaloïdes (Afrique, Indonésie, Chine) auxquels on pourrait rajouter les Anténéandertaliens récents et, dans un secteur plus limité, les *sapiens* archaïques. Autant dire un groupe fourre-tout qui correspondrait culturellement aux industries lithiques du Moustérien.

Néanthropiens : humanité moderne du Paléolithique supérieur succédant aux Paléanthropiens (sir Arthur KEITH). Terme qui est remis en question par le fait que des hommes de type moderne soient associés à des outils moustériens, ailleurs mis en œuvre par les Néandertaliens (Palestine, Maghreb) et que des hommes de type anciens (Neandertal) soient les auteurs de la première industrie du Paléolithique supérieur en Europe de l'Ouest (Chatelperronien de Saint-Césaire et d'Arcy sur Cure).

Cladistique : démarche analytique qui met en relation des degrés de parenté entre les espèces par la recherche du degré d'ancienneté de l'ancêtre commun en comparant les caractères primitifs et évolués des **taxons** (travaux de W. Henning, 1950 et d'E. Mayr, 1965). Cette distinction des caractères est d'ailleurs toute relative puisque chacun d'eux peut être évolué ou archaïque selon sa position dans l'évolution (les membres de l'Homme sont évolués en comparaison du requin et archaïques par rapport à la baleine, par exemple). Cette méthode, contrairement à la classification linnéenne purement statique en genre et espèces, permet donc de reconstituer la formation des lignées évolutives (rameaux ou clades). La classification (visualisée sur des cladogrammes) est basée sur la commune parenté (systématique **phylogénétique**) et ce sont les descendants qui renseignent sur leurs ancêtres, non le contraire.

Taxon : terme désignant une unité quelconque de la classification : famille, genre, espèce etc. (cf. Descamps C. : Nous ne sommes pas des *homo sapiens* ou du bon usage de la taxonomie, *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, n°17, 2002, p. 50 ; et on lira avec profit du même auteur : Du bon emploi de quelques termes en Préhistoire, *Bulletin de l'A.A.P.-O.*, n°12, 1997, p. 115-116.)

Indications bibliographiques :

AGUIRRE E. ; BESSABE J. ; TORRES T., 1976 : Los fósiles humanos de Atapuerca (Burgos) : nota preliminar. *Zephyrus* 26-27, Salamanca, p. 489-511.
CARBONELL i ROURA E; MOSQUERA MARTINEZ M., 2000 : *Las claves del pasado, la llave del futuro*. Tarragona, Arola ed.
CARBONELL i ROURA E. ; SALA RAMOS R., 2000 : *Planeta humano*, ed. Peninsula, Barcelona.
CARBONELL i ROURA E. ; SALA RAMOS R., 2002 : *Aun no somos humanos*, ed. Peninsula, Barcelona
DEBÉNATH A. ; REYNAL J.-P. ; ROCHE J. ; TEXIER J.-P. ; FEREMBACH D., 1986 : Stratigraphie, habitat, typologie et devenir de l'Atérien marocain. Données récentes. *L'Anthropologie* 90 (2), Paris, p. 233-246.

Sorties et excursions 2004

En Conflent sur la *via Conflentana* (sortie du 23 mai 2004)

Sortie préparée par Jean-Pierre Comps, Monique Formenti, Huguette Grzesik, Gilbert et Marie-Lou Lannuzel. Pour compléter ce bref-compte-rendu, on pourra se reporter dans ce même bulletin aux contributions de Jean-Pierre Comps (Le canal royal de Thuir), de Gilbert Lannuzel (La Bastide d'Olette) et d'Alain Bournet (Du seigneur *ferrater* au seigneur *bandoler*). On pourra aussi se reporter au compte-rendu de la conférence de Jean-Pierre Comps, la *via Conflentana* (*Bulletin de l'A.A.P.-O.*, 18, 2003, p. 99-101).

De Rodès...

C'est en voiture que nous avons rejoint Rodès, notre première halte sur la *via Conflentana*. Nous y avons été accueillis par M. le Maire qui, gentiment, s'est joint à nous pour la visite. Ensemble, bon pied, bon œil, nous avons gravi le chemin empierré qui monte vers l'ancien col de Ternère, tout en déplorant au passage les dégradations que les récents orages ont infligé à la chaussée, emportant les gros galets et creusant d'énormes ornières. Le col est marqué par le croisement de plusieurs chemins importants, dont la *via Conflentana* qui se hissait jusque là par une rampe abrupte, mal commode et très étroite au sommet. D'origine romaine ou préromaine, elle a pourtant été longtemps en service et ce n'est que peu avant la Révolution qu'elle a été remplacée par l'actuelle D 916. De ce fait, ce passage a joué un rôle important dans l'histoire politique, économique et militaire de notre région. Là on encaissa la leude, la barre et les droits de pacage pour le bétail en marche vers les pasquieres du Conflent. Après le col, la voie se dirigeait primitivement vers la vallée de la Motzane avant d'être détournée sur Vinça au Moyen Âge.

Du col, nous avons suivi la crête pour gagner le château, accompagnés par les commentaires de Yves Blaise et de Michel Martzluff, le premier nous contant ses découvertes, sur les lieux mêmes, d'artéfacts paléolithiques (*D'Ille et d'ailleurs*, 5, janvier 1987, p. 7-12), le second illustrant de la voix et du geste la formation des terrasses qui supportaient les dits outils. Le château, documenté au XIe siècle mais peut-être antérieur, contrôlait l'entrée en Conflent ainsi que l'un des points de passage en Languedoc. Rien d'étonnant à ce que les rois de Majorque aient manœuvré pour le faire tomber dans leur escarcelle. Il est encore conservé sur une bonne hauteur, ce qui permet de distinguer notamment la chapelle Saint Valentin, le chemin de ronde et de nombreuses archères. Il a fait l'objet de plusieurs réfections et mériterait aujourd'hui des travaux de consolidation et une série de campagnes de fouilles.

Malgré le délabrement du château, les lieux ont conservé longtemps un intérêt militaire. En 1793, les



Vue du château de Rodès (Cliché M. Martzluff)

troupes espagnoles du général Crespo étaient établies sur la crête, protégée par 4 redoutes. J'avais cru repérer les vestiges de l'une d'elles sur le lieu-dit *La Collada* mais M. le Maire, très averti du passé de sa commune, ruina cette hypothèse en nous expliquant qu'il s'agissait des restes d'un ouvrage construit pendant la dernière guerre, sur l'ordre des Allemands, par des prisonniers russes. Peut-être ont-ils employé les matériaux utilisés quelque 150 ans auparavant ?

Le respect des arrêtés municipaux nous a interdit de suivre, tout au long des gorges de la Guillère, le canal de Corbère, nous avons donc choisi de découvrir de haut les vestiges impressionnants du pont-aqueduc d'En Labau : un sentier aménagé par notre petite équipe nous a permis de progresser sans trop de mal au milieu des argelas et c'est sans incident non plus que les quelque 60 participants à cette sortie ont pu ensuite redescendre la pente en direction du village. Impossible de s'attarder à visiter Rodès ni même de répondre à l'aimable invitation de M. le Maire à prendre l'apéro : l'horaire commandait.

...à La Bastide d'Olette

Impeccablement dirigés par Gilbert Lannuzel, nous partîmes 60 et nous retrouvâmes ...61 sur les lieux, ayant récupéré par mégarde un automobiliste en route pour la C e r d a g n e . Quelques centaines d'années auparavant, c'est pourtant bien là que passait la voie du Conflent, au pied de cette Bastide que les



Une des deux tours de la Bastide d'Olette (cliché M. Camiade)

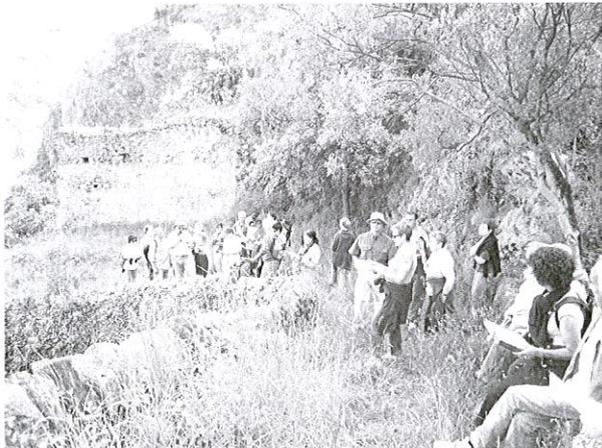


Les commentaires éclairés de G. Lannuzel sur l'histoire de la bastide d'Évol (cliché M. Marzluff)

vicomtes d'Évol avaient bâtie au XIV^e siècle précisément pour contrôler le trafic. Gilbert nous en fit l'historique et la présentation, à nous tous qui avons franchi, non sans mal, le modeste fossé qui tient lieu aujourd'hui, par endroits, de remparts.

et d'Oreilla...

C'est en effet à Oreilla que nous attendait le repas mis en « cène » par Monique Formenti, Huguette Grzesik, et Marie-Lou Lannuzel. Le maire de cette petite commune avait mis gracieusement à notre disposition le préau ouvert construit pour de semblables agapes, un peu à l'écart des maisons. Entre deux plats et deux libations, Alain Bournet nous a fait part de ses recherches, et de ses trouvailles, sur les forges du Haut-Conflent. La digestion ne fut pas moins studieuse puisque José Pobra, heureux habitant de ce sympathique hameau,



Le passage des graus de Canavelles (cliché M. Camiade)

nous fit visiter les lieux, fontaine et lavoir, vieilles maisons, église et son retable.

...aux graus de Canavelles

On désignait ainsi, sous le nom de graus, gradins, le passage scabreux emprunté par le vieux chemin, l'ancienne *via Conflentana*, pour franchir les gorges de la Tet. Il en reste une belle rampe en lacets que les usagers de la route actuelle, qui ne date que du milieu du XIX^e

siècle, côtoient sans s'en douter. C'est en ces lieux mais en face, sur la rive droite de la Tet, que les moines avaient installé le monastère Saint-André d'Eixalada, lequel, détruit par une inondation en 878, s'est ensuite replié sur Cuxa. Si ce premier monastère a disparu dans la tourmente des éléments et des siècles, son souvenir demeure cependant grâce aux vestiges, au sommet de la rampe, de l'église Saint-Pierre d'Eixalada. Documentée dès 871, elle a été reconstruite au XII^e siècle. Dominant l'église à l'est, après un pont à arche unique qui enjambe le ruisseau, se dresse la plate-forme qui portait le château de Serola ou Erola. Les fondations au sol signalent l'existence d'une tour et d'une salle de datation imprécise (du XI^e au XIII^e siècle selon les spécialistes). Cette fortification en amont des gorges était complétée en aval par le château de Nyobols qui se dressait sur la petite butte que l'on voit au sud du tunnel routier (à ne pas confondre avec la tour de Nyobols sur la rive droite). Malheureusement Vauban est passé par là, qui du passé a fait table rase, au moins en ces lieux !

*Heureusement subsistait le vieux chemin de Canavelles,
Un vieux chemin montant, sablonneux, malaisé
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Qui, cependant, et sans mouche importune,
Nous permit à la fin et sans plus d'infortune
De retrouver en haut, sagement alignée,
La longue théorie de tous nos véhicules.*

JEAN-PIERRE COMPS

Compte-rendu de la sortie du 19 et 20 juin 2004

Contrairement aux sorties des années précédentes, accompagnées d'un franc soleil (comme à Tarragonne en 2003), la sortie à destination de Saint-Pons-de-Thomières et de la Salvetat-sur-Agout puis Toulouse, fut marquée par un temps morose et parfois pluvieux.

Le haut bassin de l'Agout nous réservait la découverte de la culture sainponienne et de ses statues-menhirs (voir ci-après l'article de Françoise Avantin).

La cathédrale de Saint-Pons-de-Thomières

Relativement modeste par ses dimensions, elle reste le seul souvenir d'un évêché créé vers 1317-1318 par le pape Jean XXII, suite au démembrement de l'évêché de Narbonne, dans le but de lutter contre le catharisme. Elle présente la particularité d'avoir été tardivement réorientée (plutôt désorientée), suite à des destructions commises par les protestants au XVI^e siècle. L'abside, à l'est, avait disparu et le narthex, à l'ouest, fut endommagé et transformé en sacristie qui précède l'actuel maître-autel. La visite à l'extérieur du bâtiment permit à notre très érudit guide de nous commenter les frises romanes et de nous donner des explications sur les vierges psychopompes qui vont chercher les âmes damnées en enfer.

Le repas sylvestre eut lieu entre les gouttes, près du lac de Vezolles, dans un site réputé pour son point de vue sur les Pyrénées. Un trajet pluvieux nous menait ensuite à Toulouse où une éclaircie favorisa des promenades et un repas au centre ville.

Saint-Pierre des Cuisines

Avec la visite de la basilique paléo-chrétienne

de Saint-Pierre des Cuisines débutait le programme du dimanche. La possibilité de visiter ce monument transformé en auditorium et ordinairement fermé au public, nous fut accordée grâce à Quitterie Cazes qui y avait mené des fouilles (fouilles auxquelles avait participé Valérie Porra-Kuteni).

Situé place Saint-Pierre, ce monument se trouvait probablement à la fin de l'Antiquité, situé près de la porte romaine menant au gué du Bazacle. Une nécropole s'y est développée à partir de la deuxième moitié du IV^e siècle. Une grande basilique funéraire datée de la fin du Ve-début du VI^e siècle abritait de nombreux sarcophages. Au VII^e siècle, l'édifice, modifié par la suppression des galeries latérales, reçoit des sépultures privilégiées, ce qui amène à penser que le clergé toulousain ou une grande famille (comtale ?) se l'est attribué.

Le toponyme de Saint-Pierre des Cuisines apparaît au Xe siècle sous la forme de « *via subtus Coquinas* » et alleu « *Sancti Petri de Coquinas* ». Au siècle suivant, l'église donnée à l'abbaye de Moissac devient une église paroissiale. Le chœur et la nef sont allongés.

Au début du XII^e siècle, l'absidiole sud est détruite afin d'édifier une grande chapelle carrée à chevet plat qui déborde largement du mur sud de la nef. Un siècle plus tard, une deuxième nef, alignée sur la chapelle carrée est construite. Au XIV^e siècle, une nef unique est créée en abattant l'ancien mur sud de l'église qui séparait les deux nefs. Le chœur se trouve alors désaxé. Au XV^e et XVI^e siècles, des chapelles sont construites contre le mur sud de l'église. Des trois chapelles construites contre le mur nord, une seule subsiste : la chapelle Sainte Quitterie.

L'entrée actuelle date du XIII^e siècle. Des chapiteaux provenant de la porte romane du XII^e ont été réutilisés de manière désordonnée pour sa réalisation. À côté de cette porte, s'ouvre l'entrée de l'ancien cimetière paroissial (entrée aujourd'hui murée), au dessus de laquelle on peut voir un sarcophage tardo-antique réutilisé dans un enfeu supporté et précédé de colonnettes des Xe-XI^e siècles. Ce monument qui pourrait être placé à l'une des premières places de la liste (si elle existe) des édifices à variations architecturales multiples (huit plans sont nécessaires pour en présenter les états successifs) a subi de nombreux avatars. En 1792, le clocher est abattu, deux chapelles côté nord sont détruites et la nef est utilisée comme fonderie et arsenal de canons. Les artilleurs pestaient alors (comme les archéologues aujourd'hui mais pour des raisons différentes) quand les canons, en se déplaçant, venaient crever la couverture d'un sarcophage ou d'un caveau... Pendant la deuxième Guerre mondiale (hommage ici à la vocation aéronautique de la ville), la chapelle carrée à chevet plat s'écroule, victime de la « chute » d'un avion sur ses voûtes.

Après les nécessaires travaux de restauration de la chapelle carrée et de l'abside, la réfection du sol de la nef, complètement bouleversé, fut entreprise. La solution retenue fut la mise en place d'une chape de béton recouvrant une crypte archéologique, dans laquelle on peut voir les départs des plus anciens murs de cet édifice, mais également des éléments de mosaïques tardo-antiques découverts lors des fouilles, un fragment de sculpture du VI^e-VII^e siècle, les inhumations du IV^e siècle, des sarcophages (Ve-VI^e siècles), enfin, des sépultures privilégiées du Haut Moyen Âge. Le dessus

de cette dalle en béton supporte l'auditorium.

Le musée de Saint-Raymond

Après cette visite brillamment commentée par Quitterie Cazes, le groupe se rendit au musée Saint-Raymond. On nous signala au passage l'emplacement d'un très grand édifice du Ve siècle détruit en 1996..., ainsi que les vestiges de la chartreuse.

Le musée Saint-Raymond occupe les bâtiments de l'ancien hôpital, puis collège du même nom. Il a été réouvert récemment après restauration et extension des surfaces d'exposition (un grand nombre de pièces stockées ne pouvaient alors pas être présentées au public). Des salles en sous-sol ont été aménagées, et, lors des travaux, des inhumations et des sarcophages gallo-romain de la nécropole antique, située à l'emplacement de Saint-Sernin, furent mis au jour. On trouva également un four à chaux alimenté par des débris de sculptures et d'éléments architectoniques (la dernière fournée n'avait pas été menée à son terme). Ces vestiges ont été conservés *in situ* et nous furent présentés en début de visite par le Conservateur du musée, Daniel Cazes.

Sur les dix thèmes présentés dans les salles du musée, c'est l'Histoire de Toulouse antique qui fut privilégiée, par la présentation de vestiges découverts récemment. Le domaine de Chirignan, par l'ampleur de ses constructions, la qualité de ses décorations et sa statuaire, semble avoir constitué la résidence d'été du gouverneur de la province sénatoriale romaine. De nouvelles fouilles sont envisagées sur ce site. La fin de matinée fut consacrée à la visite de la série des bustes impériaux provenant de *villas* romaines de la région et principalement de celle de Montmaurin, avec la série dite des « *Douze Césars* ». Un autre buste non identifié a fait l'objet de l'oeuvre de Henry de Montherlant « *Le treizième César* ».

La pause de midi (ou plutôt de 13 h) fut mise à profit, après un repas rapide, pour visiter librement l'exposition « Gaulois des pays de Garonne ». Les matériels présentés provenaient des sites au sud de Toulouse, de Vieille Toulouse, Estarach, Saint-Roch, ainsi que de celui de l'Ermitage à Agen, où des puits ont été fouillés et ont livré un remplissage d'ossements humains, d'amphores vinaires, d'armement, d'outils, de céramiques et de sceaux. La question de la fonction de ces puits se pose : puits funéraires ? à offrandes ? à eaux ? Il n'est pas possible aujourd'hui de trancher.

L'autre point fort de l'exposition était la présentation du matériel provenant de la tombe à char de Boe (S. E. d'Agen) : les armes, les chenets (reconstitués), les amphores, et surtout les éléments du char à quatre roues (reconstitué pour cette exposition), abondamment orné d'émail. Cette chambre funéraire semble avoir abrité les restes d'un personnage possédant un statut social des plus élevés (peut-être Teutomatos, roi des Nitiobroges). Enfin, était présenté le mobilier des fouilles menées sur le plateau du Puy d'Issolud (situé à Vayrac dans le Lot), à la fontaine de Loulié, où se trouvait l'*oppidum* d'Uxellodunum, pris en -51 par Jules César (armes, couches d'incendie...).

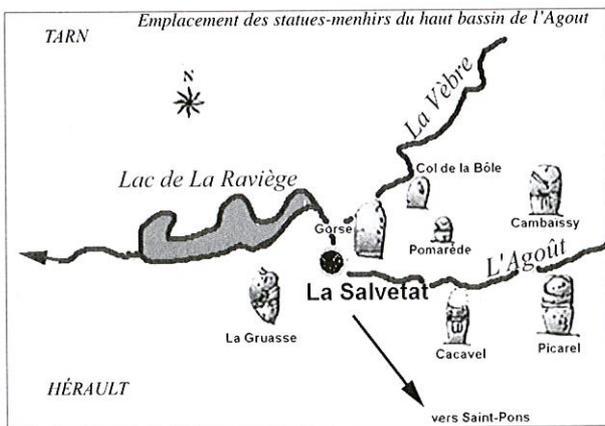
L'après-midi, Daniel Cazes nous faisait visiter Saint-Sernin. À l'extérieur du monument, il nous expliqua les différentes techniques de construction. À l'intérieur, il nous montra les Corps Saints où sont présentés les reli-

quaires et les chefs-d'oeuvre de la sculpture romane toulousaine : des archanges sculptés sur des fonds de sarcophages romains. Puis, il nous expliqua le culte des reliques à Saint-Sernin et la concurrence qui existait entre Saint-Jacques de Compostelle et Saint-Sernin au sujet des reliques de l'Apôtre Jacques (le clergé et les confréries de Saint-Sernin affirment qu'ils en détiennent la quasi-totalité). La visite se termina par une explication sur les similitudes architecturales entre le portail est de la basilique (notamment le tympan de ce portail) et les sculptures de Saint-Jacques de Compostelle. Un dernier passage au musée précéda le retour.

JACQUES ROIGT

Les statues-menhirs du haut bassin de l'Agout

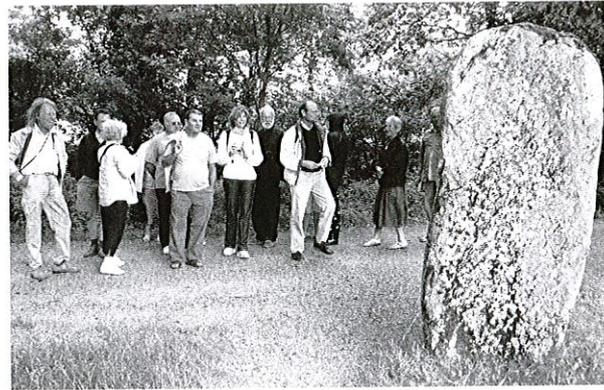
Le 19 juin dernier, la sortie de fin d'année nous a amené à l'extrême nord-ouest du département de l'Hérault, entre Saint-Pons-de-Thomières et La Salvetat sur Agout, à la découverte de la culture sainponienne (-3500 à -2 200 av. J.-C.) et de ses statues-menhirs. Afin de mieux comprendre ce faciès culturel du Néolithique final-Chalcolithique, nous avons commencé la journée par une visite au musée de Préhistoire de Saint-Pons où sont réunis les vestiges des fouilles à la grotte de Resplandy et à la grotte de Camprafaud. Pendant qu'un premier groupe visitait le musée, trop petit pour accueillir la totalité des personnes présentes, un deuxième groupe parcourait la ville médiévale en compagnie d'un guide très érudit qui nous fit découvrir les sources du Jaur, rivière coulant vers la Méditerranée, et nous fit une visite très complète de la cathédrale.



L'après-midi fut consacrée à la présentation d'une dizaine de statues-menhirs situées le long de la vallée de l'Agout (entre Fraïsse et La Salvetat) qui, dans le bassin de la Garonne, marque la limite sud du territoire des statues-menhirs rouergates.

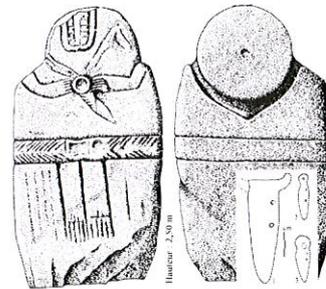
Une statue-menhir est une « pierre dressée » à bords parallèles et dont la partie supérieure est arrondie, gravée ou sculptée d'une figuration masculine ou féminine. Ces représentations sont schématiques, mais réalistes, et mettent en évidence les détails vestimentaires et anatomiques, à l'exception des traits du visage qui se limitent aux tracés des yeux et du nez, ainsi que des tatouages en forme de traits parallèles sur les joues.

Ces statues sont reproduites en pied, les



Statue menhir de la Gruasse (cliché M. Martzluff)

jambes droites, la taille marquée par une ceinture. Les bras repliés sur le buste sont prolongés dans le dos par des omoplates en forme de crosse. Souvent, les corps sont revêtus d'un grand manteau aux lourds plis parallèles. Selon leur sexe, elles portent des attributs différents. Les femmes ont des seins en forme de boutons, des colliers à plusieurs rangs autour du cou et des cheveux tirés en arrière. Les hommes portent des armes



Statue-menhir masculine des Vidals (Lacaune, Tarn). Vue de face avec « objets » à droite. En médaillon, exemples d'objets trouvés en fouilles : n°1, en bois de cerf (grotte Resplandy, musée de Saint-Pons) ; n°2, en os (grotte de Vors, Néolithique final) ; n°3, en stéatite (dolmen de Vezignies, Aveyron). D.A.O. M. Martzluff, d'après Arnal 1979.

(arc, flèche, hache), un baudrier disposé en travers de la poitrine et un « objet » suspendu au baudrier. Cet « objet », dont un exemplaire est présenté dans le mobilier en os du musée de Saint-Pons, a successivement été interprété comme un poignard ou une pendeloque. Certains de ces monolithes ont été transformés de masculins en féminins par ajout de seins, de colliers ou de pendeloques et destruction systématique de l'« objet ».

Les statues-menhirs du sous-groupe de la vallée de l'Agout sont en granite ou en gneiss. Ces matériaux, lorsqu'ils sont enfouis dans le sol, s'altèrent considérablement sous l'effet du climat pluvieux et semi-montagnard (nous sommes à 800 m d'altitude), ce qui explique que les gravures ou sculptures en bas-relief se soient détériorées. Un des menhirs situés sur la ferme de la Gruasse, qui en compte quatre, est cependant une exception.

Leur taille varie considérablement : les plus grands sont les menhirs



Représentation féminine (d'après J. Lantier)

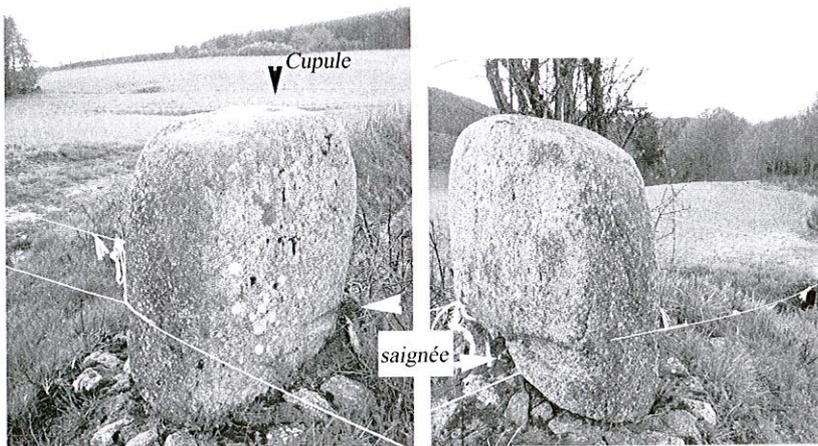


Menhir de la Gruasse
(cliché M. Martzluff)

de Picarel (2,20 m), de la Gruasse (2 m), de Gorse (2 m) et de Cacavel qui, bien que cassé, mesure encore plus d'1,50 m. Les deux menhirs de Fraïsse sont, eux, à peine plus hauts qu'une borne kilométrique. Bien que leur forme soit, de manière générale, homogène à bords parallèles et partie supérieure arrondie, une des pierres trouvées sur le site de la Gruasse est de forme sub-circulaire. Il s'agit de la partie supérieure d'un menhir tronquée, mais il est difficile de

dire si cette forme a été voulue par les néolithiques

Au Moyen Âge, ces monolithes furent bannis en raison des cultes hérétiques qu'ils pouvaient engendrer et développer, et l'on doit à cette période un bon nombre de destructions, renversements, ensevelissements, mais aussi de récupérations avec apposition de croix. Le menhir du col de la Bôle en est un exemple : il est en effet sculpté d'une fleur de lys d'un côté et d'une crosse



Statue-menhir à cupule et saignée du col de la Bôle (clichés M. Martzluff)

(d'évêque ?) de l'autre. Une autre particularité de ce menhir est la présence d'une cupule à son sommet. À de rares exceptions près, ces pierres ne sont pas en place. Elles ont, pour la plupart, été déposées en bordure de parcelles par les propriétaires après leur mise au jour au cours de labours. Ce sont les labours profonds actuels qui expliquent que des statues sont encore découvertes aujourd'hui ; la dernière pierre, que nous

n'avons pas pu voir, a été découverte l'hiver dernier. Certaines statues ont même été déplacées sur de plus longues distances ; ainsi le menhir du syndicat d'initiative de Fraïsse provient de Pomarède, un hameau situé entre Fraïsse et la Salvetat.



Lagruasse : fragment de statue-menhir au bord d'un champ
(cliché M. Martzluff)

La datation de ces statues est délicate, car toutes ont été retrouvées isolées en pleine nature, sans que rien ne permette d'en préciser la chronologie.

Toutefois, en comparant certains attributs figurés sur les statues avec des objets trouvés en fouille, M. Rodriguez (Conservateur du musée de Saint-Pons), propose une fourchette couvrant la période comprise entre 3300 et 2200 av. J.-C. Les statues-menhirs ont été érigées par des groupes humains qui continuent à habiter des grottes, grotte de Camprafaud et de Resplandy. Ces habitats troglodytes sont complétés par de nombreuses « stations de plein air » que l'on trouve disséminées à la surface des plateaux et dans les vallées sur le versant méditerranéen. Les statues sont presque toujours situées sur les territoires (de chasse ?) du versant montagnard atlantique.

Ces sociétés ne possédaient pas l'écriture, déjà attestée pour cette période sur le Nil et l'Euphrate. Il est donc particulièrement difficile de pénétrer l'organisation sociale, la hiérarchisation des pouvoirs et les cultes en vigueur en Méditerranée occidentale à la fin de la Préhistoire. Il est tout aussi difficile d'avoir une idée sur bien des aspects matériels dont les restes se dégradent rapidement. Toutefois, grâce aux statues-menhirs, nous disposons d'un certain nombre d'informations sur les vêtements et leurs accessoires. Reste la question de la signification de ces statues :

représentation de divinité, emplacement de sépultures de héros, ou simples jalons des voies de transhumance depuis la Méditerranée jusqu'au Rouergue ?

FRANÇOISE AVANTIN

Articles

Du Mésolithique aux Âges des métaux « 100 ans de Préhistoire dans les Pyrénées » Exposition au Château-Musée de Bélesta

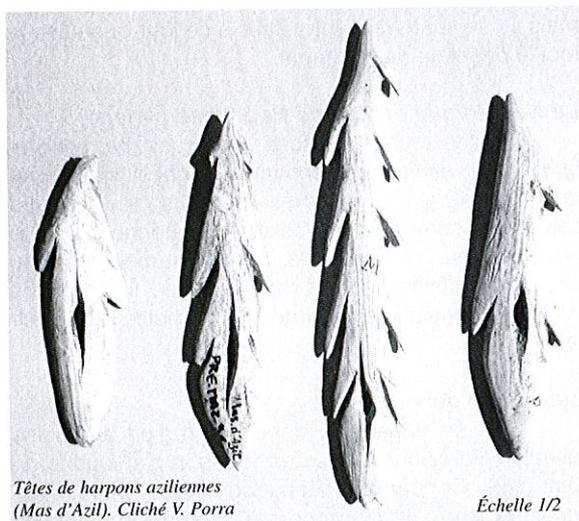
Valérie Porra-Kuteni

Dans le cadre du centenaire de la Société de Préhistoire Française, le Château-Musée de Bélesta a présenté, de juin à décembre 2004, une exposition temporaire sur la Préhistoire des Pyrénées françaises. En effet, depuis sa fondation, la S.P.F. a été à l'initiative de la recherche préhistorique française qui a trouvé un terrain de prédilection en Dordogne et dans d'autres régions de France.

Dès que l'on évoque les Pyrénées, on pense d'emblée aux belles grottes ornées du Paléolithique (Niaux, Le Portel, Les Trois Frères) ou à des sites éponymes tout autant fameux (Le Mas d'Azil, Aurignac). La Préhistoire récente et les Âges des métaux sont moins célèbres, car moins spectaculaires. Mais ils sont tout aussi intéressants sur les plans scientifiques et culturels, puisque leur étude révèle les mouvements et les productions des populations dont nous sommes plus directement les héritiers. Ce panorama pyrénéen permet un rapide voyage dans le temps de part et d'autres de nos « chères montagnes ».

L'ÉPIPALÉOLITHIQUE-MÉSOLITHIQUE : UNE ADAPTATION À UN NOUVEL ENVIRONNEMENT

Dans les temps postglaciaires, l'instauration durable d'un climat tempéré et humide transforme progressivement le milieu, mais les hommes conservent toujours leur mode de vie de chasseurs-cueilleurs.



La culture azilienne

Les sites sont surtout concentrés dans les Pyrénées centrales où se trouve le gisement éponyme du Mas d'Azil, immense tunnel naturel. Les restes découverts ont permis de définir un faciès culturel original (petits grattoirs arrondis, courtes pointes à dos courbe, têtes plates de harpons en bois de cerf). Le plus énigmatique et le plus original de la culture azilienne est

constitué par de petits galets décorés de motifs géométriques peints en rouge.

LA CULTURE SAUVETERRIENNE

Du 9^e au 7^e millénaire, les sauveterriens vivaient en petites communautés très mobiles. Les lieux de séjour sont de petits abris sous roche, des porches de grottes où les aires d'occupation sont plutôt exiguës avec très peu d'équipement. On y trouve parfois une accumulation impressionnante de coquilles d'escargots, témoin d'une alimentation saisonnière d'appoint. Le versant nord-pyrénéen est alors parcouru par des hommes qui chassent à l'arc et arment leurs flèches de pointes fusiformes et de triangles. Ces armatures microlithiques ont permis d'identifier plusieurs faciès Sauveterriens.

LE NÉOLITHIQUE : LE TEMPS DES PASTEURS ET DES AGRICULTEURS

Le Néolithique des Pyrénées est à rattacher à un processus général se déroulant pendant plus de deux millénaires en Europe. Commencé au Proche-Orient il y a 10 000 ans, ce phénomène s'est ensuite étendu lentement dans le Bassin Méditerranéen pour atteindre les Pyrénées dans la première moitié du 6^e millénaire avant J.-C. Il est caractérisé par l'adoption d'une économie de subsistance fondée sur la maîtrise de la production d'espèces domestiquées (animales et végétales) et leur stockage. Avec ce nouveau mode de vie s'affirment la sédentarisation, les techniques de conservation, l'usage de la céramique et d'outillages nouveaux, ainsi que la recomposition des structures sociales et idéologiques. L'opposition est-ouest du massif des Pyrénées est déjà très sensible parmi les premières sociétés agro-pastorales pyrénéennes :

- les unes procèdent de phénomènes culturels circum-méditerranéens,
- les autres sont tributaires de processus d'ambiance atlantique.

Le Néolithique primitif : Le Néolithique ancien cardial

Le Néolithique à poterie imprimée constitue la première phase au cours de laquelle se manifestent certaines innovations technologiques (fabrication de la céramique, lames de haches polies, etc.). Cet horizon culturel est pour l'instant limité aux Pyrénées méditerranéennes, car au-delà, vers l'ouest, sa diffusion n'est pas bien attestée. Ces groupes sont plutôt disparates en dépit d'un dénominateur commun (la poterie à impressions de coquilles de *cardium*, de sillons, de coups de poinçons). Issus de l'évolution *in situ* des substrats mésolithiques, ils révèlent dans leur outillage les dissemblances héritées de leur souche même. L'agriculture apparaît précocement. En Donezan, des

défrichements accompagnés de cultures (pollens de céréales) ont été mis en évidence dès la première moitié du 5e millénaire. L'élevage du chien, du mouton, du bœuf, de la chèvre et du porc est attesté.

La néolithisation des Pyrénées Centrales et occidentales.

Au-delà de la Garonne, vers l'Ouest, l'implantation des cultures néolithiques n'est pas bien marquée. Les ensembles représentatifs (notamment céramiques) sont à peu près inexistant, ce qui avait incité certains auteurs (Octobon, Fabre) à nier la présence des néolithiques dans ces régions. Les données des recherches en grotte révèlent les brefs séjours de groupes peu nombreux, qui ne paraissent pas adopter les innovations néolithiques (peut-être à cause d'obstacles naturels et humains). Le Néolithique ancien des Pyrénées-Atlantiques est encore mal documenté et l'on s'interroge sur la provenance des influences perçues : façade atlantique de la Péninsule Ibérique ou courant est-ouest le long de la chaîne ?

Le Néolithique moyen : l'essor du Néolithique

À partir du milieu du 5e millénaire, les vestiges des communautés agro-pastorales deviennent plus abondants dans le piémont nord-pyrénéen. Si les documents sont très lacunaires en Béarn et en pays basque, à l'est deux ensembles culturels se confrontent : les cultures de Montbolo et le Chasséen.

Le groupe de Montbolo

Cet horizon culturel a été défini dans une grotte au pied du Canigou en France. On le rencontre seulement dans les Pyrénées-Orientales, plus rarement en Ariège, et il s'étend surtout en Catalogne espagnole. Si l'outillage de pierre n'est pas très bien connu, l'os a servi à confectionner de nombreux poinçons, tranchets, lissoirs. La poterie est d'excellente qualité : lisse, brillante, bien cuite, elle entre dans le complexe des céramiques « occidentales » du Néolithique moyen, dont elle correspond à la phase ancienne. Quelques stations de plein air et surtout des habitats en grottes montrent une forte activité pastorale. Si l'inhumation dans des sépultures collectives est la pratique funéraire la plus courante (Bélesta), quelques incinérations sont à signaler (Camp del Ginèbre à Caramany).

Le Chasséen

Contemporain de la fin de la culture Montbolo, le groupe chasséen se rencontre dans la dépression Aude-Garonne et s'étend à tout le Midi de la France. À partir du 4e millénaire, les influences du Chasséen classique se font plus pressantes vers le sud tandis que s'amorce un régionalisme sensible des deux côtés de la chaîne pyrénéenne.

Des améliorations technologiques se produisent durant cette période. Les potiers utilisent encore le montage au colombin, mais le plus souvent les poteries sont montées à partir de plusieurs éléments moulés puis collés. Les décors sont le plus souvent gravés de motifs géométriques rehaussés de pâte blanche ou rouge. L'outillage lithique est amélioré : le débitage par pression se généralise. Il en résulte des lamelles très

finies et régulières aisément remplaçables dans les manches en bois ou en os. Pour cela, on importait du silex blond translucide provenant de la basse vallée du Rhône et de l'obsidienne depuis la Sardaigne ou la Sicile.



Vases chasséens d'Auriac (Aude) (cliché V. Porra)

À ce contexte se rattache un ensemble de sépultures au mobilier typique (flèches tranchantes, lamelles de silex, coquillages percés, perles en schiste et en variscite mais la céramique est rare ou peu spécifique). Ce sont des cistes contenant des corps en position repliée, ou des fosses funéraires.

Le Néolithique final

La fin du 3e millénaire avant J.-C. est marquée, dans le Midi de la France, par l'apparition de groupes culturels à étendue géographique restreinte. De tels groupes ont dû exister dans les Pyrénées, mais ils ne sont vraiment définis à ce jour que dans la moitié orientale de la chaîne.

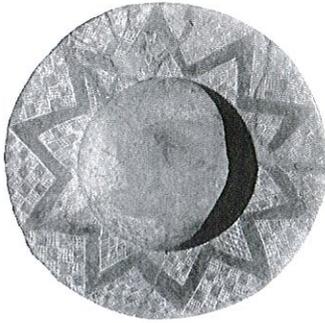
Le Néolithique évolué de Bédailhac (Ariège)

Des roches grenues (tels quartzite, schiste, ophite) ont servi à confectionner haches, ciseaux et racloirs. Les poinçons et les lissoirs sont en os. La céramique comporte des bols hémisphériques à pâte grossière ou, au contraire, soigneusement épurée. Certaines affinités sont sensibles avec les groupes languedociens datés de la deuxième moitié du 3e millénaire.

Le groupe de Véraza

Il se développe depuis la région agathoise jusqu'en Barcelonais avec de fortes implantations en Minervois, Corbières et Roussillon. Vers l'ouest, l'extension jusqu'à la Garonne est certaine (Tuilerie de Grépiac, Haute-Garonne). Ce groupe est connu par d'importantes séries provenant de grottes ou de villages de plein-air en nombre particulièrement élevé. Une vie agricole active est révélée par l'abondance des meules, molettes, percuteurs, pilons ou faucilles sur silex en plaquette. La céramique est variée dans ses formes et ses dimensions (bols, jattes, écuelles, marmites, jarres). L'ornementation est rare : pastilles, cannelures. Les tétons doubles ou oreilles perforées

sont des éléments typiques. Les cordons lisses superposés sont fréquents.



*Assiette
chasséenne de
Bérial (Aude)*

Cliché V. Porra

LE CHALCOLITHIQUE : LES DÉBUTS DE LA MÉTALLURGIE

Dans le monde pyrénéen, des groupes du Néolithique récent/final (vers -2500 ?) présentent des traces d'une métallurgie précoce, vraisemblablement favorisée par la richesse pyrénéenne en minerai aurifère et cuprifère ou en gisements alluvionnaires. Ces vestiges de métallurgie sont antérieurs à la divulgation des gobelets campaniformes.

La civilisation des gobelets campaniformes

À partir de -2500 avant J.-C., la culture des gobelets campaniformes qui se développe en Europe commence à se manifester dans le monde pyrénéen. La zone Aude/Catalogne constitue l'une des réserves européennes en gobelets campaniformes. Les découvertes sont nettement moins nombreuses dans les parties centrale ou occidentale de la chaîne (Ariège, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées et Pyrénées-Atlantiques). Ces dernières régions ont toutefois fourni des documents de qualité dont le faciès est souvent plus atlantique que méditerranéen. L'étude stylistique permet de reconnaître :

- les campaniformes à décor « international »,
- les campaniformes à décor « cordé »,
- les campaniformes proprement « pyrénéens ».

L'émergence des campaniformes coïncide avec l'apparition de puissants réseaux d'échange de produits, de techniques et probablement d'idéologies nouvelles. L'identité pyrénéenne s'exprime surtout dans les poteries dont les formes et les décors se diversifient. Les pointes de flèches en silex sont désormais à pédoncules et ailerons, et parfois en cuivre. Ce métal concurrence la pierre dans l'outillage.

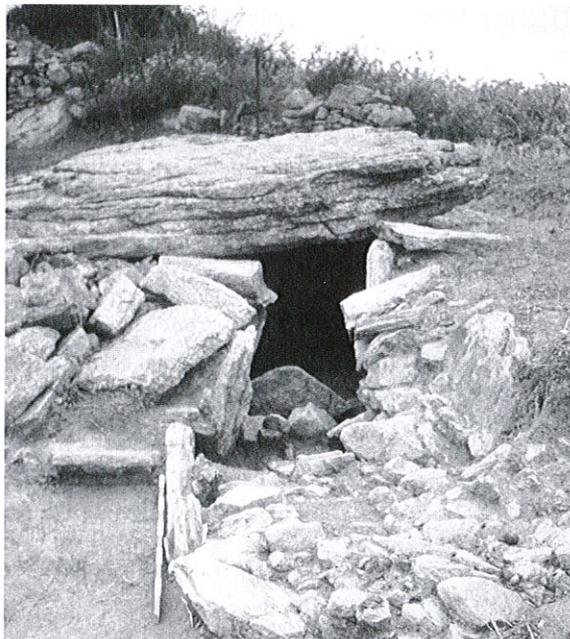
LE MÉGALITHISME

Les problèmes de typologie et de chronologie sont difficilement dissociables dans la mesure où certaines architectures sont liées à des époques et à des groupes humains bien précis. Ils ont été construits dans une période allant du milieu du 3e millénaire au 2e millénaire. Deux concentrations, dépassant la centaine de monuments chacune, se trouvent aux extrémités de la chaîne, alors que l'on en compte seulement une trentaine dans le piémont central. Ils sont généralement situés sur des plateaux ou des cols.

Dans les Pyrénées-Atlantiques, les monuments sont simples, à tumulus rond et chambre quadrangulaire, alors qu'en Navarre et au Pays Basque sud on trouve des dolmens à couloir et chambre polygonale de type ancien (fin 5e millénaire).

Les mégalithes des Pyrénées de l'est forment un ensemble cohérent avec ceux de la Catalogne méridionale. Les tumulus sont plutôt circulaires et l'architecture interne montre une certaine diversité. Quelques monuments possèdent une chambre nettement différenciée du couloir ou du vestibule d'accès. Au cours du temps cette distinction est moins marquée et on aboutit à des dolmens trapézoïdaux à entrée rétrécie et surbaissée.

Les mobiliers les plus anciens trouvés dans les monuments du Roussillon et des Corbières se rapportent au Néolithique récent. Le Chalcolithique et les éléments campaniformes sont régulièrement attestés, tout comme ceux de l'Âge du Bronze ancien-moyen.



*Dolmen de Saint-Martin
(cliché V. Porra)*

LES ÂGES DU BRONZE ET LA PROTOHISTOIRE

Le Bronze ancien

Dans le Midi méditerranéen s'est développé un faciès épicanpaniforme avec un décor céramique, appelé style « barbelé ». Les formes comprennent des gobelets, mais aussi des jattes, des cruches. Ce groupe s'est développé aux tout débuts de l'Âge du Bronze. On distingue trois centres d'intérêt, certainement perméables entre eux.

Le groupe roussillonnais

Cette région présente des métissages entre des traditions régionales de la civilisation campaniforme pyrénéenne et la mise en place de nouveaux éléments typiques du Bronze ancien. La grotte des Châtaigniers (Vingrau) est son meilleur représentant. Les dolmens et les grottes sépulcrales sont toujours utilisés. Quelques coffres peuvent appartenir à cette

phase. L'existence d'ateliers métallurgiques régionaux est probable.

Le groupe ariégeois

Individualisé à partir des fouilles de la grotte de Bédeilhac (Ariège), les démarcations entre Bronze ancien et moyen restent à préciser. Les récurrences néolithiques sont manifestes dans l'équipement osseux et lithique. On observe le développement des flèches en os, tout comme à Montou et Bélesta dans les P.-O.

Le groupe occidental

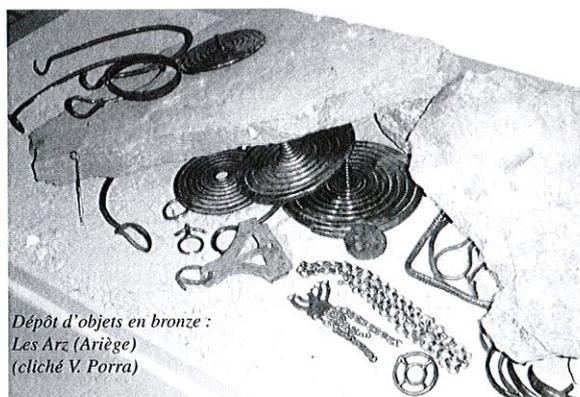
Ce groupe demeure encore mal connu. Les poteries à cordons impressionnés et les alènes losangiques en cuivre se sont répandus jusqu'en Viscaya (grotte de Kobeaga à Ispater, grotte de Tarreron). La phase primitive de l'horizon à vases polypodes a peut-être débuté ici dès le Bronze ancien. Ces récipients s'associent généralement à des urnes et à des jattes décorées ou non. Les tumulus apparaissent avec un type d'objet unique : l'hallebarde d'Hérédèche à Sost (Hautes-Pyrénées).

Le Bronze moyen

C'est la phase optimale de l'Âge du Bronze pyrénéen. Elle présente, à côté de dénominateurs communs, des aspects multiformes en liaison avec des groupes localisés. On parle souvent de culture des vases polypodes pour désigner ces divers groupes parce qu'un type de vase à pieds a conféré une certaine unité au Bronze moyen des Pyrénées françaises (du Béarn jusqu'en Roussillon) et de l'Aquitaine. Peut-être sa diffusion est-elle liée à un certain style de vie à dominante pastorale. Les plus fortes concentrations de céramiques polypodes se situent en Béarn, sur le plateau de Ger et les environs de Tarbes, dans les grottes garonnaises et ariégeoises. Les découvertes de l'Aude et du Tarn relient les trouvailles pyrénéennes à celles des marges occidentales du Massif Central (Quercy).

Les dépôts launaciens

Ce sont des cachettes où ont été entassées de grandes quantités d'objets en bronze (haches, bracelets, lingots...). Les découvertes de dépôts launaciens se sont étendues jusqu'en Ariège. Les dépôts de l'Ariège (Arnave et les Arz à Uchentein) montrent un désir de thésaurisation de ces nouveaux objets et/ou matières. En effet, si leur enfouissement



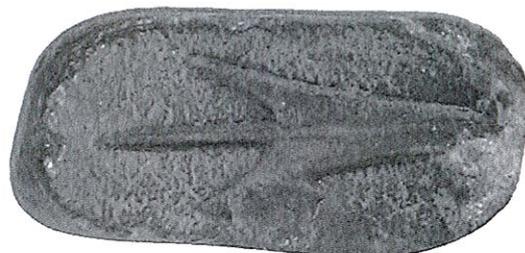
*Dépôt d'objets en bronze :
Les Arz (Ariège)
(cliché V. Porra)*

se place au 1er Âge du fer, et peut correspondre à une collecte (cache de fondeur ?), cette industrie date de l'Âge du Bronze moyen.

Le Bronze final

Il n'est pas possible d'unifier l'ensemble des Pyrénées en une même entité et, ici encore, des faciès locaux apparaissent.

L'agriculture et l'élevage jouent encore un rôle fondamental, mais de plus, la métallurgie connaît un essor



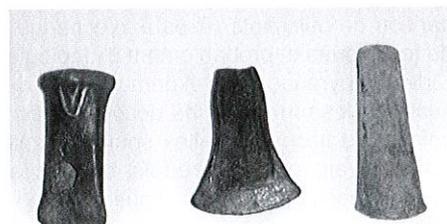
Moule d'Arsa (Vinça, P.-O.) (cliché V. Porra)

certain (des moules sont signalés un peu partout). Le sel faisait l'objet d'une fabrication artisanale dans des ateliers spécialisés (Salies du Béarn est exploité depuis le XIIIe siècle av. J.-C.).

La documentation relève de deux sources d'information : les habitats et les nécropoles. Dès le Xe siècle av. J.-C., des nécropoles à incinération apparaissent en Catalogne. Vers la fin du Bronze final (VIIIe siècle av. J.-C.), la situation se modifie assez rapidement et les influences des groupes côtiers méditerranéens se fait sentir sur la majeure partie des Pyrénées, en se métissant au contact des modes locales.

Dans les Corbières et en Roussillon se développe le groupe Mailhac I, dont la répartition couvre tout le territoire bas-Languedocien, du Rhône inférieur à l'Ampurdan. Les urnes cinéraires, contenant les restes des défunts et le mobilier, étaient disposées dans des fosses généralement fermées par des

*Différentes
haches
en bronze
des P.-O.
(cliché V.
Porra)*



dalles. La poterie s'identifie par le décor d'incisions à la pointe bifide (méandres, zoomorphes, anthropomorphes) parfois incrustées de pâte blanche ou rouge.

Sur les hautes terres des Pyrénées méditerranéennes, le groupe Mailhac I ne semble pas avoir pénétré. Le niveau II du site de San Feliu (Llo) comporte de la céramique à larges cannelures associée à des motifs traditionnels (cordons digités, décors cerdans en épi).

En Ariège existe un horizon original d'ensembles céramiques marqués par deux influences : l'une autochtone dans la tradition Bronze moyen, et l'autre d'affinités méditerranéennes avec des décors de méandres incisés d'aspect mailhacien.

Dans les Pyrénées centrales et surtout la région de Tarbes, riche en nécropoles halstattiennes à incinération, il existe une phase ancienne datée du VIII^e siècle, avec parfois des poteries ornées de méandres à rapprocher du complexe Mailhac I.

CONCLUSION

À travers ce rapide panorama de près de dix millénaires, il apparaît que l'aspect compartimenté de la chaîne des Pyrénées semble faire obstacle à la diffusion des nouvelles techniques dans le sens est-ouest/ouest-est, plutôt que nord-sud/sud-nord. En

effet, alors que les chasseurs-cueilleurs du mésolithique occupent à peu près la totalité du massif pyrénéen et pénètrent en haute montagne, les nouvelles acquisitions technologiques des néolithiques ont du mal à se diffuser dans la chaîne occidentale. Il en va de même pour les influences campaniformes, dont les témoignages se raréfient dans les Pyrénées centrales et occidentales. Pourtant c'est au Chalcolithique et à l'Âge du Bronze que l'identité pyrénéenne s'exprime, surtout à travers la céramique. Pour le mégalithisme, les influences semblent venir au contraire de la façade atlantique. La pratique funéraire de l'incinération des défunts, généralisée à toutes les Pyrénées au cours du premier millénaire avant notre ère, montre que ces montagnes deviennent alors plus perméables aux influences extérieures.

Indications bibliographiques

Catalogue de l'exposition disponible au Château-Musée de Bélesta

Dominique Sacchi et Jean Vaquer : *Connaitre la Préhistoire des Pyrénées*. Éd. Sud-ouest, 1996.

À propos des graffites de Peyrestortes

Aline Rousselle
Professeur des Universités émérite

J'ai eu le plaisir d'assister à la réunion de l'Association archéologique des Pyrénées-Orientales lors de laquelle Jean Abélanet a rendu hommage à Georges Claustres, en présentant des photographies des graffites inscrits sur des poteries d'époque romaine qu'il avait lui-même découverts à Peyrestortes avec Pierre Cantier, et qu'il avait publiés dans *Gallia* (Claustres 1958, p. 41-82).

La lecture des graffites calqués par Claustres avait bénéficié de l'aide d'Émile Thévenot. Dans la publication de son texte, Jean Abélanet a considérablement amélioré cette lecture (Abélanet 1997). C'est en prolongement de ses corrections et suggestions que je lui offre ces quelques propositions.

Il est le premier à avoir suggéré que cet ensemble de vaisselle a pu appartenir à une taverne, ce qui va orienter les réflexions qui suivent. Les inscriptions, comme l'a écrit Jean Abélanet, mêlent l'écriture en majuscule et la cursive latine. La lettre E est soit angulaire, soit cursive : // ou \\. Mais elle peut encore prendre la forme lunaire venue du grec (e grec).

des A par exemple), et le R est net, comme le P était net sur les autres inscriptions. Cependant le P peut être un R inabouti ou un R grec. On aurait donc, sur une grosse cruche, deux fois SARA et un chiffre, et plusieurs fois des barres verticales après une lettre,

Graffiti PE SARA

comme si l'on marquait une barre chaque fois qu'on versait une dose du liquide. Imaginons qu'une servante ou un serviteur vienne remplir le gobelet ou un autre récipient pour servir ou pour utiliser le contenu, et que le maître ou un surveillant marque sur la jarre le nombre d'unités versées à chaque serveur.

Nous retrouvons SARA : PE SARA sur l'épaule d'une cruche (1). La forme des lettres est celle de la grosse cruche à plusieurs inscriptions. Le E est lunaire, et se retrouve encore sur un vase (Claustres *op. cit.*, n°822). Le mot PE pourrait être P(I)E, pour « bois » en grec qui est souvent employé en écriture latine.

Une mosaïque de Dougga, en Afrique du Nord (Tunisie), datée de la fin du III^e siècle, montre deux grands serviteurs portant chacun une amphore sur l'épaule (2). Le mosaïste a fait porter l'un sur l'épaule gauche, l'autre sur la droite, pour les besoins de l'esthétique. Chacun des deux verse un liquide de son amphore dans un récipient peu profond présenté par un homme plus petit. En fait, selon les conventions, il s'agit d'un jeune serveur de banquet, d'ailleurs vêtu de la tunique courte du service, tunique élégante pour l'esthétique du banquet. L'un des serveurs porte même une touffe de cheveux dressée sur le sommet du crâne. Ces deux garçons - dont l'un tient des roses dans l'autre main - vont apporter les coupes à table. Deux autres serveurs, à droite et à gauche, apportent d'autres accessoires : serviette et aiguière, branches et fleurs (Dunbabin 1978).

Il s'agit là du service de vin dans un repas privé, dans une maison particulière que les archéologues ont nommée « la Maison des échansons », d'après cette mosaïque. Mais les étapes du service sont certainement parallèles dans une taverne. Le patron gère ses réserves : amphores de dimensions variées selon la qualité du vin contenu, amphores de poisson séché, d'olives, de garum. Il ouvre les amphores. De ces amphores, on verse dans des plats et cruchons qui sont apportés aux consommateurs (3). Dans ce contexte, les graffiti peuvent se référer à plusieurs situations : graffiti du patron sur ses amphores, graffiti des clients s'ils laissent leur pot à la taverne ou

BIBE SERVE NON VACO TIBI "Bois esclave, je ne suis pas vide pour toi"



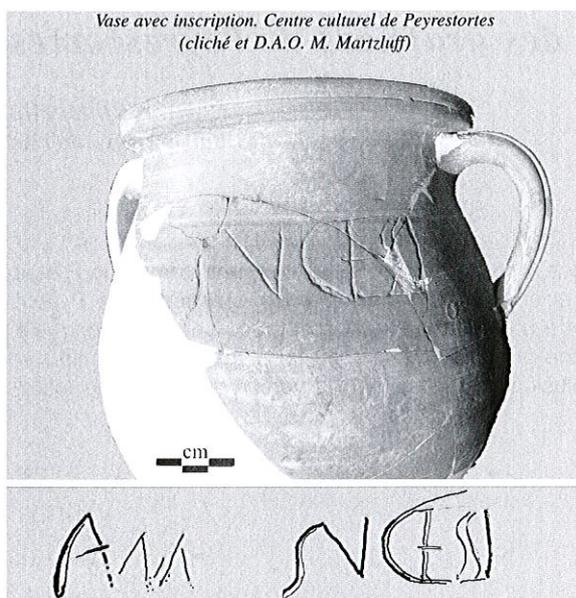
BIBI SERVE NON VACO TIBI



Exemple de graffiti sur paroi fine. Centre culturel de Peyrestortes (cliché. M. Martzluff)

1. GRAFFITI MULTIPLES SUR UNE CRUCHE DE 9 LITRES SARA S/VI ou SARAS VI ET SARA III (1).

L'écriture est différente des autres lots (forme



veulent s'en réserver un, justifiant les inscriptions de propriété, assorties de menaces aux voleurs. Mais, plus probablement, il s'agit de marques sur les pots de service, chacun attribué à un serveur ou à une servante qui peuvent être responsables de la casse. Un nom peut alors avoir une intention différente d'une autre. Et les chiffres peuvent indiquer combien de mesures sont versées à tel ou tel serveur de la taverne, ou quelle est la contenance de son pot (combien de gobelets ?) ou même l'approvisionnement pour une maison particulière. Cela expliquerait les inscriptions multiples sur la jarre de 9 litres, chaque fois un nom ou une ou deux lettres, suivies de barres unitaires ou d'un chiffre romain, comme VI.

2. CLEOPATRA SOCIO INSCRIT SUR UN PLAT CREUX.

À propos de *CLEOPATRA*, des inscriptions faites sur trois tessères nummulaires mentionnent des esclaves *sociorum*, esclaves appartenant à des *socii* (Andreau 2001, p. 154). Ici, à Peyrestortes, serait-ce Cléopâtre (esclave) des *socii* ? Mais quels *socii* ? Peut-être une taverne de collègue. Pour Andreau, ceux des tessères sont des sociétés de publicains. Mais pour qu'un esclave appartienne à une société, il faut que celle-ci ait une personnalité juridique (4).

Examinons maintenant l'inscription, très judicieusement corrigée par Jean Abélanet : *SOCIO*, peut-être le début de *SOCIORUM*, nom donné au garum « de la Compagnie » (Etienne 1970). Le garum est fabriqué près de salines affermées à des sociétés (Ponsich et Tarradell 1965). L'expression *garum sociorum* se trouve sur une amphore de Pompéi (*g. sociorum*) (5). Or, jusqu'à l'article de Robert Etienne, on avait traduit *garum sociorum* par « garum des alliés ». Pliny l'Ancien (6) nous apprend que l'on nomme *garum sociorum*, « garum de la Compagnie », le garum le meilleur, fait dans les cuves de Carthago Spartaria. On connaît encore ce garum de la Compagnie par Martial (« fait du premier sang d'un scombres respirant encore, reçois cet orgueilleux garum, c'est un somptueux présent ») (7).

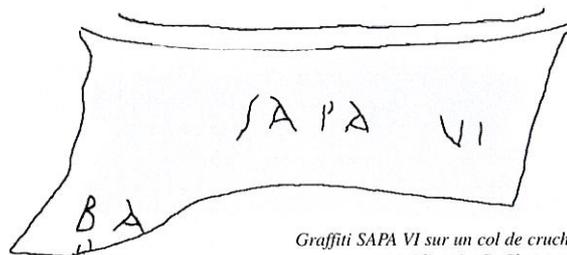
Ausone avait reçu de Paulin, son élève et ami, futur

évêque de Nole, deux envois d'huile de Barcelone, à la fin du IV^e siècle. Paulin avait joint du « garum de la Compagnie » au second envoi. Ausone, qui se refuse à employer le terme vulgaire *muria* pour nommer la sauce de poisson et qui emploie ce que les personnes cultivées nomment du nom grec *garum* depuis toujours, remercie en disant qu'il va en faire déborder les cuillers en inondant ses plats (8).

Depuis l'époque de Pliny jusqu'à la fin du IV^e siècle, l'emploi de l'expression « garum de la Compagnie » s'est maintenu, et l'on voit ici qu'il s'applique à un garum expédié de Barcelone à Bordeaux. Ceux qui connaissent le Nyoc Man, sauce de poisson orientale maintenant courante en Europe, comprennent qu'on peut difficilement se servir d'un plat en terre ayant contenu du garum pour un autre usage. On avait certainement intérêt à le reconnaître soit par sa forme, soit par son rangement, ou mieux encore par une inscription. Il en est probablement de même pour la *sapa*, s'il faut lire *SAPA VI* et non *SARA VI* sur un col de cruche.

3. SAPA VI SUR LE COL D'UNE CRUCHE (9)

Georges Claustres a proposé de voir ici le produit nommé la *sapa*, qui pourrait être une décoction de mouron rouge (10). Pliny dit qu'on ne doit pas remplir complètement les jarres de bon vin et enduire la partie vide de *defrutum* ou de *sapa*. La *sapa* et le



Graffiti SAPA VI sur un col de cruche
(d'après G. Claustres)

defrutum doivent être cuits avec des noix, les nuits sans lune, dans un vase de plomb (11). Il s'agit bien de parfumer le vase. Une inscription *sapa* pourrait donc signaler le parfum pour éviter de parfumer d'autres produits, à moins qu'il ne s'agisse d'un vase contenant uniquement de la *sapa*, ce qui se conçoit dans une taverne. Cependant, il pourrait être au moins aussi judicieux de rapprocher ce *SAPA VI* des inscriptions *SARA* déchiffrées sur la grosse cruche vue plus haut.

4. COUPE À DÉCOR INCISÉ ET INSCRIT.

Restons toujours dans ce contexte de service de table (vin, garum, et autres produits) pour examiner un plat particulièrement intéressant par son décor figuratif gravé et par son inscription : *AD DUOS PAVONES COPIA / ...CA (?) ET SOFOSCATAPLASMARUM*. Certaines lettres sont en *scriptio continua*. On doit admettre la séparation *AD DUOS PAVONES*, et traduire « Aux deux paons », sans doute le nom de l'auberge (cf. *ad duos Laures* - « près des deux paons » - nom de la catacombe des Saints Marcellin et Pierre). Pour la suite, tout dépend de la séparation de mots.

Claustres et Thévenot coupaient avant *PLASMARUM*, cherchant à comprendre *SOFOSCATA*, rapproché de *SUFFUSCATA*. Leur transcription, qui a influencé Jean Abélanet, est orientée par l'interprétation des images incisées au-dessous, sur lesquelles il faut maintenant s'arrêter.



Vase 239 Les paons gravés (d'après G. Claustres)

On voit indubitablement deux paons de part et d'autre d'un vase. À droite ensuite, un cercle traversé de quatre diamètres, qu'on a aussitôt défini comme une roue solaire, un symbole solaire. De ce symbole solaire, on est revenu aux paons et, comme les peintures chrétiennes des premières catacombes présentent des paons dont on a des interprétations en termes d'immortalité, on a vu sur ce vase - et Jean Abélanet en dernier lieu - une référence à des croyances pré-chrétiennes. Mais avant d'en donner une interprétation symboliste, il serait plus raisonnable d'étendre à ce vase l'explication en termes de vaisselle culinaire ou de table. Tentons donc ce premier travail.

À partir de 67 avant J.-C., on se mit à servir des paons dans les repas de luxe. En suite de quoi se développèrent des élevages de paons pour la consommation, élevages qui étaient d'un excellent rapport ; Plinius l'Ancien (12) rappelle que le paon perd sa queue chaque année (ce qui le fera rapprocher des idées de renaissance et d'immortalité, mais pas dans ce chapitre de Plinius) et qu'on engraisse les paons pour les manger. Varron (13) conseille l'élevage de paons et donne le prix des œufs. Cent paons sont communs dans une basse-cour et avec trois petits par femelle, on peut avoir un rapport de 60.000 paons. Mêmes considérations chez Columelle et Aristote (14). Bien loin de voir dans les paons des mosaïques africaines un symbole d'éternité, Gilbert-Charles Picard (*op. cit.*) les considère, à l'instar de toutes les autres images de *xenia*, comme des cadeaux de gastronomes.

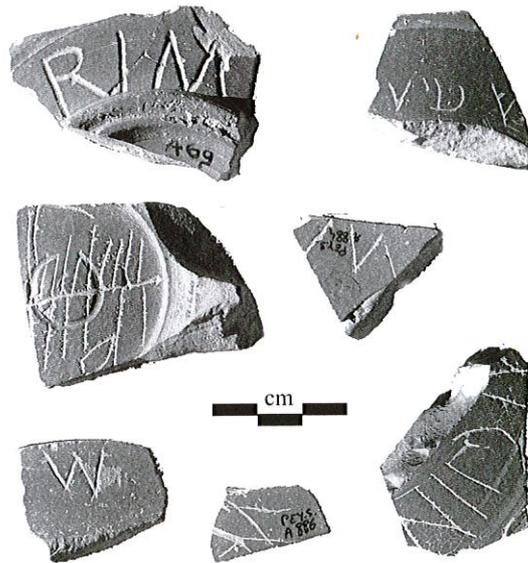
En contexte de tavernes, l'enseigne « Aux deux paons » montre la prétention de l'établissement roussillonnais. À Pompéi, l'établissement d'Euxinus nommé « Le Phénix » a comme enseigne un phénix dans un décor floral. Sous le phénix, deux paons de part et d'autre de l'inscription peinte : « Sois heureux, toi aussi, comme le phénix » (Salles 1982, p. 197 et Klebeg 1957). De nombreuses inscriptions de buveurs disent : *utere felix* (Dunbabin, Picard, *op. cit.*)

Mais *quid* de la « roue solaire » ? Si on la rapproche de graffiti semblables et de peintures et sculptures des premiers siècles à Rome, même dans les catacombes, on ne peut qu'y voir un pain dont les parts ont été en quelque sort pré-découpées sur la

miche avant cuisson. On en a trouvé de réels dans les fouilles de Pompéi. On les trouve représentés sur des documents païens sculptés ou peints directement en relation avec la boulangerie, ou sur des plaques funéraires ou des couvercles de sarcophages païens pour montrer un repas funéraire d'obsèques ou d'anniversaire, ou encore, si l'on veut bien suivre ma proposition, pour des distributions alimentaires anniversaires. On voit encore ces pains prédécoupés sur des sculptures montrant le dieu Mithra et le dieu Sol au banquet.

À Peyrestortes même, une coupe porte trace de marques de couteau : un découpage en 8 parts dans la coupe d'Amata. Georges Claustres écrit que « le possesseur a dessiné une grande étoile et inscrit plusieurs mots » (Claustres, *loc. cit.*, coupe n°154, fig. 18, commentaire p. 70-71). Il ne s'agit donc pas d'un signe chrétien. Pourquoi ne pas penser à la fabrication du pain, que l'on marque d'une croix pour faciliter la cuisson, pour faciliter la fraction en quatre, et pour certains exemples des sarcophages chrétiens, en six, voire en huit comme à Timgad (15). De plus, on a remarqué que les pains des distributions publiques de Rome étaient d'un poids vraiment faible : environ 70 g. Les citoyens inscrits sur les listes avaient droit à vingt pains de 70 grammes. Si l'on faisait cuire des pains de 280 grammes marqués d'une croix, on distribuait ensuite cinq pains par personne fractionnables en quatre chacun.

Or, dans une auberge, la première signification est alimentaire, tant pour les paons que pour le pain. Et comme l'écrit Jean Abélanet, il est impossible



Quelques exemples de graffiti sur tessons de céramique. Centre culturel de Peyrestortes (cliché et D.A.O. M. Martzluff)

d'imaginer des chrétiens à Peyrestortes vers 80 de l'ère chrétienne. Une fois admis que pain et paons sont comestibles, revenons à l'inscription. Pourquoi avoir écarté le mot *CATAPLASMARUM* ? Sans doute parce qu'il laisse isolé *SOFOS*. *SOFOS*, du grec *sophos*, signifie en latin « bravo ! » (16). Il est donc possible de dire *cataplasmarum* (*Copia cataplasmarum calet sophos* : l'abondance de cataplasmes

réchauffe les sages) (17).

Si nous abandonnons les interprétations spiritualistes à propos de ces inscriptions, nous pouvons aller vers des interprétations de taverne, et pourquoi pas de buveurs. Une statuette céramique du Musée Alaoui (Bardo, Tunis) (Picard 1979 et 1990) montre

Notes

- (1) Cf. *Gallia*, fig. 10, n°455
(2) *Sols de l'Afrique romaine*, collectif, Paris, 1995, fig. 48.
(3) Voir la peinture d'Hadrumète représentant un thermopolium d'Hadrumète, avec ses placards de vaisselle (Gilbert-Charles Picard 1990, p. 208).
(4) Andreau, *op. cit.*, p. 167, et note 8. voir aussi Claude Nicolet : *Deux remarques sur l'organisation des sociétés de publicains à la fin de la République*, dans H. Van Effenterre, dir., *Points de vue sur la fiscalité antique*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1979, p. 69-95.
(5) Dessau : *Inscriptions latines*, Berlin, 1916, 1962 : n°8600 de l'inventaire : sur une amphore et un urceus trouvés à Pompéi (*CIL VI 5659*).
(6) Pline l'Ancien, *HN XXXI*, 43, 94 (traduction Guy Serbat, 1972, p. 64).
(7) « *Scis autem me id nomen muriae, quod in usu vulgi est, nec solere nec posse dicere, cum scientissimi veterum et greca vocabula fastidientes latinum in gari appellatione non habeant, sed ego, quocumque nomine liquor iste sociarum vocatur. Iam patinas implebo meas, ut parior illa. Maiorum mensis applaria succus inundet* ».
La patina est un plat creux utilisé pour cuire les aliments. *Applare* : mot et sens douteux de cuiller (Gaffiot). Martial, *Épigrammes* 13, 102 (trad. française H. J. Izaac, 1961, p. 211).
(8) Ausone, d'après la trad. anglaise de H. G. E. White, 1949, tome II, p. 88.
(9) Claustres, *loc. cit.* n°604, fig. 9, comm. p. 46 et 56.
(10) Mouron ou *anagallis* : plante à petites fleurs. Claustres, *loc. cit.* p. 46, n° 6.
(11) Pline l'Ancien, *HN XIV*, 136 (trad. française J. André, 1958, p. 67-68 et notes p. 149 avec les référé-

rences à Caton).
(12) Pline l'Ancien, *HN X*, 20 (trad. française de Saint-Denis, 1961, p. 42-43).
(13) Varron, *Res rustica* III, 6, 2 (trad. française Ch. Guiraud, 1997, p. 18).
(14) Columelle, *De l'agriculture*, 8, 11 ; voir également Aristote, *HA*, 6, 9, 47.
(15) Carrié 1975, à la p. 1044. Carrié se réfère à la fresque des boulangers, catacombe de Domitilla pour l'image de petits pains qui pourraient peser 70 g, *ibid.* p. 1044, n°1.
On trouve, gravés près d'inscriptions funéraires, des pains à quatre ou six parts (*Sylloge inscriptionum christianarum veterum*, Musei vaticani. Acta Instituti Romani Finlandiae, edidit Henricus Ziliacus, vol. I, 2, p. 144-145). Cf. Jastrzebowska : Les scènes de banquet dans les peintures et sculptures chrétiennes des IIIe et IVe siècles, *Recherches augustiniennes*, XIV, 1979, p. 3-90 p. 74.
Voir également Hypogée de Vibia, n°XXVI, p. 39-40, 2e moitié du IVe s., et pain marqué d'une croix sculptée, païens, p. 49, IIIe s.
Dans le *mithraeum* de Santa Prisca à Rome, les pains sont aussi marqués d'une croix (Konjic : *CIMRM* 1896, Santa Prisca : *CIMRM* 482. M. J. Vermaseren, *Mithriaca*, I, EPRO, 16, 1971, p. 20, 21, 46 et pl. XVII, pains à six ou huit parts. Cf. Vermaseren : *The Excavations in the Mithraeum of the Church of Santa Prisca*, Leyde, 1965, pl. 53-54).
(16) Paulin de Nole, *Carmen*, X, 37 : *sophorum vis callida*, péjoratif : « la force rusée des (pseudo)-sages ? ».
(17) Sidoine Apollinaire, *Carm.* 15, 188 : *sophorum egregium decus*, emploi normal : « sages » ; *Callidus* : rusé, astucieux ; *calleo* : s'endurcir (une erreur), être habile, être trop subtil. Commodien, *Carmen apologeticum, plasma, ae* (et non *plasmatis*).

rences à Caton).

(12) Pline l'Ancien, *HN X*, 20 (trad. française de Saint-Denis, 1961, p. 42-43).

(13) Varron, *Res rustica* III, 6, 2 (trad. française Ch. Guiraud, 1997, p. 18).

(14) Columelle, *De l'agriculture*, 8, 11 ; voir également Aristote, *HA*, 6, 9, 47.

(15) Carrié 1975, à la p. 1044. Carrié se réfère à la fresque des boulangers, catacombe de Domitilla pour l'image de petits pains qui pourraient peser 70 g, *ibid.* p. 1044, n°1.

On trouve, gravés près d'inscriptions funéraires, des pains à quatre ou six parts (*Sylloge inscriptionum christianarum veterum*, Musei vaticani. Acta Instituti Romani Finlandiae, edidit Henricus Ziliacus, vol. I, 2, p. 144-145). Cf. Jastrzebowska : Les scènes de banquet dans les peintures et sculptures chrétiennes des IIIe et IVe siècles, *Recherches augustiniennes*, XIV, 1979, p. 3-90 p. 74.

Voir également Hypogée de Vibia, n°XXVI, p. 39-40, 2e moitié du IVe s., et pain marqué d'une croix sculptée, païens, p. 49, IIIe s.

Dans le *mithraeum* de Santa Prisca à Rome, les pains sont aussi marqués d'une croix (Konjic : *CIMRM* 1896, Santa Prisca : *CIMRM* 482. M. J. Vermaseren, *Mithriaca*, I, EPRO, 16, 1971, p. 20, 21, 46 et pl. XVII, pains à six ou huit parts. Cf. Vermaseren : *The Excavations in the Mithraeum of the Church of Santa Prisca*, Leyde, 1965, pl. 53-54).

(16) Paulin de Nole, *Carmen*, X, 37 : *sophorum vis callida*, péjoratif : « la force rusée des (pseudo)-sages ? ».

(17) Sidoine Apollinaire, *Carm.* 15, 188 : *sophorum egregium decus*, emploi normal : « sages » ; *Callidus* : rusé, astucieux ; *calleo* : s'endurcir (une erreur), être habile, être trop subtil. Commodien, *Carmen apologeticum, plasma, ae* (et non *plasmatis*).

Bibliographie

- Abélanet 1997 : ABÉLANET (J.) - Les graffiti gallo-romains de Peyrestortes, *Bulletin de l'Association archéologique des Pyrénées Orientales*, 12, décembre 1997, p. 75-85.
Andreau 2001 : ANDREAU (J.) - *Banques et affaires dans le monde romain. IVe siècle avant J.-C., IIIe siècle après J.-C.*, Paris, 2001.
Carrié 1975 : CARRIÉ (J.-M.) - *Les distributions alimentaires dans les cités de l'empire romain tardif*, Mefra 1975, p. 995-1101.
Claustres 1958 : CLAUSTRÉS (G.) - les graffiti gallo-romains de Peyrestortes (Pyrénées-Orientales), *Gallia*, XVI, 1958, fasc. 1, p. 41-81.
Dunbabin 1978 : DUBABIN (K.) - *The Mosaics of North Africa. Studies in Iconography and Patronage*, Oxford, Oxford Clarendon Press, 1978.
Étienne 1970 : ÉTIENNE (R.) : À propos du « garum

sociorum », *Latomus*, 29, 1970, p. 297 et suivantes.

Klebeg 1979 : KLEBEG (T.) - *Hôtels, restaurants et cabarets dans l'Antiquité romaine*, Uppsala, 1957.

Hamman 1979 : HAMMAN (A.-G.) - *La vie quotidienne en Afrique au temps de saint Augustin*, Paris, 1979.

Lejeune, Marichal 1976-77 : LEJEUNE (M.), MARICHAL (R.) - Textes gaulois en cursives latine, *Études celtiques*, XV, 1, 1976-77, p. 151-172.

Picard 1979 : PICARD (G. C.) - *La vie quotidienne au temps de Saint Augustin*, Paris, 1979, p. 79

Picard 1990 : PICARD (G.-C.) - La civilisation de l'Afrique romaine, *Études augustiniennes*, 2e édition mise à jour, Paris, 1990.

Ponsich et Tarradell 1965 : PONSICH (M.), TARRADELL (M.) - *Garum et industries antiques de la salaison dans la Méditerranée occidentale*, Paris, 1965.

Salles 1982 : SALLES (C.) - *Les bas-fonds de l'Antiquité*, Paris, Robert Lafont, 1982

Essai d'interprétation des roches à entailles du Roussillon et des Pyrénées catalanes

Jean Abélanet

Par une publication dans les Actes du 1er congrès international de gravures rupestres ou murales, qui s'est tenu à Lleida en 1992, nous avons attiré l'attention des archéologues sur un type de manifestations rupestres associées à un ensemble bien caractérisé de gravures schématiques de technique linéaire, très probablement datables de la fin de l'Âge du Fer, grâce à des graffiti en alphabet ibère qui les accompagnent parfois (antérieurs à l'arrivée des romains en nos régions). Le site le plus significatif a été découvert (en 1958) à Taillet au lieu dit *Sant Cristau*. On y voit une quinzaine d'affleurements de très vieux schistes (ordovicien supérieur) présentant des séries de rainures ou d'entailles fusiformes verticales, dont la raison d'être reste encore mystérieuse, mais pour lesquelles nous allons tenter de proposer quelques éléments d'explication. (fig. 1 et 2).

Sur un autre site des Aspres roussillonnaises, dont le nom significatif de *Correc des Tallades* nous a engagé à entreprendre une exploration des lieux (territoire de Fontcouverte, commune de Caixas), nous avons découvert des séries d'entailles identiques, également accompagnées de signes schématiques linéaires (fig. 3). Ajoutons que d'autres roches à entailles et gravures viennent d'être découvertes par Jean-Pierre Comps et

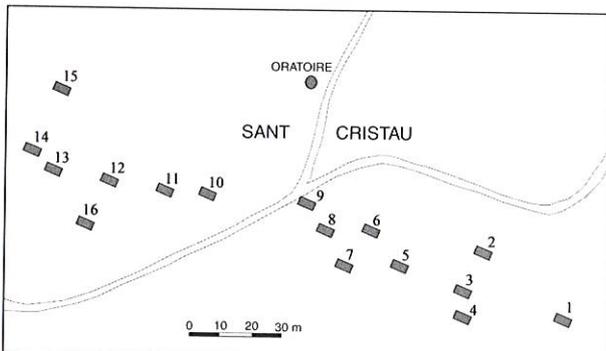


Fig. 1 : Carte de situation des affleurements de schiste à gravures de Sant Cristau (Taillet) (D.A.O. S. Nadal, d'après l'auteur)

son équipe le long de vieux chemins dans la même région des Aspres. On nous a signalé un autre rocher à entailles à Oms, mais nous n'avons pas eu le loisir d'aller en faire le relevé. En Conflent, Michel Martzluff en a découvert un grand nombre au territoire de Jujols, en Conflent. Plusieurs rochers à rainures et entailles ont également été signalés en Andorre par Pere Canturri (Canturri 1985) et, en Cerdagne, Pierre Campmajo a publié un grand rocher littéralement couvert de saignées fusiformes (appelées par lui « naviformes ») découvert près du village de Latour-de-Carol (Campmajo 1988).

Devant les mystérieuses entailles de *Sant Cristau* et des autres sites, la première explication qui nous était venue à l'esprit était qu'elles provenaient d'un travail de polissage de haches de pierre. Il est vrai qu'à

l'époque de nos premières découvertes de l'art schématique linéaire pyrénéen, nous étions persuadé de l'antiquité de ce type de manifestations rupestres. En effet, les archéologues italiens qui avaient étudié le célèbre site de



Fig. 2 : Roche à entailles et zones piquetées de Sant Cristau (cliché J. Abélanet)

la Vallée des Merveilles (*Val Meraviglie*), au mont Bego (commune de Tende, Alpes-Maritimes), avaient cru observer, parmi les innombrables gravures de représentations de têtes stylisées de taureaux ou de poignards datables des Âges du Bronze, obtenues par un piquetage serré sur les schistes de la montagne, des cas de superpositions qui laissaient penser que les gravures de l'Âge des métaux étaient postérieures à des gravures aux thèmes schématiques bien différents (arboriformes, pectiniformes, anthropomorphes, marelles, échelles, zig-zags, etc.).

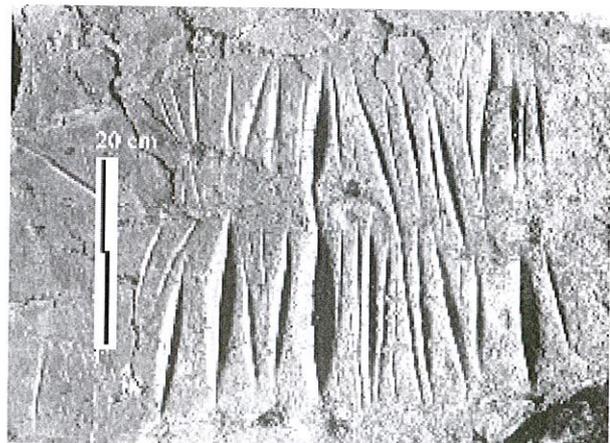


Fig. 3 : Roche à entailles du Correc de les Tallades (Caixas) (cliché J. Abélanet)

Nous avons pu vérifier nous même, sur le site du mont Bego, que leurs observations avaient été trop rapides : un examen rapproché (à la loupe) démontre à plusieurs reprises, que les fines incisions de motifs linéaires typiques (arboriformes ou autres) descendent nettement dans les minuscules cupules de piquetage de

certaines gravures de l'Âge du Bronze (poignards ou têtes cornues) et sont donc indiscutablement d'une époque plus récente, ce que confirme l'association des gravures linéaires du Roussillon avec les graffiti ibériques. D'autre part, une expérimentation de polissage que nous avons tentée s'est avérée négative : certes, par le mouvement de va-et-vient d'une authentique hache néolithique en pierre dure (sans origine connue) sur une plaque de schiste posée à plat, nous avons obtenu une entaille fusiforme absolument semblable par sa forme et ses dimensions, aux entailles de Tillet ou de Caixas, mais au bout d'un quart d'heure de travail, aucun résultat n'était visible sur le tranchant (nous avons choisi une hache qui avait perdu son poli d'origine). L'utilisation d'une roche grenue, grès ou granit à grains fins, aurait donné un résultat plus efficace que ce schiste des Aspres qui se réduit en fine poudre onctueuse gris clair. Enfin, on ne comprendrait pas pourquoi les hommes auraient choisi d'aller faire un travail de polissage dans des lieux aussi incommodes d'accès que le *Correc de les Tallades*, alors qu'ils avaient partout ailleurs à leur disposition toutes sortes de roches propices au polissage de leurs outils.

Il s'agit donc de pseudo-polissoirs et l'hypothèse d'une fonction utilitaire semble à exclure. Il faut envisager des manifestations d'inspiration religieuse ou superstitieuse. Il faut souligner qu'un art symbolique aux thèmes bien définis, reconnu aussi bien dans la région pyrénéenne que dans les Alpes méditerranéennes, accompagne toujours ces entailles, tant dans les Aspres que sur les sites de Cerdagne ou d'Andorre fig. 4 et 5). Cet art schématique doit être attribué à des actes de culte aux rochers, aux sources, aux éléments naturels qui se sont perpétués bien au-delà de l'implantation du christianisme dans les campagnes, comme le prouvent les nombreuses condamnations lancées par les conciles du Bas Empire et les édits de l'époque carolingienne. En confirmation de cette interprétation, on peut retenir le fait

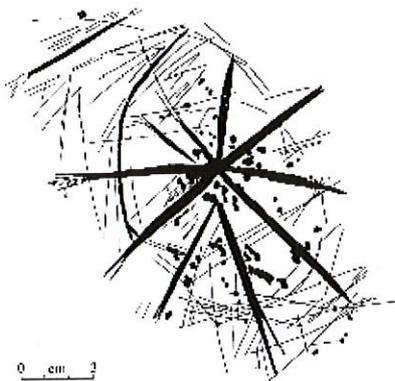


Fig. 4 :
Correc de les Tallades. Signe en étoile réalisé par rainurages, associés à des incisions linéaires et des piquetages (relevé J. Abélanet)

que, sur toute cette région, flotte une atmosphère de superstitions et de légendes.

Non loin des rochers de *Sant Cristau*, une petite chapelle romane, dédiée à *Nostra Senyora del Roure*, perpétue certainement un culte pré-chrétien à un arbre sacré, christianisé par la légende de l'invention dans les branches d'un chêne, d'une statue de la Vierge Marie par une petite bergère. Au début du XIXe siècle, on vénait encore un reste de tronc de chêne, qui passait pour être celui de l'invention : on distribuait aux pèlerins quelques

fibres de ce bois, qu'on plongeait dans les boissons des malades pour obtenir leur guérison (Abélanet 1999, p. 22).

Une tradition légendaire, recueillie de la bouche de la vieille fermière du Mas Sales, voisin du site de *Sant Cristau*, nous explique la raison du petit oratoire dédié à saint Christophe. Ce saint, doué d'une taille et d'une force peu communes, ayant décidé de s'établir en ce lieu

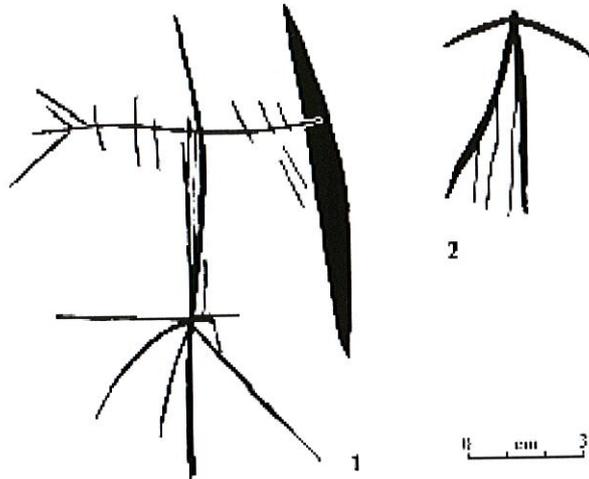


Fig. 5 : *Sant Cristau. Rocher 1, anthropomorphe finement incisé recoupant une entaille fusiforme (n°1) et Rocher 8, anthropomorphe en arbalète, combinant rainurage et incisions linéaires (n°2) (relevé J. Abélanet).*

isolé pour y vivre en ermite et prier, avait entrepris de se construire une maison de pierres (allusion probable à un dolmen détruit). En son absence, le berger du Mas Fonts démolissait ce que le saint homme venait de construire. Au bout de trois fois, saint Christophe, excédé, décida d'aller s'installer ailleurs, sur la montagne de l'Albère (au *Puig de Sant Cristau*), sur le flanc sud duquel se dresse le beau dolmen *La Balma de Na Cristiana*. Mais en partant, il lança sa malédiction sur le malveillant voisin : « *Mentre que Fonts serà Fonts, sempre hi haurà bojós i (codonys ?)* ». « *Aqueix mas* », ajouta notre informatrice, « *encara que me'l doneixen, per tot el mon no el voldria* » (Abélanet 1999, p. 43). Mentionnons ici la triste réputation de Caixas « *pais de les Bruixes* ».

En 1964, lors d'une visite au *Roc de les Bruixes* de Prats de Canillo, en Andorre, nous avons eu la chance de rencontrer un berger de la région, qui nous expliqua la légende relative à ce rocher. Au moment où le Diable allait saisir une sorcière pour l'entraîner en Enfer, celle-ci eut la présence d'esprit d'invoquer la *Mare de Deu* du sanctuaire voisin de Meritxell. En un clin d'oeil, elle se trouva transportée de l'autre côté de la vallée, au *Roc de la Salve* (et il me désigna un pointement rocheux dominant la forêt), tandis que le Diable, fou de rage, glissait avec son cheval sur le *Roc de les Bruixes*, où se marquèrent les traces que l'on voit encore : les griffes du Diable et de son cheval, dont on sait qu'il n'a pas de sabots mais des ongles crochus.

L'Antiquité païenne, ayant sacralisé, on le sait, sources, lacs, arbres et rochers, ces cultes naturalistes se sont perpétués longtemps dans nos campagnes, même après leur christianisation. Ces pratiques pas très

catholiques venues du fond des âges ont été, soit récupérées par le clergé sous des formes plus acceptables (ermitages consacrés à la Vierge ou aux saints, fontaines miraculeuses...), soit rejetées et réprouvées comme pratiques démoniaques (sorcellerie). La mémoire populaire a consacré le souvenir de ces lieux chargés de mystère.

Ainsi, sur les roches de *Sant Cristau*, des jeunes mariés sont venus à plusieurs reprises, aux XVII^e et XVIII^e siècles, inscrire leur nom et la date de leur mariage. Pratique qui ne semble pas innocente. Des rites de fertilité sont attestés dans des sanctuaires de nos montagnes pyrénéennes. *Nostra Senyora de Nuria* était par exemple invoquée par les femmes en mal d'enfant : il leur fallait, pour avoir l'espérance de mettre au monde un héritier, introduire la tête, en accompagnant ce rite d'une prière, dans la fameuse marmite (*olla*) de saint Gilles, présentée dans la chapelle. Quant au rocher de la grotte (il s'agit d'un simple abri sous une dalle rocheuse) où fut découverte en 1072, la statue de *Nostra Senyora del Roure* (selon la tradition, en réalité c'est une oeuvre du XII^e ou du XIII^e siècle), statue accompagnée d'une cloche, d'une croix et de la fameuse marmite (prétendument cachées plusieurs siècles auparavant par le saint ermite), il a fait l'objet, dans le temps, de curieuses pratiques qui pourraient fournir une explication acceptable aux multiples entailles, piquetages et raclages observés sur les schistes de notre région. Nous en avons trouvé le témoignage dans un vieux texte du XVII^e siècle (première édition de 1666), dont nous n'hésitons pas à reproduire certaines pages empreintes d'une candide saveur. Nous en avons respecté l'orthographe authentique : *Historia y miracles de la Sagrada Imatge de Nostra Senyora de Nuria, composta per lo Dr. Francesch Marés, prébere, Puigcerdá, 1850* (il s'agit de la cinquième édition). Après avoir parlé du buis béni qu'emportent les pèlerins pour protéger leurs champs, l'auteur poursuit (p. 9) : « *La mateixa propietat, diuhen, té la Pedra de Santa Cova, ahont fonch trobada la Sagrada Imatge de nostra Senyora, la qual Pedra es tant lluenta, y de tant gran resplendor, que reverberada del sol, apar sia cristall. Es gran miracle, que la tal Pedra, ó llosa, que cubre la cova, ahont trobaren la Sagrada Imatge de Nostra Senyora, se judica que sinch ó sis parells de bous la portarian : y los devots que van à visitar à Maria Santissima ne trauhen tanta, que sen aurian feta una gran casa de la que aurán treta ab tant d'anys, desde que fou trobada fins ara : y may se es conegut que haja disminuít ; antes bé sempre (per mólt quen trahen) se veu de una mateixa manera. Es també esta Pedra molt apropiada pera curar de moltes y diversas malalties ; y en particular de febras, y malcalt, donada à beurer al malalt picada y convertida en pols. Moltes vegadas se es esperimentat que donant la à alguns malalts, dins pochos días restaven de tot curats, y amb perfeta salut : la qual cosa christianament se ha de atribuir mès à la intercessió de Maria Santissima que à la virtut de la Pedra...* » Et l'auteur continue en citant quelques-uns de ces miracles obtenus grâce à cette « potion magique », dont il précise qu'on l'obtenait en

diluant cette poudre avec l'eau du ruisseau de Nuria (*y li doná a beurer una poca de aygua de la Ribera que baixa de nostra Senyora de Nuria, posanthe pols de la roca de la cova de la Verge Maria* (1) »).

Et, sans le savoir, il nous fournit une précieuse information qui prouve que nous sommes en présence de l'indéniable christianisation d'un lieu de culte antique : (p. 52) « *Diuse en lo llibre antich de pergami ja citat, que antes que allí se edificás la santa capella à llahor, y gloria de la Verge Maria, aquell lloch de Nuria era molt agreste, incult y aspre ; que era tant horrido y espantable que solament lo habitavan bestias salvatges ; en ell los pastors sentian moltes vegadas udolar esperits malignes y habian vist moltes visions de Satyros, Faunos, ó dimonis, per las quals visions malas, lo bestiar sels espantava, desgarriantse y despenyantse pera fugir* ». La venue de saint Gilles fit cesser ces manifestations infernales (2).

Ce qui nous permet d'avancer une explication naturelle à ces guérisons rapportées par l'excellent don Francesch Marés : on peut supposer, pourquoi pas, que cette sorte de potion à base de schiste pulvérisé, roche dont on sait qu'elle est formée de fine argile compressée contenant de éléments minéraux très variés, a pu avoir un réel effet thérapeutique sur certaines maladies, en agissant comme un véritable pansement gastrique. Cette propriété naturelle a pu renforcer la croyance en la vertu magique de cette poudre. On trouverait là une raison valable à l'exécution de ces entailles rupestres, grattages et piquetages qui font l'objet de cette étude. Ajoutons que le regretté Pierre Ponsich, à qui nous avons montré le site de Taillet, avait remarqué de semblables entailles sur des roches, au voisinage de la gare du train à crémaillère de Queralbs, lors d'une montée au sanctuaire de Nuria.

Terminons en signalant que cet usage superstitieux de la poudre de certaines roches sacrées est attesté à d'autres époques et en d'autres lieux. Étudiant chez les Coptes des coutumes et des traditions antérieures au Christianisme et à l'Islam, F. Fogel et H. Fontaine rapportent que, devenus chrétiens, ils ont utilisé les anciens temples de la Basse Égypte « *comme églises et comme habitations* . *Des pèlerins continuent de creuser au bas des murs des sillons en forme d'amande : ils récupèrent la poudre de pierre, utilisée notamment pour la protection des enfants, qui portent, accrochés à leurs vêtements, des petits sacs en tissu remplis de cette poussière* » (Fogel, Fontaine 1989). Et c'est à la même interprétation magique que se sont arrêtés les archéologues qui ont étudié les innombrables rainures et entailles qui affectent les abris sous roche (grès éocènes) du massif de Fontainebleau dans l'Île-de-France : « *Les sillons de grande taille, dits naviformes, pourraient résulter d'une récupération de poudre de grès à des fins thérapeutiques ou prophylactiques* » (Anonyme 2003, p. 9).

Notes

(1) Traduction : « *La pierre de la sainte Grotte, où fut découverte l'Image sacrée de Notre Dame, possède, dit-on, la même propriété. Cette roche est si luisante et si resplendissante qu'elle paraît être en cristal lorsqu'elle reflète le soleil. Et c'est un fait miraculeux, que d'une telle pierre, ou llosa, qui couvre la grotte où fut trouvée la sainte Image de Notre Dame et dont on estime qu'il faudrait cinq ou six paires de boeufs pour la déplacer, les dévôts qui font visite à la très sainte Marie en prélèvent tellement, qu'on pourrait en bâtir une grande maison avec ce qu'on a tiré en tant d'années depuis l'invention jusqu'à aujourd'hui et jamais on a constaté qu'elle ait diminué ; pour autant qu'on en prélève, on la voit toujours pareille. Et cette pierre est aussi très appropriée à guérir de nombreuses et diverses maladies, en particulier les fièvres et les chaleurs, quand on la donne à boire aux malades, écrasée et réduite en poudre. On a souvent expérimenté qu'en l'administrant à certains malades, en peu de jours ils étaient guéris et en parfaite santé : et cela, chrétiennement, il faut l'attribuer à l'intercession de la très Sainte Vierge plutôt qu'à la vertu de la pierre* ».

(2) Traduction : « *On dit dans le vieux livre en parchemin déjà cité, qu'avant l'époque où fut édifée la sainte chapelle en l'honneur et la gloire de la Vierge Marie, ce lieu de Nuria était très sauvage, inculte et rude ; il était tellement horrible et effrayant qu'il n'était habité que par les bêtes sauvages ; les bergers y entendaient souvent les cris lugubres des esprits malins et ils avaient vu apparaître souvent des Satyres, des Faunes ou des Démons, et ces apparitions démoniaques affolaient leur bétail qui se dispersait et se jetait dans les précipices pour s'enfuir* ».

Bibliographie

Abélanet 1986 : ABÉLANET (J.) - *Signes sans paroles. Cent ans d'art rupestre en Europe occidentale*. Hachette, Paris, 1986.

Abélanet 1990 : ABÉLANET (J.) - *Les roches gravées nord Catalanes*. Prades, 1990.

Abélanet 2003 : ABÉLANET (J.) - Les roches à entailles ou pseudo-polissoirs des Pyrénées catalanes et leur rapport avec le style rupestre linéaire. *1er Congrès international de gravures rupestres*, Lleida 1992, 2003, p. 595-619.

Abélanet 1999 : ABÉLANET (J.) - *Lieux et légendes du Roussillon et des Pyrénées catalanes*, Éditions du Trabucaire, Perpignan, 1999.

Anonyme 2003 : *L'art rupestre de l'Essonne*, Conseil général de l'Essonne, 2003.

Campmajo, Crabol 1988 : CAMPMAJO (P.), CRABOL (D.) - Le rocher aux gravures naviformes de Latour-de-Carol 1. Essai d'interprétation et approche chronologique. *Préhistoria i arqueologia de la conca del Segre*, 7ème col.loqui internacional d'arqueologia de Puigcerda, 1986, p. 227-239, 6 fig.

Canturri 1985 : CANTURRI (P.) - Variété des gravures rupestres. *Les dossiers histoire et archéologie*, n°90, éd. Faton, Dijon, 1985, p. 50-55, 7 fig.

Fogel, Fontaine 1989 : FOGEL (F.), FONTAINE (H.) - Religions et traditions à Thèbes ouest. *Les dossiers Histoire et Archéologie*, n°136, 1989, p. 80

Le canal royal de Thuir

(J.-P. Comps)

Un monument considérable du XIVe siècle

C'est un monument considérable, construit à l'instigation des rois de Majorque. Long de 35 km, il comportait plusieurs ouvrages d'art dont les Arcades à Perpignan. Les Arcades, ou encore les Canals, un aqueduc de 21 arches, de 300 m de long, permettaient de franchir la dépression entre le Serrat d'en Vaquer et le Puig Joan. Elles furent construites en caïroux dans la seconde moitié du XIVe siècle, vers 1378, elles étaient auparavant en bois. Autre ouvrage d'art remarquable : le pont d'En Labau à Rodès, à la sortie des gorges de la Guillère, dont nous reparlerons.

Le tracé

Le barrage principal ou resclausse qui déviait les eaux de la Tet vers le canal était à Vinça sur la rive droite, le canal passait sur la rive gauche par le pont-aqueduc de Sant Pere, faisait tourner le moulin de Ropidère et arrosait divers jardins, repassait sur la rive droite par le pont-aqueduc d'En Labau, de là se dirigeait vers Thuir (où il faisait tourner 6 moulins), puis vers Perpignan. Dans les fossés du château royal il animait 7 *casals* de moulins et la noria qui montait l'eau pour arroser les jardins du château.

Historique

Ce tracé comportait plusieurs passages délicats : la resclausse à Vinça est détruite plusieurs fois dans la deuxième moitié du XIVe siècle. Le pont de Sant Pere est endommagé par une inondation le 28 novembre 1403. Reconstruit plus grand en 1416, il est à nouveau détruit le 8 octobre 1421. Du côté de Ropidère, la roche Colomère oblige à un passage en corniche. Autre point difficile : le pont d'En Labau.

À la suite des destructions de 1421, le roi abandonne le canal mais dès 1423 est entreprise la construction du *rech royal de la vila de Perpenya* avec prise d'eau en aval d'Ille. Le tracé est différent, il passe plus au nord et ignore Thuir. La mise en eau a lieu en 1425, le jour de la Saint Georges, on sent une certaine satisfaction dans le texte qui en rend compte (1).

À partir de 1427, est mis en chantier un nouveau canal pour Thuir : le *rech royal de Thuir*, avec prise d'eau en amont d'Ille, il rejoint l'ancien près de Corbère.

La partie désaffectée de l'ancien canal de Thuir est ensuite vendue à Louis d'Oms, seigneur de Corbère. En 1725, selon Emmanuel Brousse (*Indépendant*, 339, 1894), une inondation emporte les deux ponts de Saint-Pierre et des Sarrasins et le seigneur de Corbère, de Boisambert, obtient l'autorisation d'emprunter sur la rive droite, entre les 2 ponts, le canal de Rodès, d'où le nom actuel de canal de Corbère.

Le pont d'En Labau ou des Sarrahins

Malgré son nom, il n'est pas envisageable de faire remonter sa construction à la courte période de domination arabe sur la région mais il est possible que quelque ingénieur musulman ait participé à sa construction au XIVe siècle.

Comme pour le pont de Saint Pierre, il s'agit d'un pont aqueduc. L'eau passait au sommet, sans doute à ciel ouvert. C'était un pont mixte, au moins dans son dernier état. Il y a eu en effet plusieurs réparations : l'arche que l'on voit depuis l'amont, en arc brisé, est vraisemblable-



Le pont d'En Labau (cliché J.-P. Comps)

ment d'origine, elle est en granit avec un double rouleau. La vue depuis l'aval montre une deuxième arche, plus haute, avec un unique rouleau en schiste. C'est la trace d'une reconstruction. Un peu plus à droite, la pile est allégée par une ouïe, on voit le départ de la petite arcade. Enfin, la dernière pile qui domine la rive droite de la Tet est rigoureusement verticale. L'aqueduc était donc mixte avec culées et piles bâties et platelage en bois au-dessus du fleuve, on voit d'ailleurs si l'on se place en aval un corbeau qui dépasse et qui devait permettre d'appuyer la charpente.

Sur la rive gauche, on aperçoit une pile et un petit oratoire. La présence de ce dernier ne doit pas nous étonner. Les oratoires ou les chapelles (Notre-Dame-du-Pont à Perpignan, Elne...) sont couramment édifiés à l'entrée des ponts médiévaux. La construction d'un pont est à cette époque considérée comme une œuvre pie et résulte, ce qui n'est pas le cas ici, d'une multitude de dons et de legs testamentaires à une « œuvre du pont ». Il ne faut pas négliger non plus toute la symbolique du passage (via la mort ?) vers un au-delà inquiétant : moment difficile (pensons à toutes les légendes concernant les ponts du diable) pour lequel la protection d'un saint ou de la Mare de Deu n'est pas à négliger.

Le pont de Saint Pierre

Le pont de Saint-Pierre ne devait pas être très différent de celui d'En Labau. Malheureusement il n'en reste rien ou presque. Ne demeurent visibles que l'assise des deux culées, à une centaine de mètres en aval du barrage de Vinça. Sur la rive gauche la culée est bâtie en gros blocs de granit liés au mortier de chaux. Elle est assise sur la roche à deux hauteurs différentes, les deux massifs devaient n'en faire qu'un, en élévation, laissant entre les deux une ouïe pour une meilleure circulation de l'eau pendant les crues. La lecture d'un texte de 1381 concernant un différent entre les habitants de Ropidère et le procureur royal (2) montre qu'on a affaire à un ouvrage de pierre avec le canal au sommet. Ce canal dont le fond est pavé, est bordé de deux murs ou bas-côtés sur lesquels les habitants de Ropidère obtiennent du roi l'autorisation de passer pour travailler leurs jardins de la rive droite. C'était donc un aqueduc qui, accessoirement, pouvait servir aussi de pont.

Notes

(1) Médiathèque de Perpignan, Alart, t. c, p.215.

(2) ADPO, 2J1/37, p. 51-60

Bibliographie

Sylvie Caucanas : *Moulins et irrigation en Roussillon du*

IXe au XVe siècle, CNRS Éditions, 1995.

Jean Tosti : *D'Ille et d'ailleurs*, 5, janvier 1987, p. 26-29.

Rapport du Service Départemental d'Architecture et du Patrimoine pour la Mairie de Rodès, 6 mai 2003 (pour le pont d'En Labau).

La bastide d'Olette ou Bastide d'Évol

Gilbert Lannuzel

Rappel historique :

La Bastide d'Olette fut l'une des résidences seigneuriales des vicomtes d'Évol. La Vicomté fut créée, semble-t-il, en faveur de Bernard de So mais c'est l'un de ses fils Jean qui devint d'après les textes, le 1er Vicomte à porter le titre après le décès de son père en 1335, le second fils, Bernard, héritant quant à lui du domaine de Millas également possession du seigneur d'Évol.

Comme leur père, les fils se distinguèrent auprès du roi de Majorque. Jean de So lui restera d'ailleurs fidèle jusqu'au bout, refusant notamment de signer en 1344 l'acte d'annexion du royaume par le roi d'Aragon Pierre IV le Cérémonieux. Plus prudent, Bernard négocia avant de signer, préservant ainsi ses biens. Malgré le délai accordé aux quelques réfractaires, Jean de So persista dans son refus et se vit confisquer la vicomté au profit d'un descendant du frère du roi Alphonse d'Aragon. Il conserva néanmoins son titre vicomtal, se vit attribuer en compensation quelques terres et mourut en exil en 1347. Grâce à l'intervention du Comte de Foix, ses enfants Bérenger et Bernard récupérèrent, dès 1352, la totalité de la vicomté.

Origine de La Bastide

Outre le château familial d'Évol, Jean de So possédait, en raison de ses fonctions à la Cour, une habitation à Perpignan. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour justifier la construction d'un nouveau château.

- Le roi de Majorque en butte aux visées aragonaises incitait ses vassaux à fortifier leurs châteaux ou à construire de nouvelles forteresses.

- Le vicomte soucieux de développer son fief et notamment Olette, se devait, en ces périodes troublées, d'améliorer la protection de son territoire. Protégé au nord et au sud par le relief montagneux, à l'ouest par les châteaux d'Évol, de Celra (au dessus d'Oreilla), de Cerola (Canaveilles), plus loin par ceux de Railleu, Aiguatébia et Sauto, le domaine paraissait plus vulnérable à l'est défendu par le seul château de Jujols .

- Le choix d'implanter une nouvelle place forte à La Bastide permettait de contrôler l'accès de la vallée en un point de passage obligé, là où la route franchissait la Tet.

- À cela pouvait s'ajouter le désir de disposer d'une nouvelle résidence d'où le représentant du vicomte, le procureur, administrerait le domaine. En effet, dès la construction de La Bastide, le château d'Évol fut abandonné en tant qu'habitation tout en conservant son rôle de forteresse. En 1385 le vicomte viendra s'y réfugier pour préparer sa défense lorsque le frère du Comte d'Armagnac prétendra conquérir le Roussillon dont il avait obtenu les droits, cédés par Isabelle de Majorque.

La Bastide fut construite par Jean de So vers 1340/1342. Caractéristiques de l'édifice



La bastide d'Évol ou bastide d'Olette (cliché J.-P. Comps)

Selon l'abbé Giralt qui publia une notice historique des vicomtes d'Évol, La Bastide se présentait comme un édifice carré de 25 m. de côtés avec murailles et tours d'angles circulaires. Les 2 tours qui subsistent sont couronnées de merlons à glacis pyramidaux de tradition hispano-mauresque, caractéristiques des forteresses roussillonnaises de l'époque.

L'ancrage encore visible des courtines jusqu'aux ouvertures supérieures des tours donne une idée de leur hauteur, une hauteur relativement importante et courante au XIVe siècle, nécessaire pour contrer les assauts par échelade et se protéger des tirs paraboliques de l'artillerie encore rudimentaire. Les trébuchets par exemple étaient encore utilisés et ils ne seront progressivement abandonnés qu'à la fin du siècle au profit d'engins autrement destructeurs. Ces ouvertures laissent également à penser que les courtines étaient dotées d'un chemin de ronde.

Toujours d'après l'abbé Giralt, l'habitation seigneuriale se situait contre le mur oriental, à gauche de la porte d'entrée, laquelle s'ouvrait sur le chemin d'Olette à Joncet.

Le côté ouest était défendu par la rivière qu'il surplombait, les autres étaient entourés de fossés à l'intérieur desquels il y avait une esplanade ou un petit jardin.

À l'intérieur de l'édifice existait une chapelle dédiée à Saint Jean-Baptiste. En 1420, le vicomte de l'époque fit peindre un retable, qui se trouve aujourd'hui dans l'église d'Évol, comportant les armes des familles So et Aragall, nom de famille de l'épouse de son grand-père Bernard de So.

Développement et décadence de La Bastide

Malgré l'insécurité régnant dans la région comme dans tant d'autres au Moyen Âge (brigandages ou guerres comme celle menée par Louis XI dans le Roussillon), une population d'une centaine de personnes se fixa au XVe siècle sous les murs de La Bastide, ce qui peut expliquer la présence d'une forge importante qui fonctionnera jusqu'au XVIIe siècle. On dénombre ainsi

des forgerons, des charbonniers, des muletiers etc. Cette forge était alimentée par les mines d'Escaro, le bois provenant des forêts avoisinantes.

La présence d'un moulin drapier est mentionnée au XVI^e siècle et celle d'un maître d'école en 1632. L'insécurité restait récurrente, l'affaire la plus chaude fut l'affrontement en 1581 entre la milice privée du seigneur Thomas de Banyuls et l'armée royale (voir ci-après l'étude d'Alain Bournet). En novembre 1635 un groupe d'émeutiers se présenta devant le château de La Bastide et tira quelques coups de mousquets sur le gouverneur qui se tenait sur le pont, le blessant mortellement à la cuisse. Arrêtés et condamnés, les auteurs furent pendus aux fourches de La Bastide, certains auteurs parlent des tours, ce qui expliquerait la crainte que celles-ci inspirèrent à l'époque.

À partir de 1643, nouvelle incursion française, la vicomté est temporairement confiée au seigneur de Nyer. En 1654 les Français bombardent la bastide dont les murailles sont en partie détruites. Les lieux sont abandonnés, la forge ne fonctionne plus, les terres entourant le château sont inféodées à un habitant d'Olette, l'esplanade et les fossés le seront à leur tour en 1661. En 1820, le propriétaire fit abattre ce qui subsistait, hormis les 2 tours.

Renouveau du site

Une activité nouvelle va en effet naître à La Bastide à la suite de la découverte en 1954 dans le département d'un important gisement de spath-fluor à haute teneur nécessaire à la production d'aluminium.

La société Denain Anzin achète le site en 1959 pour traiter le minerai provenant une fois de plus d'Escaro, minerai acheminé non plus à dos de mulets comme au Moyen Âge mais par voie aérienne (bennes).

L'usine, opérationnelle en 1961, cessera son activité en 1993 après épuisement du gisement et après la réutilisation des déchets rejetés les années précédentes qui s'avèrent encore assez riches en fluor pour être exploités. Cette dernière opération permit de faire réapparaître le pont quelque peu malmené par ces rejets. La société d'exploitation des carrières et mines de l'Estérel (SECME), ex-COMIFLUOR qui avait succédé à DENAIN-ANZIN, procéda à un démontage partiel de l'usine. La remise en l'état des lieux resta inachevée et en l'absence de preneur, la municipalité d'Olette acheta le site en 1996 avec l'espoir d'y créer d'autres activités économiques. Espoir sans lendemain, d'où la création de deux plans d'eau exploités par un gérant à la grande joie des mordus de la pêche en transat.

Le mot de la fin

Pour conclure cette petite présentation, gageons que le touriste qui s'était imprudemment immiscé dans le convoi des participants à la sortie, au risque de créer un accident, aurait certainement apprécié le site s'il n'avait été aussi pressé d'arriver à Saillagouse, au point de ne pas se rendre compte que l'auteur de la déviation, opportune pour certains mais inopportune pour l'infortuné automobiliste, n'avait aucune autorité à la mettre en place.

Du seigneur ferrater au seigneur bandoler

Alain Bournet

Du seigneur ferrater...

La Catalogne nord connu aux XVI^e et XVII^e siècles une période faste, due à la métallurgie du fer. Dans un acte daté du 23 juin 1607, Vincent Gubert bourgeois de Villefranche, 63 ans, atteste avoir vu en Conflent « *trenta vuyt fargas que treballam sans altres que son dexades per due par la falta de carbo* ».

De ces 38 forges industrielles, 25 appartenaient à des seigneurs locaux. Parmi ceux-ci Thomas de Banyuls et de Montferrer seigneur de Nyer puis d'Olette en possédait neuf (1). Malgré son endettement pour cause d'investissements en achat de forges et bois, cette puissance capitaliste lui donnait une force en hommes et en moyens qui furent vite utilisés pour se rendre autonome vis-à-vis de l'administration royale espagnole. La situation du Haut Conflent, région montagneuse proche de la France, et la période troublée avec en plus l'influence du Comté de Foix acquis au protestantisme, accentuèrent cette insoumission des seigneurs locaux.

... Au seigneur bandoler...

Plusieurs incidents violents surviennent. Après

l'attaque du château de Puigcerda afin de délivrer des prisonniers et le siège de Catllar avec la bataille du Pont de Prades (2) où il y eut une centaine de tués, le pouvoir royal ne pouvait que réagir.

En janvier 1581, l'armée royale forte, de 1800 combattants, vint faire le siège de la ville d'Olette, du château de Nyer et de La Bastide. Ces lieux étaient défendus par 700 partisans de Thomas de Banyuls. Parmi ceux-ci s'étaient infiltrés des Français.

Les assiégés résistèrent trois mois. Mais devant les destructions causées par l'artillerie royale (98 maisons sur les 100 que comptaient la ville d'Olette furent détruites et de nombreux civils qui avaient refusé d'abandonner La Bastide, furent tués ou blessés), après négociation, les partisans de Thomas de Banyuls abandonnèrent les lieux.

... Et au Maître de camp

Le vice-roi condamna le seigneur de Nyer à servir l'armée royale outre mer. Et l'on verra Thomas de Banyuls, un des plus fameux *cap de bandol* de cette époque, maître de camp de l'infanterie à Naples, en Sicile et en Lombardie et avec lui de nombreux *bandolers nyeros*, capcinens et cerdans.

pendant le fer du Haut Conflent vers le « Port » de Canet.

Notes

(1) ADPO, Cartulaire d'Alart, 2J1/20, p. 30.

(2) Le Pont de Prades était d'une grande importance économique car y passaient tous les convois muletiers des-

Divers

Fenêtre sur le sud

Soutenances de diplômes

Compte-rendus de lectures

Bilan d'activité de l'A.A.P.-O. 2004

Les nouveautés de la bibliothèque

***Composition du Bureau et du Conseil d'Administration
au 16/01/2004***

Conférences et sorties 2005

L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, c'est...

Devenu traditionnel dans notre bulletin, voici un aperçu de la recherche archéologique et historique de la province de *Girona* vue à travers la presse. Tous les articles ont été traduits en français par Andrée Basso qui a créé cette rubrique.

Découverte d'ossements de plus de 150 000 ans manipulés par l'homme dans une grotte de la *Garrotxa*

Les fouilles archéologiques du 5 au 21 juillet à ladite grotte 120 de *Sales de Llierca* (grotte déjà connue pour ses niveaux du Néolithique ancien) ont permis de récupérer des restes d'ossements d'animaux et des outils de silex qui attestent de la présence humaine dans des niveaux de plus de 150 000 ans. Par ailleurs, elles ont révélé que les Néandertaliens qui habitaient cette caverne occupaient l'espace de façon rationnelle et planifiaient les sorties.

Cette grotte aujourd'hui difficile d'accès, car située dans une falaise (il faut y grimper par des échelles et des cordes après avoir marché 25 mn), possède un couloir de 12 m de profondeur qui débouche sur une salle de 60 m². Le plafond atteint par endroit 7 ou 8 m.

L'ours des cavernes, l'hyène, le cuon (genre de petit loup), de petits rongeurs, et la chauve-souris occupaient la grotte lorsqu'il n'y avait pas d'homme. Ils donnent des indications sur le paléo-environnement. Des restes de caprinés et de cerfs consommés par les fauves ont été découverts à une extrémité de la grotte tandis qu'à l'autre extrémité se trouvent des vestiges osseux résultant de l'apport des hommes.

Ces derniers ossements portent des marques de décarnisation ou de combustion. Ainsi ces préhistoriques mangeaient des caprinés, des cerfs, des chevaux, des sangliers et un genre de bovidé non identifié à ce jour.

Les caprinés étaient transportés entiers donc chassés à proximité, tandis qu'on ne trouve que des fragments de cerfs et de chevaux qu'on chassait plus loin.

Au centre de la grotte, on trouve les outils faits à partir de galets du *Llierca* et du *Fluvia*.

Il s'agit de la dernière campagne de fouilles car les archéologues pensent qu'ils arriveront bientôt au substrat. Une monographie complète sera publiée.

D'après *Diari de Girona*, 16/07/2004
El Punt, 04/08/2004

Maçanet de la Selva, principal gisement d'outillages du Paléolithique moyen

Les fouilles pratiquées pendant trois ans sur le gisement de *Puig Mari* à *Maçanet de la Selva* (province de *Girona*) ont permis de découvrir et de cataloguer le contingent d'outils paléolithiques le plus important de Catalogne. D'après Kenneth Martinez, un des directeurs de la fouille, ce gisement constitue une des fabriques d'outils les plus importantes des hommes de Néandertal qui ont habité cette région il y a plus de 100 000 ans.

Parmi le matériel découvert, à 2 m de profondeur, on remarque la présence de *nuclei* qui ont servi de base pour la fabrication de couteaux et d'objets pointus : « *ils sont très élaborés et le processus de fabrication d'armes était très soigné* » assure Martinez. La singularité du gisement

résulte de la spécialisation des gens qui habitaient la zone du *Puig Mari*. Ce dernier a été découvert il y a 3 ans par des ouvriers qui travaillaient à l'élargissement d'un chemin rural. « *C'étaient des artisans de l'outillage en basalte très facile à couper, typique des zones volcaniques comme Puig Mari et très peu usuel à cette époque où on travaillait surtout le quartz et le silex* » déclare Martinez qui ajoute qu'une quantité impressionnante de pièces a été recueillie.

Conjointement à Joan Garcia et Albert Aulinas, Martinez a dirigé l'équipe d'archéologues des universités *Rovira i Virgili* et *Girona*. Le résultat des fouilles est actuellement présenté dans le livre *Hominidés de la Selva*. « *Ce devait être un livre exclusivement sur le Puig Mari mais en fin de compte nous y avons englobé toute la région de la Selva, une des plus riches en gisements* », explique l'auteur. Ainsi le volume édité par le *Taller d'Historià de Maçanet de la Selva*, l'*Institut d'Estudis Selvataris* et le *Consell Comarcal de la Selva*, contient une étude exhaustive de la faune et de la flore du Paléolithique dans cette région et les principaux traits de comportement de l'homme de Néandertal et son évolution.

D'après *La Vanguardia*, 18/01/004

La découverte d'une empreinte de bois de 55 000 ans laisse supposer l'existence d'une cabane de Néandertal à l'*Abric Romanic*

Au cours des 22 ans de fouille, le site de l'*Abric Romanic* (*Capellades*) avait fourni un abondant registre fossile négatif (imprimés dans des travertins) d'objets en bois ou « pseudomorphes ». Mais il s'était toujours agi de structures de combustion ou d'objets d'usage domestique. Cette fois-ci l'empreinte découverte mesure plus de 5 m de long, est de forme conique et est issue d'un jeune pin probablement de l'espèce *Sylvestris nigra*. Ce tronc, appuyé contre le fond du mur de l'abri, a pu faire partie d'une cabane. D'après Eudald Carbonell, archéologue et directeur de l'équipe de Préhistoire de l'Université *Rovira i Virgili*, qui a fait la découverte, jamais au cours de la recherche sur l'évolution on n'avait trouvé un élément de construction en bois de cette ancienneté. Selon lui la cabane pouvait avoir une superficie de 15 m² avec plusieurs foyers à l'intérieur et à l'extérieur.

D'après *El Punt*, 13/08/2004

Un laboratoire Nord-Américain donne une date de 19 000 ans pour un os de cheval d'Arner

Les laboratoires *Beta Analytic* de Floride ont fait connaître à l'Association Archéologique de *Girona* le résultat définitif de la première datation radiométrique du gisement préhistorique de la *Balma de la Xemeneia* (*Arner*) qui donne une ancienneté de 18 950 ans (+/- 50 ans). Ils ont effectué cette datation à partir de l'étude d'un os de cheval découvert au niveau le plus superficiel et par conséquent le plus récent du gisement. Les archéologues n'écartent pas la possibilité qu'il y ait en dessous deux autres niveaux archéologiques beaucoup plus anciens mais non encore fouillés qui pourraient remonter à

l'époque de l'homme de Néandertal au Paléolithique moyen.

Les fouilles à la *Balma de la Xemeneia* ont débuté en 2001. Elles ont été effectuées en partie par l'Université de Tarragone, par l'Association Archéologique de *Girona* et l'aide de la municipalité d'Arner.

À La *Balma de la Xemeneia*, située sur la falaise de San Roc, au territoire de la commune d'Arner, a été identifié un gisement archéologique qui contient des restes fossilisés d'animaux (principalement des chevaux) que les préhistoriques capturaient à partir d'un système de chasse rarement attesté et qui consistait à les faire se précipiter dans le vide. Le résultat de l'analyse du laboratoire nous situe dans le Solutréen. Joan Abad et Albert Aulines, membres de l'Association Archéologique de *Girona* ont expliqué que les vestiges du Solutréen connus à ce jour en Catalogne sont très rares et ne se trouvent qu'aux *Coves del Reclau Viver* (Serinya) et au *Cau de les Goges* (Sant Julia de Ramis). C'est pourquoi la datation de 19 000 ans est une nouveauté pour l'étude du Paléolithique supérieur en Catalogne et dans la Péninsule ibérique. Depuis 1972, date à laquelle on a fouillé le gisement de l'*Arbreda* de Serinya, on a trouvé en Catalogne aucun gisement de cette période.

D'après *Diari de Girona*, 03/06/2004

Des fouilles en Cerdagne révèlent que la dernière glaciation n'a pas obstrué les Pyrénées

Une équipe de préhistoriens du Musée Cerdan de Puigcerda et du Séminaire d'Études et de Recherches Préhistoriques à l'Université de Barcelone fouille le gisement paléolithique à l'air libre de *Montlleo* situé à 1200 m d'altitude en Cerdagne.

Il s'agit de la cinquième campagne de fouilles sur cet important site daté de 15 400 ans, situé sur le territoire de Prats i Sensor (Lleida). Cette année la fouille est centrée sur une nouvelle zone comprenant du matériel lithique et osseux et le foyer magdalénien découvert lors de la campagne antérieure.

Sur la partie principale du gisement on continue à travailler sur les 35 m² qui ont fourni d'abondantes preuves de l'existence des premiers habitants de la Cerdagne découverts à ce jour.

Ce site de *Montlleo* a été occupé par des groupes de chasseurs-cueilleurs qui circulaient entre le nord des Pyrénées et la plaine de Lleida en passant par le Col de la Perche et la vallée du Sègre. C'étaient des groupes familiaux transhumant derrière les hardes de chevaux, leur principale source d'alimentation. Ils chassaient aussi le cerf et l'isard.

L'accès à la vallée cerdane ne devait être favorable que durant une courte période, étant donné que le reste de l'année elle devait être pratiquement inaccessible à cause de la neige et du gel : nous sommes à l'époque de la dernière glaciation. Toutefois, le gisement de *Montlleo* atteste que la Cerdagne était accessible, et que le passage entre la plaine du Roussillon et celle de Lleida n'a pas été bouché par les glaciers. Néanmoins, le paysage était différent de celui d'aujourd'hui. Il ressemblait plus aux steppes du nord de l'Europe.

Ces premiers habitants de la Cerdagne ont choisi pour leur site temporaire un endroit privilégié sur une hauteur permettant de contrôler l'est et l'ouest et leur fournissant le matériel lithique nécessaire à la fabrication de leurs outils.

Ils étaient organisés comme un grand groupe familial dont tous les membres participaient à la chasse. Ils constituaient des familles hiérarchisées et vivaient dans des cabanes construites autour du foyer. Ils fabriquaient de délicats outils en pierre, os et bois. Ils préparaient de la peau pour leurs maisons et leurs vêtements et connaissaient la vannerie. Ils possédaient des bijoux : pendentifs, colliers, boucles d'oreille.

D'après *Diari de Girona*, 22/09/2004

Gisement de *Codella* : fouilles pour découvrir comment on vivait au Fluvia pendant le Néolithique

Une équipe d'archéologues de l'Université de *Girona* et de l'Université Autonome de Barcelone travaille depuis quinze jours environ au gisement de *Codella*, à Les Preses, pour découvrir comment vivaient les communautés sédentaires qui s'y sont installées au cours du Néolithique.

Ces fouilles, qui ont le soutien du Musée de la Garrotxa et de la municipalité de Les Preses, font partie d'un projet de recherches « centré sur l'étude des origines des premières sociétés paysannes ». Ce gisement a été découvert au cours des années 80.

Le gisement néolithique (il y a 6000 ans) se trouve proche d'un mas qui porte le même nom. Il s'agit d'un habitat de plein-air qui « permettra de connaître comment vivaient les premières communautés sédentaires qui pratiquaient l'agriculture et l'élevage ». Il « constitue une pièce clef pour comprendre le phénomène de la néolithisation dans la Garrotxa et dans la zone pré-pyrénéenne en général ». Cet ensemble archéologique est en réalité « une installation ou une cabane ». « À cette époque, le Bois de Tosca existait déjà », ce qui signifie que « le terrain était relativement semblable à l'actuel quoiqu'il y ait eu une lagune au Pla de Les Preses » et que, par conséquent, « cette installation néolithique était un peu en hauteur ».

D'après *Diari de Girona*, 29/07/2004

Les archéologues confirment la présence d'un troisième dolmen et d'un menhir à Port-Bou

Le couple de Port-Bou qui avait trouvé deux dolmens en a découvert un troisième ainsi qu'un menhir et une chambre funéraire très bien conservée. Le 16 mai dernier des membres du groupe de recherches GESEART se sont rendus sur les lieux. L'archéologue Josep Tarrus a confirmé l'authenticité du dolmen et du menhir, pourvus tous deux d'un tumulus. Quant à la chambre funéraire, ce dernier a expliqué qu'il s'agissait d'une découverte très intéressante car elle est complètement enterrée sous un amas de blocs en un lieu inhospitalier et qu'elle doit être étudiée avec plus d'attention. Ces découvertes ont été publiées dans le guide *Albera Viva* du mois de juillet.

À noter que ce couple est en passe de confirmer la localisation de l'ermitage Sant Salvador de Querroig, actuellement disparu. Ils ont, en effet, découvert des ruines au lieu dit Rec de la Pedra Dreta à Cervera de la Marenda.

D'après *Diari de Girona*, 02/08/2004

Les Ibères d'Ullastret suspendaient des crânes humains aux façades des maisons : découverte du plus grand

foyer de cette ville ibère

La découverte de neuf crânes et trois épées suspendues aux façades des maisons du village ibère d'Ullastret a ouvert un débat scientifique. Aurora Martin a expliqué qu'il existe deux théories : pour les uns les crânes servaient à effrayer les ennemis, pour les autres il s'agit d'une exhibition d'ancêtres. Une analyse de l'ADN réalisée par l'Université de Barcelone pourrait trancher ce dilemme. Le site a donné jusqu'à 30 taxons à analyser.

Avec la campagne de fouille de cette année, du 30 août au 24 septembre, se termine la fouille d'un grand édifice situé à l'ouest, *intra muros* de l'oppidum du *Puig de Sant Andreu* considéré comme le plus grand du monde *Indikete*, fouillé depuis 1995. Il a 1000 m² construits, possède deux patios et a fonctionné environ 140 ans depuis la fin du IV^e siècle jusqu'au début du II^e siècle avant J.-C., moment d'abandon du village. La fouille a également permis la découverte d'un grand foyer de forme carrée construit avec une technique très avancée : à la base il y a une couche de céramique (récupération de vaisselle cassée), fonctionnant comme notre céramique réfractaire. Par-dessus ils aplanissaient une sorte d'argile qui devenait dure comme de la pierre, sous l'effet de la chaleur. D'après Aurora Martin il ne s'agissait pas d'un foyer culinaire (il n'existe aucun déchet autour), mais d'un foyer pour chauffer la pièce ou pour célébrer des rituels. Les sacrifices d'animaux étaient à l'ordre du jour dans cet édifice. On les enterrait ensuite à un angle des pièces. Par ailleurs, les archéologues ont découvert une petite pierre qui pourrait avoir une grande importance. Il s'agit d'un fragment avec des décorations qui doit appartenir aux moulures embellissant un édifice public qui reste encore à trouver.

Entre le 9 et le 28 août il y a eu une première campagne *extra-muros* du village dans une zone qui, à cause des nombreuses scories de fer trouvées, est considérée comme un quartier artisanal. Mais aucun four n'a été trouvé.

Cet été, un tronçon de muraille en excellent état de conservation a été également fouillé. On a découvert une rangée de pierres de plus de 20 m de long qui correspond à la partie supérieure du mur qui est conservé sur une hauteur de plus de 4 m.

D'après *Diari de Girona*, 16/09/2004
D'après *El Punt*, 16/09/2004

Le cimetière marin de Cala Sant Vicenç (Baléares)

Quand la tramontane soufflait fort, les vaisseaux qui naviguaient le long de la côte nord de *Mallorca* essayaient de se réfugier à la Cala Sant Vicenç. Là, au lieu d'abri, ils trouvaient la mort. Au cours des siècles le fond marin de cette *cala* (crique) s'est transformé en authentique cimetière.

En août 2002 un groupe d'archéologues sous-marins catalans et mallorquins dirigés par Xavier Nieto et Ferran Tarangi ont mis au jour un navire grec du VI^e siècle avant J.-C. Ce navire avait 20 m de long et 5 m d'envergure. Sa voile était carrée. Les recherches ont révélé que les planches étaient reliées par des cordes et qu'il n'y avait pas un seul clou.

Les îles Baléares ont fait partie de l'itinéraire commercial entre les Grecs et les Ibères. Le navire du VI^e siècle avant J.-C. découvert à la Cala Sant Vicenç confirme que les embarcations qui naviguaient en Méditerranée faisaient escale à *Mallorca*. Ce que nous ignorons encore c'est la

provenance de ces vaisseaux chargés d'amphores de vin et d'huile : « *du sud de la France et d'Empuries ou bien directement de la côte sicilienne* » s'interroge Ferran Tarangi.

Durant l'été 2002, l'équipe constituée d'archéologues catalans et mallorquins a fouillé la partie centrale. Maintenant ils ont commencé à délimiter sa périphérie pour pouvoir y travailler.

D'après *El Punt*, 01/08/2004

Découverte à Sant Sebastia de la Guarda d'un pavement romain dans une maison ibère et d'une maison du Ve siècle avant J.-C.

L'archéologue Toni Rojas se montrait, hier, satisfait d'avoir découvert un pavement fait de *tegulae*, un matériau romain. Jusqu'ici rien d'extraordinaire, si ce n'est que la fouille a lieu dans un village ibère. Pour Toni Rojas, le fait d'avoir trouvé ce pavement dans une maison datée du II^e siècle avant J.-C., une des « *plus modernes* » du village, qui a été abandonnée au cours de ce siècle, nous indique qu'il y a eu beaucoup de contacts et de transferts de connaissances entre les Romains nouveaux venus et les Ibères qui habitaient la région.

Ce système de construction romain est « *inédit* » au village de Sant Sebastia de la Guarda et « *très peu habituel* » dans le contexte ibérique, d'après Rojas. Cette découverte confirme la grande influence qu'ont eu sur les Ibères les Romains qui se sont installés dans la région de l'actuelle Llafranc. Ils ont peu à peu absorbé la population ibère de Sant Sebastia de la Guarda jusqu'à l'abandon pacifique du village. Toni Rojas est satisfait d'avoir constaté « *qu'il n'y a pas eu d'affrontements* ». Il admet toutefois que dans beaucoup d'autres cas, surtout dans les villages ibères de l'intérieur, la romanisation s'est déroulée de façon violente et forcée.

Outre le pavement, les archéologues ont mis au jour les vestiges d'une des maisons les plus anciennes et l'ont datée du Ve siècle avant J.-C. « *Ce sont deux découvertes de grande importance pour la recherche que nous menons* » a expliqué Toni Rojas. « *La grande quantité* » de céramique découverte n'est pas moins importante. Une grande partie provient de la production locale ibère, le reste de l'importation. En ce qui concerne cette dernière, Toni Rojas a relevé deux caractéristiques : un large éventail chronologique (du VI^e au II^e siècle avant J.-C.) et une grande diversité de provenance : de Grèce (céramique surtout attique), punique d'Eivissa, céramique du détroit de Gibraltar et du nord de l'Afrique, campanienne d'Italie et céramique de *Massalia*.

D'après Rojas, les Ibères de Sant Sebastia produisaient de l'orge et du blé qu'ils exportaient par Llafranc. En échange ils recevaient ces objets d'importation qui arrivaient par le port d'*Empuries* d'où ils étaient redistribués.

D'après *Diari de Girona*, 30/07/2004

Llafranc Romain dans les *Quaderns de Palafrugell* suit l'histoire du gisement archéologique depuis le XVIII^e siècle

Les auteurs, America Barti, Rosa Plana et Joaquim Tremolada, font dans ce livre une interprétation des découvertes faites - la plupart par hasard - avant les années 80 et de celles réalisées ensuite lors de fouilles. Ces fouilles n'ont été effectuées de façon scientifique

qu'avec la nouvelle législation du patrimoine de la *Generalitat* de Catalogne, ce qui a permis l'étude des vestiges découverts. Le livre est constitué de cinq chapitres : l'introduction, *Llafranc un peuplement particulier, l'histoire du gisement romain de Llafranc, les structures de l'établissement romain, un site romain exemplaire*. Ces chapitres sont suivis d'un glossaire, de sources documentaires et d'une bibliographie.

L'analyse des découvertes, de documents et d'apports divers permettent d'affirmer que *Llafranc* était un centre important de production de matériaux de construction, de production de vin et de céramique. Le site a été occupé de façon continue de la seconde moitié du I^{er} siècle avant J.-C. jusqu'au IV^e siècle après J.-C.

Le livre n'apporte aucun éclairage quant à savoir si *Llafranc* est la ville de *Cypsela* citée dans le poème *Ora Maritima* de l'auteur latin Rufus Festus Avienus (IV^e siècle après J.-C.). Cet aspect a fait l'objet de controverses entre différents spécialistes.

Il fait également référence au village ibère de Sant Sebastia de la Guarda.

D'après *El Punt*, 12/04/2004

D'après *Diari de Girona*, 28/04/2004

.....

Les fouilles à Sant Julia de Ramis se sont terminées le 27/08/2004 avec la découverte de la première monnaie du gisement

La directrice des fouilles au gisement des *Sants Metges* à Sant Julia de Ramis a expliqué que les travaux se sont centrés cet été sur la délimitation de la muraille romaine. Ont été découverts les vestiges de la muraille ibère à la partie inférieure ainsi qu'un four ibère qui a pu servir à la métallurgie. On a également localisé dans la partie est un gros amas de terre qui cache des structures ibères et romaines.

D'après Lluís Palabri, archéologue à l'Institut du Patrimoine à l'Université de *Girona*, le village ibère des *Sants Metges* est de taille comparable à Ullastret. Les romains s'y sont installés ensuite, en profitant de certaines structures.

Enfin le dernier jour de la fouille on a découvert la première monnaie du gisement. Il s'agit d'une pièce en argent, frappée à Empuries, avec le symbole de Pégase sur une face et sur l'autre la tête de la nymphe Aréthuse. Elle porte l'inscription « *Emporitana* » et devait valoir une drachme.

D'après *El Punt - Diari de Girona*, 27/08/2004

.....

Fouilles fructueuses aux thermes romains d'Empuries

La fouille de l'*insula* n°30 a dépassé les espérances de l'équipe d'archéologues d'*Empuries*. Lorsqu'il y a trois ans ils ont commencé à fouiller cet îlot qui unit le forum au reste de la ville romaine, ils pensaient y trouver une zone résidentielle, mais les études ont confirmé qu'il s'agissait des thermes. Depuis lors on a découvert les différentes pièces de cet édifice emblématique érigé il y a plus de 2000 ans : *sudarium*, *tepidarium*, *frigidarium*, les vestiaires et une splendide mosaïque au dauphin, symbole d'*Empuries*, qui ont été restaurés et sont visitables.

La dernière semaine des fouilles de cet été a permis la découverte d'une quinzaine de pièces de monnaie de bronze de l'époque impériale qui ont une grande valeur archéologique. « *Nous ne sommes pas habitués à trou-*

ver autant de pièces », déclare Marta Santos, membre de l'équipe d'archéologues, « *c'est pourquoi nous nous demandons quelle pouvait être la fonction de la pièce où nous les avons trouvées. Il pourrait s'agir d'une taverne étant donné que nous nous trouvons à la limite des thermes* ».

En effet, dans les espaces adjacents aux thermes, alternent des locaux commerciaux et des ensembles résidentiels.

Si le travail se poursuit au rythme actuel, l'*insula* 30 pourrait être complètement fouillée début 2005. Mais les archéologues ont encore du travail car des 70 îlots que comprend la ville romaine d'*Empuries*, seulement 15% du terrain a été fouillé.

D'après *Emporda*, 13/07/2004

.....

Découverte des vestiges du temple capitolin de Tarraco, une des énigmes de la ville romaine

Le forum de la colonie de *Tarraco* était l'un des monuments les plus importants de l'époque romaine, centre de la vie publique et judiciaire. Mais les fouilles qui y ont débuté le 31 août dernier ont mis bas certaines théories relatives à ce monument. Les archéologues, dirigés par Joaquim Ruiz de Arbulo (Université de *Lleida*) et David Vivo (Université de *Girona*) qui pensaient découvrir le temple dédié à l'empereur Auguste, ont fait une découverte surprenante : ils ont localisé le temple dédié à la Triade Capitoline (Jupiter, Junon, Minerve). Cet édifice a été construit, dans sa première phase, au II^e siècle avant J.-C. (époque antérieure à celle qu'on croyait pour le forum). Au devant de la façade il devait y avoir, d'après Ruiz de Arbulo, une grande place. Ce qui démontre, d'après lui, que l'ensemble du forum était trois fois plus grand que ce qu'on pensait jusqu'alors. Cette découverte oblige à réinterpréter toute cette zone du centre de Tarragone classé patrimoine mondial. Ces vestiges ont été recouverts dans l'attente de nouvelles fouilles.

La découverte de ce temple sur le forum réfute la théorie que le temple d'Auguste érigé par les Tarragonais au I^{er} siècle après J.-C., se trouve dans cette zone. À partir de la fouille actuelle, Ruiz de Arbulo pense que cette construction majestueuse en l'honneur d'Octave Auguste doit se chercher maintenant aux alentours de la cathédrale, dans la partie haute de la ville et non pas dans la partie basse. Personne ne doute de l'existence de ce temple. En effet, en 15 après J.-C., à l'époque de Tibère, diverses séries monétaires avec la reproduction du temple à huit colonnes, avec à côté la statue d'Auguste assis sur le trône comme s'il se fût agi de Jupiter, ont été émises. Autre preuve, la documentation écrite qui relate sa restauration à des époques postérieures par exemple lors du séjour de l'empereur Hadrien à *Tarraco* au cours de l'hiver 122-123 après J.-C.

D'après *El Punt*, 22/09/2004

.....

Ici a pu naître Barcelone

D'après Ferran Puig, chef du service d'archéologie de la municipalité de Barcelone, la découverte de ruines, au 6 rue Regomir « *est la plus importante depuis celles du temple d'Auguste ; elles datent de la première époque de la fondation de la ville au premier siècle* ».

Au cours de 17 semaines de fouilles, une équipe, dirigée par l'archéologue Jordi Hernandez, a exhumé du sous-sol

de cette maison de la ville ancienne, une muraille de 4 m d'épaisseur (qui est plus tardive), un mur, une abside, des piliers assez épais, un égout, de la céramique.

« Ce grand édifice était probablement occupé par le préfet de la ville romaine. Peut-être servait-il à garder les impôts prélevés en nature ou en argent. Ses dimensions surprenantes obligent à réexaminer ce que l'on savait des origines de la ville » précise Ferran Puig.

Selon Antoni Nicolau, directeur du Musée d'Histoire de Barcelone, « il s'agit d'une découverte très importante et il faudra réexaminer le projet qui prévoyait la construction d'une salle pour le 3ème âge ».

D'après *La Vanguardia*, 25/05/2004

Ouverture au public des fouilles de la villa romaine des Ametllers à Tossa

Cette villa romaine est connue depuis le début du XXe siècle et en l'an 2000, l'Université de Girona y a commencé des travaux. Elle a été fondée au 1er siècle avant J.-C. et a fonctionné jusqu'à la fin du Ve siècle après J.-C. On y remarque des mosaïques, un ensemble sculptural et son architecture, qui combine des éléments seigneuriaux et d'autres plus rustiques. Elle est en outre dotée d'un complexe thermal. Les aménagements qui y ont été effectués permettent une visite diurne aussi bien que nocturne.

D'après *El Punt*, 27/06/2004

La Torratxa romaine de Vilablareix était entourée d'une nécropole

La Torratxa (grosse tour) de Vilablareix, monument funéraire romain de grandes dimensions, était entourée d'une nécropole également d'époque romaine, selon les déclarations des archéologues Josep Maria Nolla et Jordi Sagrera, déclarations faites lors des Journées de l'Archéologie de la Province de Girona à la Bisbal d'Emporda.

Ces derniers, dans l'article *La Torratxa : monument sépulcral romain de Vilablareix (Girones)*, font état des résultats des interventions archéologiques effectuées sur ce monument en juillet 2002, octobre-novembre et décembre 2003. Ils affirment que c'est un des exemplaires les mieux conservés de sépulture romaine turriforme en Catalogne. Contrairement à d'autres, ils affirment également que l'accès au monument ne se faisait pas à l'étage supérieur mais par une petite porte au rez-de-chaussée, située sur la façade postérieure. L'étage inférieur était la chambre funéraire où était déposée l'urne du défunt et celles de sa famille et de ses descendants.

Mais la nouveauté la plus importante des dernières campagnes archéologiques est la constatation qu'autour de la Torratxa s'est formée une nécropole romaine. La découverte est importante et on a demandé que ce monument soit déclaré Bien Culturel d'Intérêt National.

D'après *Diari de Girona*, 05/06/2004

Badalona aura un des gisements romains couverts des plus grands de Catalogne

Les plus importantes découvertes archéologiques de Badalona ont eu lieu à la ville romaine de *Baetulo*. Il y a toutefois d'autres gisements intéressants, par exemple la villa de *Can-Peixa* où, il y a huit ans, ont été trouvées

diverses sépultures ainsi qu'une grande quantité d'amphores. Ce dernier fait a renforcé l'hypothèse que *Baetulo* était un centre important de production de vin.

Mais le gisement le plus marquant est situé dans le sous-sol de l'actuelle place Fonti Cusso, dont les fouilles ont été entreprises en 1976. C'est le gisement le plus grand de Badalona (2225 m²). Il y a les vestiges de la zone commerciale du forum. Le plus notable est un édifice intact construit au 1er siècle avant J.-C. Ce gisement sera annexé l'an prochain aux thermes romains (580 m²). Cette union signifiera que Badalona aura un des gisements romains couverts parmi les plus grands de Catalogne tant par l'envergure (plus de 3000 m²) que par le bon état de conservation. La fusion coïncidera avec la célébration des 50 ans de la découverte des thermes sous le sous-sol du Musée de Badalona. Il s'agit de bains publics avec des *tabernæ* et une rue qui ont été découverts en 1954 et qui ont entraîné la construction du Musée pour les protéger.

Sa directrice, Francesca Garcia, se réjouit qu'enfin la ville puisse réaliser l'unification du parc archéologique : la destruction du mur qui sépare les deux gisements est le premier pas pour la transformation en musée de tout l'ensemble. Son désir est d'aller plus loin et d'obtenir que d'autres découvertes : les deux maisons romaines, la conduite d'eau et la piscine (qui sont déjà propriétés de la municipalité) fassent partie de l'itinéraire de visites du patrimoine romain. Il y a encore en instance le théâtre et d'autres éléments. Mais la première nécessité que devrait affronter la municipalité est le musée lui-même. Le bâtiment est devenu trop petit à cause des nombreuses pièces emmagasinées qu'il faudrait exposer, et à cause des projets qui pourraient être réalisés dans un espace plus large. En attendant une solution, Francesca Garcia prend plaisir à voir qu'enfin les politiques « commencent à croire à l'attrait touristique de *Baetulo* ».

D'après *El Punt*, 02/05/2004

Les vestiges de la caserne romaine tardive de Sant Julia de Ramis seront mis bientôt à la portée du public

Une fois fouillé et consolidé le *Castellum Fractum* de la montagne des Sants Metges, la municipalité de Sant Julia de Ramis a décidé de faire visiter les vestiges de cette caserne militaire datée entre le IVe et le VIIe siècle. Le conditionnement de cette enceinte permettra les visites guidées, une activité fondamentale du programme de divulgation que la municipalité veut appliquer au cours de ce mandat, afin que cet élément important du patrimoine soit connu des habitants. Il est aussi question d'entrer dans les circuits de tourisme culturel de Girona. Les arguments ne font pas défaut.

En effet, ce *castellum* est un des rares vestiges qui existent en Europe occidentale d'enceintes militaires romaines d'époque tardive éloignées des villes, d'après ce qu'a déclaré Josep Burch co-directeur de l'Institut de Patrimoine Culturel de l'Université de Girona, responsable de la recherche aux Sants Metges.

D'après *El Punt*, 24/03/2004

La maison de la Monnaie de Besalu cachait les vestiges d'une église pré-romane

Les archéologues de l'Institut du Patrimoine Culturel de l'Université de Girona ont découvert dans la cour de la

Maison de la Monnaie de Besalu les vestiges de l'ancienne église de Saint Génis et Saint Michel. Ces derniers permettent d'éclairer la première époque du comté de Besalu. Les fouilles à la Maison de la Monnaie se sont déroulées au cours du mois de décembre 2003. Cet édifice qui avait servi jusqu'à il y a une vingtaine d'années de caserne à la *Guardia Civil*, est connu sous le nom de Maison de la Monnaie car dans cet immeuble accolé à un rempart de Rocafort, on aurait frappé les monnaies de l'ancien comté de Besalu.

Les travaux ont été centrés sur la cour. Les vestiges se trouvaient entre 1,30 m et 1,50 m de profondeur. Les archéologues ont d'abord découvert un silo du XIIIe siècle. Sous ce dernier ont été mis au jour des vestiges qui, d'après le matériel découvert, remonteraient au IXe siècle. L'archéologue Jordi Sagrera a expliqué que cette découverte permet de déterminer que le rempart de Rocafort, auquel est accrochée l'ancienne Maison de la Monnaie, date au maximum du IXe siècle. D'après lui, il correspond à un agrandissement carolingien du noyau ancien de Besalu. Dans l'espace fouillé ont été localisées les bases de plusieurs murs parmi lesquels ceux de l'église pré-romane Saint Génis et Saint Michel.

Jordi Sagrera a expliqué qu'il existe des documents mentionnant cette église dès 977 et ce jusqu'en 1075, date à laquelle on en perd la trace. De ces documents, il ressort que cette église, dans laquelle a été créé le chapitre, a reçu plusieurs consécrations sous forme de propriétés de la part du comte de Besalu. Parmi ces donations figuraient l'église de Sainte Marie et Saint Jean et l'église paroissiale de Saint Vincent. Les archéologues pensent que c'est pour cette raison que l'église de Saint Génis et Saint Michel a été abandonnée et que le chapitre s'est transporté à l'ancienne église de Sainte Marie. Les travaux n'ont pas permis de déterminer la date de son abandon, même si la découverte d'un silo du XIIIe siècle laisse à penser qu'à cette époque Saint Génis et Saint Michel avait déjà été abandonnée, et que les matériaux qui avaient servi à la construire avaient été utilisés pour d'autres édifices.

Jordi Sagrera a souligné que sur un plan historique, ces trouvailles sont très importantes car elles fournissent des renseignements sur la première phase du comté de Besalu, mais que du point de vue archéologique elles présentent peu d'intérêt car les murs sont arasés.

D'après *Diari de Girona*, 05/02/2004

.....

Découverte à Castello d'Empuries d'un souterrain, de 25 silos et du château comtal au cours de fouilles sur la place

Les sondages archéologiques se sont déroulés entre février et décembre 2002 avant des travaux sur la place Jaume I dans le centre historique de la ville. Les fouilles ont été subventionnées par la municipalité et la *Generalitat*. Elles ont été dirigées par les archéologues Anna Maria Puig, Bibiana Agustí, Dolores Codina et Mireia Teixidor.

La découverte la plus importante a été celle du château comtal. Les vestiges de cet édifice se résument à un morceau de muraille d'environ 3 m de large et d'une grande citerne de 5 m de diamètre. On a également trouvé un petit cimetière (XIIIe siècle) sûrement lié à la chapelle du château, 25 silos du XIVe siècle, divers fragments de céramiques antiques (hors contexte) datées entre le IIIe siècle avant J.-C. et le IIIe siècle après J.-C., ainsi qu'un morceau de souterrain (ou égoût) se dirigeant vers le cou-

vent de Sainte Claire sous lequel on connaissait déjà l'existence de souterrain.

D'après *Diari de Girona*, 25/02/2004

.....

Découverte des vestiges d'une troisième église au monastère de Sant Quirze de Colera

Pendant longtemps, on avait pensé qu'à Sant Quirze de Colera on avait construit deux églises, étant donné les deux dates de consécration fournies par les documents : celle que l'on peut voir actuellement est datée de 1123 et les vestiges d'une abside primitive sont datés jusqu'à présent de 935. Mais les récentes fouilles effectuées à l'intérieur ont mis au jour de nouvelles structures qui feraient partie d'une troisième église, ce qui a obligé à reconsidérer la chronologie. La première construction, dont on n'a trouvé que l'abside et qui peut être liée à une nécropole extérieure, peut dater du IXe siècle et même d'avant. La seconde a dû être consacrée en 935. La structure qu'on en a découvert consiste en un mur le long du transept qui arrive à l'abside avec des marches dont la fonction n'a pas encore été déterminée. C'est à cette époque qu'on a dû édifier le cloître qui était encore de petites dimensions. Finalement l'ensemble (église et cloître) a été agrandi au XIIe siècle.

La fouille a également permis la découverte de 125 tombes anthropomorphes. La plupart faisaient partie d'une nécropole associée à l'église primitive où l'on devait enterrer les gens des mas alentours. À l'intérieur de l'église actuelle, on en a découvert onze contenant des restes d'individus masculins, sûrement des moines. On a également fouillé deux sépultures d'enfants, d'époque moderne (XVIIIe siècle).

Cette campagne de fouilles qui s'est achevée le 7 août s'inscrit dans un large programme de réhabilitation de l'ensemble monastique qui n'est pas encore bien défini.

D'après *Hora Nova*, 03/09/2004

.....

Des fouilles révèlent que la façade de Sant Quirze de Colera date du XVIIIe siècle et non du XIIe siècle

Des fouilles viennent de révéler que la façade actuelle de Sant Quirze de Colera est en réalité une reconstruction qui date de la fin du XVIIe siècle ou début du XVIIIe siècle, réalisée en imitant le reste de l'édifice qui est d'époque romane. Jusqu'à présent personne n'avait mis en doute que cette dernière était aussi un exemple du roman le plus pur.

D'après *Diari de Girona*, 29/07/2004

.....

Enciclopedia Catalana fait la synthèse du gothique catalan en douze volumes

Suite à la monumentale *Catalunya Romanica* (26 volumes), *Enciclopedia Catalana* aborde tout l'art gothique catalan, avec une œuvre non moins ambitieuse qui veut être un point de référence pour l'étude de cette période. Les trois premiers tomes, consacrés à l'architecture, ont déjà vu le jour. Cette collection est dirigée par l'historien Antoni Pladevall i Font.

L'Art Gothique en Catalogne comprendra 12 volumes : 3 d'architecture, déjà mentionnés, 3 de peinture, 2 de sculptures, 2 d'arts appliqués, un dictionnaire des artistes et un volume qui doit ouvrir la collection. La publication se fera

au rythme de deux volumes par an.

D'après Antoni Pladevall, il s'agit d'une œuvre de synthèse qui n'existait pas jusqu'alors et qui fera date dans la connaissance de l'art gothique catalan. Présentés hier au cours d'une cérémonie à la *Casa de Llotja de Mar*, les deux premiers volumes traitent des édifices religieux (cathédrales, monastères, couvents...) tandis que le troisième *Des Palais aux Mas*, aborde l'architecture civile. Ce

tryptique (960 pages et plus de 1200 illustrations), peut être acheté indépendamment du reste de l'œuvre, de même que les monographies qui seront publiées en temps voulu sur la peinture, la sculpture ou les arts appliqués (meuble, verre, céramique...).

D'après *La Vanguardia*, 21/01/2004

Soutenances de diplômes Compte-rendus de lectures

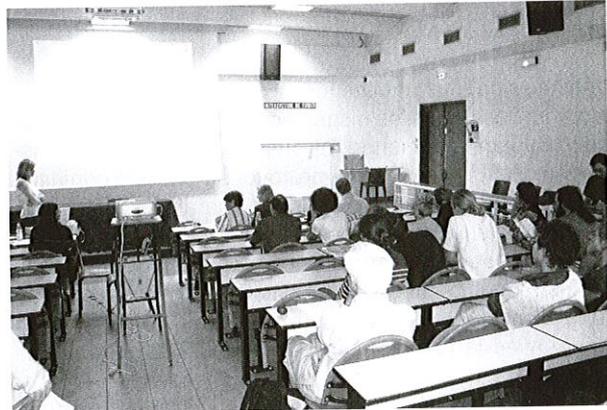
THÈSE DE DOCTORAT EN PRÉHISTOIRE ET PALÉOPARASITOLOGIE

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DES PALÉOENVIRONNEMENTS DE SITES PLÉISTOCÈNES ET HOLOCÈNES DU LITTORAL MÉDITERRANÉEN FRANÇAIS

Le 17 septembre 2004, Françoise Jouy-Avantin, secrétaire de notre association, a brillamment soutenu une thèse en Préhistoire et Paléoparasitologie intitulée : *Contribution à l'étude des paléoenvironnements de sites pléistocènes et holocènes du littoral méditerranéen français*. Outre les deux directeurs de recherche, André Debénath et Hélène Moné, le jury, présidé par Claude Combes, était composé de Marie-Antoinette et Henry de Lumley (ce dernier excusé en la circonstance) ainsi que de Françoise Bouchet, rapporteurs.

Discipline récente liée à l'archéologie historique et préhistorique, la paléoparasitologie consiste en « la recherche d'œufs d'helminthes parasites dans des excréments ou des sédiments organiques fossilisés ». Mais cela, nous le savions déjà puisque Françoise nous avait gratifié, dans cette même salle 118 de l'université de Perpignan, d'une conférence tout à fait passionnante sur cette science peu connue (cf. *bulletin de l'A.A.P.-O.*, n°17, déc. 2002). Ce que nous imaginions moins, c'était l'énorme quantité de travail que sous-tendait la rigueur d'une recherche qui a apporté « une méthode originale et inédite de description détaillée et standardisée des coprolithes détruits pour l'analyse » et qui est passée par « l'adaptation des techniques de la parasitologie médicale à du matériel desséché ». Il faut traduire : la recherche est ici passée par la préparation et la lecture sous microscope de 2294 lames minces.

Ainsi furent analysés « 31 coprolithes et 25 échantillons de sédiments provenant de neuf sites datés du Pléistocène moyen (600 000 ans) jusqu'au Moyen Âge, tous situés sur la bordure du littoral méditerranéen français (Alpes-Maritimes, Hérault, Aude et P.-O.), donc dans un même contexte environnemental et climatique pour une période donnée ». L'étude de ces gisements, dont trois sont situés en zone de piémont (Caune de l'Arago, grotte Tournal et de La Chance), trois en plaine (Jardins de Vert-Parc, Lattara et Vilarnau) et trois en bordure du littoral (Terra Amata, Lazaret et Lattara), a permis l'identification « de 23 espèces différentes de parasites, dont deux espèces probablement fossiles », soit « treize nématodes, dont six inconnus, quatre trématodes dont deux inconnus, cinq cestodes dont deux inconnus et un parasite de classe indéterminée. Aucun acanthocéphale n'a été mis en évidence ». Cela représente « 98% des résultats d'analyses dans le Bassin méditerranéen français, toutes époques confondues, et 82% des résultats pour le Paléolithique inférieur dans le



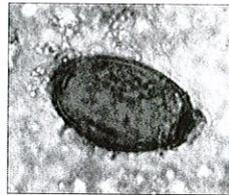
monde ». En plus de ces éléments qui ont approfondi « notre connaissance sur le mode de vie et les modes de transmission des parasites », Françoise a su mettre en valeur « la spécificité de l'apport des paléoparasites à la connaissance des paléoenvironnements, à celui des maladies anciennes, des modes de vie et des migrations des populations du passé ».

Après avoir loué la ténacité de l'impétrante, car elle a su mener à bien cette recherche contre les vents et marées du quotidien qu'ont impliqués - entre autres - un rôle de mère de famille et ses responsabilités dans un laboratoire d'analyses médicales, les membres du jury ont discuté les résultats, magistralement présentés sur écran, c'est-à-dire loin du « karaoké » qu'impose l'utilisation mal maîtrisée de *Power Point*. Les principaux apports de cette recherche résident dans une réflexion « sur la biodiversité au niveau régional (comparaison des résultats inter-sites) » et dans une contribution « à la paléoparasitologie dans le monde selon l'espace géographique, le temps, la diversité en terme de classe d'helminthes et la diversité en terme d'hôtes ».

Françoise Bouchet (C.N.R.S., Université de Reims) qui partage avec notre collègue non seulement le prénom, mais aussi une formation de pharmacien, a tenu à exprimer son admiration pour le travail accompli. Elle a aussi émis quelques critiques portant principalement sur l'une des déterminations, critiques qui font partie de la règle du jeu et susciteront sans doute un salutaire débat dans la discipline. Et c'est pourquoi ce rapporteur a appelé de ses vœux une réunion entre les rares spécialistes en la matière, en particulier les Américains et les Brésiliens, afin de donner à la méthodologie mise au point à Perpignan l'audience internationale qu'elle mérite. Et d'autres intervenants diront à leur tour combien cette thèse, par sa méthode et les problématiques abordées, dépasse largement le cadre inter-régional qui était le sien.

Pour finir, le président C. Combes est intervenu pour développer trois points concernant l'incidence capitale de la parasitologie dans l'étude de l'évolution humaine. Tout d'abord, il précise que l'*Ascaris* du Porc est passé chez l'homme par un phénomène de capture, la séparation entre les deux espèces de nématodes ayant eu lieu il y a 30 000 ans. Il indique ensuite qu'au cours de sa sortie d'Afrique, l'homme a sans doute perdu des parasites par disparition des vecteurs assurant leur

Œuf de Dicrocoelidé (49,30 x 28,20 µm) trouvé dans un coprolithe d'Ours de Deninger ainsi que dans les sédiments prélevés dans le bassin d'un Ours mort en hibernation dans le niveau P de la Caune de l'Arago, soit vers 650 000 ans. Cet œuf est, à ce jour, le plus ancien œuf d'helminthe observé dans un coprolithe.



transmission (les mollusques, par exemple), vecteurs absents des nouvelles niches écologiques conquises par cette humanité ancienne, et aussi du fait d'un nomadisme par petits groupes qui ne favorise pas les contacts, donc la contamination. La perte de parasites a pu induire une meilleure santé, donc une plus grande mobilité qui a pu favoriser en retour une occupation plus rapide de l'œkoumène. La diversité parasitaire diminue en effet au fur et à mesure que l'homme s'éloigne de l'Afrique. C'est donc, avec la bipédie, l'un des facteurs qui a pu nous rendre plus apte à dominer les autres espèces.

En troisième lieu, l'identification par Françoise Avantin d'un oxyuridé dans un coprolithe de Terra Amata permet de suggérer que ce dernier est très vraisemblablement humain. Cependant cet oxyure est différent de l'oxyure actuel de l'homme. Il pourrait donc être spécifique de l'homme ancien (*erectus* ou *heidelbergensis* ?). Ces parasites sont en effet très spécialisés et la découverte d'un oxyure du même type chez Neanderthal, qui serait différent de ceux qui sont attestés chez *sapiens*, permettrait de résoudre - sans doute mieux que la génétique - la question pendante de la filiation de l'homme moderne. Une belle piste en perspective !

Bref, c'est sous les applaudissements du public que le Jury a félicité le nouveau docteur de l'université de Perpignan en souhaitant que son travail, qui reçut la mention « très honorable », soit rapidement publié. Ajoutons que cette thèse honore également notre université et son département d'Histoire des Arts et Archéologie.

Michel Martzluff

**CHRISTINE RENDU DÉCORÉE DE LA MÉDAILLE DE BRONZE
DU CNRS 2004**

Christine Rendu vient de se voir accorder en octobre 2004 une distinction rare : la médaille de bronze du C.N.R.S. Cette récompense est d'autant plus remarquable qu'elle est depuis deux ans seulement Chargée de Recherches rattachée au laboratoire C.N.R.S.-FRAMESPA de Toulouse-Le Mirail. Son étude de la montagne d'Enveig (sujet de sa thèse et titre de son livre aux éditions Trabucaire, voir *bulletins A.A.P.-O.*, 2001 et 2003) a été saluée comme novatrice, tant par son objet (l'histoire dans la longue durée d'une estive de haute montagne, un domaine resté jusque là inexploré), que par sa méthode (l'interdisciplinarité totale entre archéologie, histoire et sciences des paléo-environnements). Ceux qui la connaissent comme nous savent que cette médaille est aussi la reconnaissance de profondes qualités humaines : animatrice dynamique et toujours modeste, Christine Rendu est une collègue appréciée de ceux qui la côtoient. Nous savons que loin d'être son « bâton de maréchal » (ou de berger), cette récompense va l'encourager à poursuivre et à étendre ses recherches et l'in-

citer à lancer d'autres projets, riches de connaissances nouvelles. Qu'elle reçoive ici nos félicitations, témoignage de confiance et d'amitié : elle n'est pas de ceux à qui les honneurs tournent la tête.

Aymat Catafau

Compte-rendus de lectures

LES JUIFS DE PERPIGNAN ET DE PUIGCERDÀ

Claude Denjean, *Juifs et chrétiens. De Perpignan à Puigcerdà. XIIIe-XIVe siècles*, éd. Trabucaire, Perpignan, 2004, 239 p.

Perpignan. L'Histoire des juifs dans la ville (XIIe-XXe siècles), actes du colloque tenu en 2000, Perpignan Archives Histoire, 2004, 272 p.

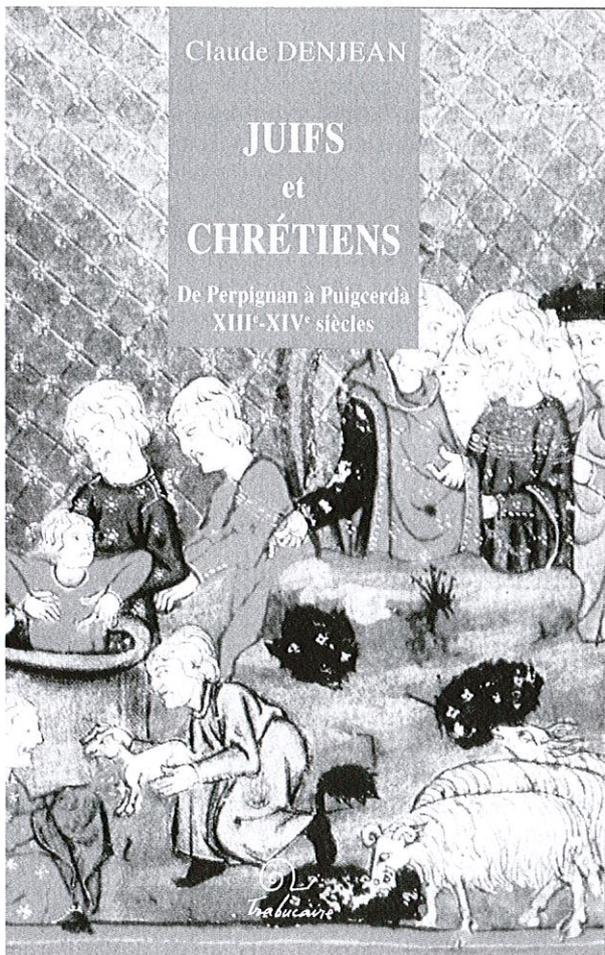
À ces deux ouvrages nouveaux sur les communautés juives nord-catalanes, on peut ajouter le livre de Philip Daileader, *De vrais citoyens. Violence, mémoire et identité dans la communauté médiévale de Perpignan, 1162-1394*, éd. Trabucaire, Perpignan, 2004, essentiellement pour son chapitre 4 « Juifs et chrétiens ».

L'historiographie des juifs en Roussillon méritait d'être renouvelée. L'intérêt pour cette question n'est pas seulement celle des spécialistes du Moyen Âge mais renvoie bien entendu à une attention particulière à la judaïté du passé et du présent et à la manière dont elle a été vécue, tolérée ou non, dans les sociétés européennes. C'est cette demande qui avait suscité la réédition de l'ouvrage de Pierre Vidal, *Les juifs des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne*, avec une préface d'Eduard Feliu, éd. Mare Nostrum, Perpignan, 1984. Mais sur un sujet aussi discuté, voire disputé, on peut regretter que reste toujours inédit en français le livre fondamental de Richard Emery, *The Jews of Perpignan in the Thirteenth Century : An Economic Study Based on Notarial Records*, New York, 1959.

Les deux ouvrages spécifiques à l'histoire des juifs qui viennent de paraître sont donc à saluer, car ils apportent des lueurs nouvelles, leurs auteurs ayant soin de connaître la bibliographie antérieure (dont Emery) et extérieure (juifs de France et d'Espagne), ils peuvent intégrer des éléments de comparaison qui évitent de prendre pour « spécifiques » des traits généraux ou de généraliser à outrance des aspects plus particuliers. Le premier livre est la version remaniée d'une thèse d'histoire, soutenue en 1998 à Toulouse-Le Mirail (dir. Maurice Berthe), il s'agit donc d'une étude exhaustive, méticuleuse, fondée sur les riches registres notariaux de l'*Arxiu Comarcal de Puigcerdà*. Le second réunit des textes prononcés lors d'un colloque tenu à Perpignan en 1999, dont les thèmes sont variés et les approches diverses.

Claude Denjean était il y a dix ans professeur agrégée d'histoire au Lycée de Font-Romeu, elle choisit alors un sujet de thèse pour lequel les sources étaient abondantes et inexplorées et les approches en plein renouvellement. Aujourd'hui maître de conférences à l'Université de Toulouse-Le Mirail, elle participe à plu-

sieurs équipes de recherches sur le thème de l'histoire des juifs en Europe méridionale. Son étude sur les juifs de Puigcerdà s'appuie sur une source qu'elle sait interroger avec précaution : le notaire qui tient la plume et donne forme à l'acte est en effet chrétien, et c'est à travers ce « prisme », comme elle dit elle-même, qu'elle observe la petite société juive de la ville cerdane de création nouvelle (1177) dans ses activités, ses rapports avec la population chrétienne et ses relations avec les communautés juives de Villefranche-de-Conflent et de Perpignan.



Dans un contexte de croissance économique et démographique, les juifs de Puigcerdà accompagnent l'essor de la Cerdagne, au cœur des relations entre la vieille Catalogne et ses comtés du nord, mais aussi en direction du Languedoc et du comté de Foix. On les retrouve essentiellement dans l'exercice des activités de prêt : 80% des actes concernant les juifs dans les registres notariaux s'y rapportent. Cependant le prêt n'est pas l'apanage exclusif des juifs, les chrétiens de la ville pratiquant aussi le prêt : ce sont davantage les urbains qui prêtent aux ruraux que les juifs aux chrétiens ... Le prêt est lié à l'expansion urbaine (spéculations immobilières) mais aussi agricole (pâturages de plaine, élevage). Une bonne part des capitaux investis proviennent de Perpignan, mais les juifs cerdans drainent aussi des fonds depuis le royaume de France ou le comté de Foix voisins. Certains sont en relations d'affaires étroites avec les chrétiens, d'autres prêteurs, et l'on peut penser qu'une partie du prêt de fonds chrétiens

passé par les juifs.

Les activités des juifs ne se limitent cependant pas au prêt : à côté des médecins juifs, bien repérés par les sources, on peut supposer qu'une majorité des juifs vivent de l'expansion de l'artisanat textile et du commerce qui en découle, mais Claude Denjean note justement que cette pluri-activité ou cette diversification peut davantage être déduite que prouvée : à certaines époques le nombre des juifs de la communauté de Puigcerdà impliqués dans le prêt n'est qu'une infime minorité, à d'autres ce chiffre s'accroît considérablement. Reste toutefois dans l'ombre une estimation de la population juive de Puigcerdà, sans doute quelques centaines de familles, sur une population totale de 4 à 5000 habitants.

Au-delà de ces débats récurrents sur les créneaux économiques occupés par les juifs, le livre vaut par la précision du regard porté au cadre de vie des juifs de Puigcerdà : impliquée dans les programmes archéologiques de la ville, Claude Denjean donne une image précise et nuancée du *Call* et de son évolution, on y retrouve la vision que Philip Daileader a donné de celui de Perpignan : ni ghetto ni quartier homogène, le *call* apparaît comme un quartier (ou une rue) où se côtoient juifs et chrétiens, dont les relations sociales ne sont pas limitées aux questions d'argent. La communauté juive a son organisation autonome, l'*aljama*, et des relations directes avec le roi, qui la protège et la taxe, comme à Perpignan et ailleurs en Catalogne.

D'excellents passages nous permettent de découvrir la vie quotidienne de cette communauté, au travers de visions parfois inattendues : le respect assez peu strict des obligations alimentaires, ou du repos du shabbat (on y passe peu d'actes notariés, mais quelques-uns néanmoins) ou la pratique, parfois le « vice », du jeu auquel ils essaient de s'arracher en promettant, devant notaire, de ne plus fréquenter les « tables à dés », comme le font plus souvent encore leurs voisins chrétiens.

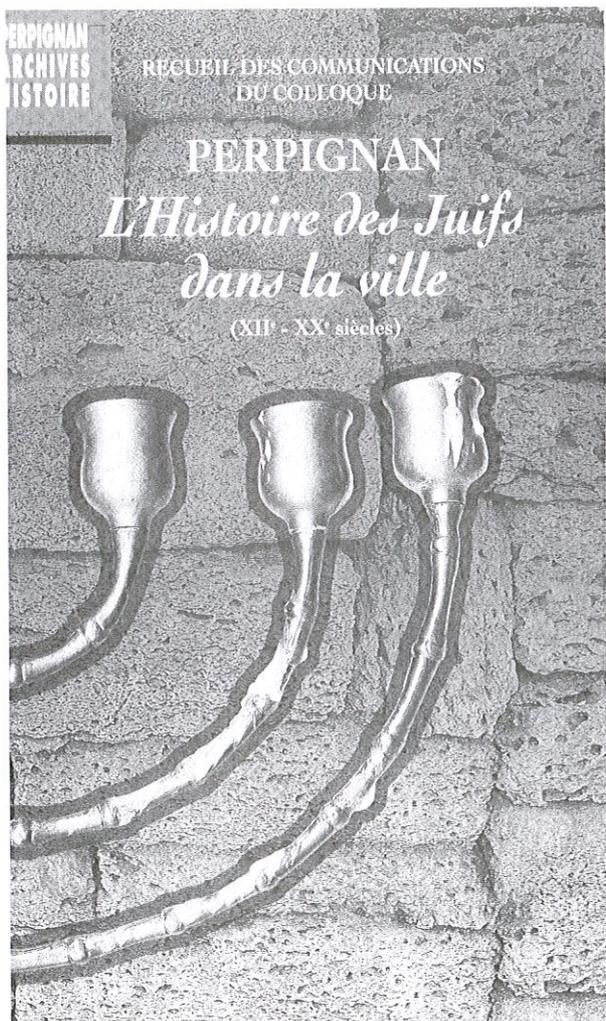
Claude Denjean nous permet de compléter la connaissance de certains aspects topographiques, sociaux, économiques de la vie des juifs en Catalogne au Moyen Âge, même si cette vision reste, elle l'avoue, partielle et déformée par la source notariale qui réduit l'existence à quelques documents officiels. Avec rigueur et ténacité, l'utilisation que Claude Denjean fait de ces documents permet d'enrichir nos connaissances.

Aymat Catafau

Le colloque tenu à Perpignan en juin 2000 fut l'occasion d'entendre des communications concernant la ville de Perpignan, son *call* et ses juifs, mais aussi les juifs de *Girona*, d'Occitanie, de Majorque ou d'Aragon. Le propos ne se limitait pas au Moyen Âge, mais incluait les périodes moderne et contemporaine, jusqu'à la place du camp de Rivesaltes dans le processus d'extermination en 1941-42.

Une bonne mise au point de Géraldine Malet

met à plat ce que nous savons du *call* par les textes, et la confrontation avec les données archéologiques reste souhaitable (article de Rémy Marichal et Isabelle Rébé sur les sondages au couvent des Minimes), mais pas facile, étant donné l'arasement des constructions antérieures mais aussi les tentatives délicates de retrouver des éléments matériels en se fondant sur des informations tirées de textes (exemple du *mikvé* - les bains rituels - à travers ces deux articles). Même si le sondage entrepris par l'A.A.P.-O. (Olivier Passarius, *bulletin de l'A.A.P.-O.* 2000, p. 26-29) dans le même secteur, à peine évoqué dans cet article, était plus riche d'informations sur le Moyen Âge, rien ne permet de déduire sur l'éventuelle présence juive en ces lieux.



Sur le plan politique et social, la différence de situation entre juifs du royaume de France et juifs des terres catalanes et aragonaises est complétée par la découverte de documents nouveaux, comme celui que publie Pierre-Vincent Claverie, révélant que le roi de Majorque fut amené en 1307 à prendre la défense des intérêts des juifs de Perpignan dont les biens situés en Languedoc avaient été confisqués par Philippe le Bel. La protection, tarifée, dont bénéficiaient les juifs du royaume de Majorque explique que Perpignan devint lieu d'immigration pour des juifs d'Occitanie, dont beaucoup s'étaient déjà établis en Catalogne : le renforcement de la communauté juive, l'*aljama*, s'inscrit parfaitement au

tournant des XIIIe-XIVe siècles dans un processus de croissance démographique et économique où les juifs tiennent une part importante.

Les actes du colloque mettent aussi en valeur la place remarquable des élites intellectuelles juives dans le domaine des lettres, de la médecine ou de la théologie au travers de quelques parcours ou de groupes sociaux représentatifs, mais malgré cette situation éminente dans la culture et l'économie, les juifs firent face à divers processus de rejet : exclusion, conversion, attaques, pogroms, dont les modalités et les rythmes variables sont analysés pour le Moyen Âge par en Cerdagne, à Monzon (Aragon), et jusqu'à nos jours, au cours de la Shoah (Rivesaltes). Entre ces périodes fort éloignées, plusieurs phases de « retours » sont abordées, de l'époque moderne au XIXe siècle, où Perpignan voit arriver quelques juifs languedociens pour la plupart, souvent autour du commerce du textile. Deux ouvrages utiles donc, dont la lecture sera sans doute profitable à ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Catalogne et des communautés juives, et suscitera des recherches nouvelles, les archives notariales des P.-O., pour leur plus grande partie, en particulier les très nombreux registres des XIVe-XVe siècle, n'ayant pas encore été dépouillées systématiquement.

Aymat Catafau

LA CONSTRUCTION DE TERRE

Échanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue, Claire-Anne de Chazelles et Alain Klein, Actes de la table-ronde de Montpellier (2001), Montpellier, 2003, 460 p.

Les vestiges de construction en terre crue retrouvés par l'archéologie sont à la fois courants et mal connus. De conservation médiocre sur la plupart des sites, et quasiment vouées à la destruction dès leur exhumation, ces constructions sont encore trop peu étudiées. L'architecture de terre est pourtant dans sa mise en œuvre plus complexe et plus variée qu'elle ne le paraît de prime abord. L'intérêt des journées d'étude tenues à Montpellier en 2001 a été de réunir des archéologues, des architectes et des praticiens actuels de la construction de terre crue.

En guise d'introduction des spécialistes du bâtiment et des architectes ont analysé les caractéristiques des diverses formes de construction de terre crue (composition minéralogique et propriétés des argiles, résistance à l'eau, à la pression, etc.). Ces études montrent que la terre crue, amalgamée en proportion variable à des végétaux, constitue un matériau aux multiples qualités, ce qui explique que la terre ait été utilisée pour l'édification des murs, mais aussi pour les sols ou les toitures, depuis la Protohistoire jusqu'à nos jours. Les architectes présents ont même souligné des expériences récentes de construction en terre en France, ou des exemples de construction traditionnelle (en Afghanistan et à Chypre) qui démontrent l'intérêt (économique, éco-

logique, technique) de la construction en terre. Ce fort volume ne peut cependant pas rendre la qualité esthétique de ces constructions, ni l'intérêt des reportages filmés de la construction d'une maison de terre en Afghanistan ou d'une maison individuelle par une entreprise française spécialisée, qui constituèrent pour la plupart des participants de véritables découvertes.

De très nombreuses contributions illustrent, pour des exemples dont la chronologie s'étend de l'Âge du Fer au XIXe siècle, les diverses techniques d'emploi de la terre crue, à travers des sites de la France méridionale surtout, mais aussi de Normandie, d'Espagne (Alicante, Aragon) ou du Maroc. Parmi ces contributions, pour ne citer que celles qui nous concernent de près, Jérôme Kotarba présente l'habitat de terre d'Augéry (Arles-sur-Rhône) et François Guyonnet les maisons du quartier Saint-Jacques de Perpignan. D'un point de vue méthodologique, on remarquera la mise en place d'une terminologie de la terre crue, d'après les modalités de mise en œuvre employées par les constructeurs, par Olivier Aurenche, qui permettra de ne plus confondre les termes de bauge, pisé, mottes, briques modelées ou moulées, adobe : quatre pages vraiment utiles !

Au moment de mettre sous presse ce bulletin de l'A.A.P.-O., me parvient la convocation d'une deuxième rencontre transdisciplinaire sur la construction de terre crue, qui se tiendra à L'Isle d'Abeau (Isère) en mai 2005. Ainsi prend forme un pôle de recherches sur l'architecture de terre, afin que sorte de l'ombre, essentiellement par la volonté d'architectes, de professionnels du bâtiment et d'archéologues, un des principaux matériaux de construction de l'histoire de l'habitat rural et urbain, trop longtemps dénigré ou méconnu.

Aymat Catafau

Catalogue d'exposition : Vivre dans une demeure aristocratique au Moyen Âge

Viure a palau a l'Edat Mitjana, segles XII-XV, Catalogue de l'exposition de Girona (juillet-septembre 2004), commissaire Xavier Barral i Altet, *Fundacio Caixa de Girona, Girona*, 2004, 335 p.

Ce superbe ouvrage en grand format, abondamment illustré en noir et blanc et en couleurs, réunit d'une part des contributions thématiques de spécialistes et d'autre part un catalogue détaillé de l'exposition tenue à Girona l'été dernier.

L'ouvrage permet ainsi de découvrir les relations entre les lieux, les bâtiments, les objets et les différences sociales que ces éléments matériels mettaient en valeur. L'affirmation d'une position dominante par l'aristocratie, dans ses châteaux ou dans ses résidences urbaines, repose sur l'ostentation : tenir un rang prééminent, c'est vivre au-dessus du commun. Les textes réunis dans la première partie évoquent ainsi la relation entre architecture et société, entre palais urbains ou châteaux et vie chevaleresque. De nombreux points de vue extérieurs à la Catalogne (Ségovie, Castille-Léon, *Al-Andalus*, France du Nord, Italie) viennent enrichir une approche comparatiste qui mêle l'étude des bâtiments et celle de leurs aménagements intérieurs.

Cette tentative de reconstitution de l'ensemble des traits originaux de la maison aristocratique croise ainsi les représentations des intérieurs des maisons du début du XIVe siècle dans la peinture de Giotto, l'étude des décors intérieurs représentant jardins et animaux, celle des objets de luxe et d'importation et des livres qui faisaient aussi partie d'un art de vivre aristocratique, imité de plus en plus par la bourgeoisie naissante, comme le montrent les « maisons riches » de Barcelone.

La manière de mourir dans la maison noble constitue le point d'orgue de cette mise en scène : l'accompagnement du mort, la place qu'y tiennent la religion, le notaire, les proches et les familiers transforment ce moment jusque là privé en un rituel social, en une représentation de la « belle mort » faisant suite à la « bonne vie ». La dernière demeure, la tombe, et son décor deviennent la dernière affirmation du statut du défunt. Un beau catalogue en couleurs des principaux objets présentés lors de l'exposition vient compléter ces textes, prolongeant le plaisir de ceux qui ont pu visiter l'exposition, et nous invitant tous à imaginer ce que purent être les riches intérieurs de ces demeures trop souvent excessivement dépouillées dans leur présentation actuelle.

Une réédition utile

Les éditions LORISSE viennent de rééditer (octobre 2004) les deux volumes de l'ouvrage de Bernard Alart *Notices historiques sur les communes du Roussillon*, que l'on devrait donc pouvoir se procurer dans les librairies perpignanaises. Une initiative intéressante, car ces deux ouvrages introuvables restent des références indispensables pour l'histoire de nos villages.

Aymat Catafau

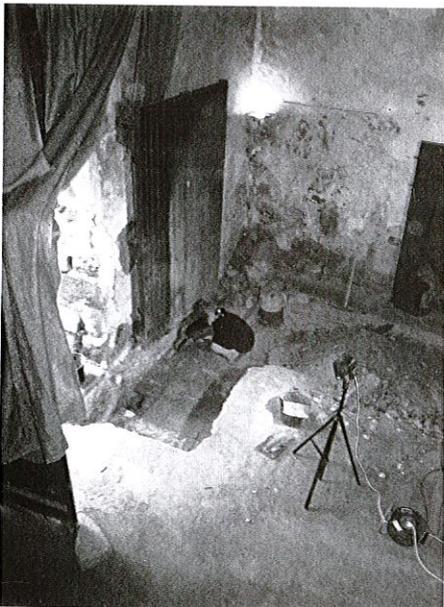
Bilan d'activité de l'A.A.P.-O. 2004

LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

Avec la loi de janvier 2001 portant sur la réforme de l'archéologie préventive, le nombre d'opérations d'archéologie préventive mené par notre association a temporairement diminué. Trois opérations archéologiques et une campagne de prospection ont toutefois pu être réalisées et ont permis soit d'alimenter des dossiers scientifiques et historiques déjà existants, soit de débloquer des projets d'aménagements ou de restauration menés par des communes des Pyrénées-Orientales.

Ille-sur-Têt : Sondages dans l'église de la Rodona

Ces sondages, commandés par le Service des Monuments Historiques, avaient pour objectif de restituer l'altitude du niveau de sol médiéval et de la marche d'accès au chœur afin de guider le projet de restauration de l'église.



Le sondage au niveau du seuil de l'église (la Rodona, Ille-sur-Têt) (cliché O. Passarius)

Elné : Église Sainte-Eugénie de Tresmals

En amont d'un projet d'aménagement des abords de l'église Sainte-Eugénie, deux opérations ont été effectuées. La première consistait en l'ouverture de tranchées afin d'estimer les niveaux archéologiques conservés et la deuxième au dégagement de cette église enterrée sous 1,80 m de limons déposés par les crues du Tech, et ceci afin d'envisager une restauration et une restitution au public de cet édifice médiéval.

Les résultats ont montré une occupation du site durant l'Antiquité (la voie Domitienne passe à proximité) et ont confirmé la présence de tombes tout au long du Moyen Âge jusqu'à l'époque moderne.

Le projet d'aménagement du site prévoyait également la fouille de l'édifice de culte afin de libérer l'intérieur des couches de limons provenant des crues de la



La fouille de l'intérieur de l'église Sainte-Eugénie (cliché O. Passarius)

rivière. En permettant de lever les contraintes archéologiques, l'A.A.P.-O. a permis de faire avancer ce projet de restauration.

L'histoire de l'église Sainte-Eugénie est en train de s'écrire en même temps qu'elle sort de terre et se révèle aux habitants d'Elné et aux amoureux du patrimoine. Ce « casot » au milieu des salades est devenu à nouveau une église au passé retrouvé.

Perpignan : Cloître-cimetière Saint-Jean

Suite à des travaux destructeurs à l'intérieur du cloître-cimetière Saint-Jean de Perpignan (Campo Santo), l'A.A.P.-O. est intervenue en urgence pour étudier et sauver ce qui pouvait l'être encore. Elle a également assuré la surveillance des travaux de recherche des anciens réseaux qui traversent de part en part le monument.

LES PROSPECTIONS 2004

Les prospections effectuées cette année par l'A.A.P.-O., sous la direction d'O. Passarius, ont concerné particulièrement l'environnement de Château-Roussillon et du site de Vilarnau.

Si pour l'Antiquité, les prospections menées à partir des années 80 dans ce secteur ont permis d'avoir une vision de l'occupation du sol, pour le Moyen Âge, les données étaient plus lacunaires.

Durant cette campagne de prospections, 450 ha ont été parcourus et 390 parcelles ont été visitées. Sept nouveaux sites ont été localisés : un site de l'Âge du Bronze, deux sites de la Protohistoire récente, trois sites antiques, un de l'Antiquité tardive et deux sites du haut Moyen Âge. L'inventaire de ces sites dans le plan d'occupation des sols permettra d'assurer leur protection et éventuellement d'en assurer la fouille en préalable à tout projet d'urbanisation.

LE DÉPÔT ARCHÉOLOGIQUE

La gestion des collections du dépôt archéolo-

gique départemental repose en grande partie sur l'A.A.P.-O. En accord avec le Service Régional de l'Archéologie, Sabine Nadal a la responsabilité de cette tâche. La présence hebdomadaire (1 à 2 jours par semaine) d'un agent du S.R.A. (Catherine Cretin) permet une collaboration plus étroite dans cette gestion entre les services de l'État et les archéologues. Un modèle de fiche d'entrée et de sortie du matériel archéologique a été établi, afin d'améliorer le suivi des collections. Cette fiche, dont l'élaboration finale est en cours, permet également une traçabilité des objets et des études scientifiques menées sur les collections archéologiques (études universitaires, programmes de recherches ...). Le rangement des collections, la poursuite de l'inventaire et son informatisation, nécessitent une implication forte de l'A.A.P.-O. dans une mission de service public, sous le contrôle du S.R.A.

Dans le cadre de cette mission, un catalogue-inventaire des archives papier de Jean Abélanet sur le Paléolithique des P.-O. a été établi, à partir des documents de fouilles ou de prospections de Jean Abélanet (notes de terrain, fiches de sites, dessins, relevés, plans, courriers ...). Ces archives ont été reproduites, classées et conditionnées. Ce catalogue est consultable à l'A.A.P.-O., avec une autorisation de Jean Abélanet. Un exemplaire a été déposé au Service Régional de l'Archéologie.

LES ACTIVITÉS TOURNÉES VERS LE PUBLIC

LES CONFÉRENCES ET LES SORTIES

Au rythme de sept conférences par an, qui se tiennent à l'Université de Perpignan, l'association rassemble à chaque séance une centaine de personnes.

Au titre des sorties, nous avons organisé la visite de la *via conflentana*, du musée de Saint-Pons et des statues-menhir du haut héraultais ainsi que du musée Saint-Raymond à Toulouse.

LES PUBLICATIONS

Roches ornées, roches dressées. Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet.

En mai 2001, la communauté des chercheurs en Histoire et en archéologie rendait hommage à Jean Abélanet, l'une des figures majeures de l'archéologie régionale. La publication des actes de ce colloque est l'aboutissement de cette manifestation. 74 auteurs et co-auteurs ont contribué à cet ouvrage en cours de parution (début 2005).

En mai 2004, le Conseil d'Administration a délégué Sabine Nadal auprès de Michel Martzluff, directeur de la publication, afin qu'elle l'aide dans cette tâche (traitement informatique des textes et des images, montage, élaboration du bulletin de souscription, et suivi auprès de l'imprimeur). Guillaume Eppe (C.E.P.C.) est en charge de la diffusion et de la réception des souscriptions.

Bibliographie archéologique des Pyrénées-Orientales

2700 références bibliographiques destinées à la publication d'une *Bibliographie archéologique des Pyrénées-Orientales (1980-2002)* ont été rassemblées par Virginie Teilhol jusqu'en septembre 2004. Les réponses au questionnaire envoyé aux auteurs afin de finaliser ce travail sont en cours de traitement.

Le bulletin de l'A.A.P.-O.

La réception et la normalisation des articles ont été confiées à Guillaume Eppe (C.E.P.C.). Sabine Nadal est chargée du montage des textes et des illustrations sur QuarkXpress, puis du suivi auprès de l'imprimeur. Guillaume Eppe s'occupe de l'envoi du bulletin aux adhérents.

La publication de la fouille de Vilarnau

L'A.A.P.-O. oeuvre depuis deux ans à la préparation d'une publication scientifique sur les fouilles de Vilarnau (dirigées par Olivier Passarrius). Cet ouvrage devrait paraître au début de l'année 2006.

LA BIBLIOTHÈQUE (CENTRE DE DOCUMENTATION ARCHÉOLOGIQUE)

(Association Archéologique des P.-O. et Centre d'Études Préhistoriques Catalanes)

Depuis la mi-novembre 2004, la bibliothèque est fermée au public, en raison des travaux qui y sont effectués (menuiserie, maçonnerie, travaux d'électricité). Cette fermeture est effective jusqu'au 22 décembre 2004. Guillaume Eppe (C.E.P.C.) est chargé de :

- l'accueil du public et l'aide à la recherche bibliographique (près de 350 étudiants et chercheurs depuis le début de l'année 2004),
- le rangement des ouvrages consultés,
- la commande, la réception et le classement des livres et des revues arrivant (100 revues et une centaine d'ouvrages et tirés-à-part nouvellement acquis par l'A.A.P.-O. pour 2004),
- la gestion des fichiers informatiques de la bibliothèque.

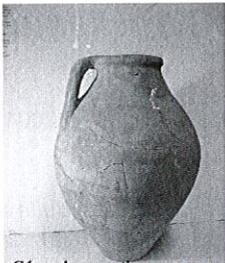
PROJET D'ATELIERS PÉDAGOGIQUES ET D'EXPOSITION

Il a été convenu entre la D.R.A.C. et l'A.A.P.-O., la réalisation d'un projet visant à s'inscrire dans la programmation d'un futur service archéologique départemental.

Ce projet, financé par la D.R.A.C., se propose d'étudier la faisabilité d'un service éducatif appuyé par la collectivité départementale.

En effet, l'A.A.P.-O. se pose en terme de force de proposition pour l'élaboration d'un tel projet, qui ne peut cependant être réalisable dans l'état des effectifs salariés actuels.



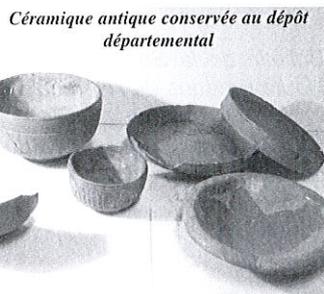


Céramique antique conservée au dépôt départemental

Valérie Porra-Kuteni a été recrutée pour une mission de 5 mois, dans la mesure où son expérience au Château-Musée de Bélesta pouvait aider à la réalisation de cette opération.

Des ateliers ont donc été conçus à destination des scolaires des écoles et des collèges (fabrication, décoration, dessin, chronologie, restauration des céramiques).

Au nombre de cinq, ces ateliers pédagogiques s'appuient sur une exposition thématique dont les objets sont issus du dépôt archéologique départemental.



Céramique antique conservée au dépôt départemental

Le thème retenu concerne la céramique romaine du Roussillon, qui est conservée en « grande quantité » dans le dépôt et apparaît comme un bon révélateur des sociétés anciennes. L'époque romaine présente dans les programmes des écoles et des collèges n'est pas encore traitée par les services éducatifs déjà existants dans le département des Pyrénées-Orientales.

Il est prévu de remettre un rapport de faisabilité de cette entreprise au Conseil Général et à la D.R.A.C. en mars 2005, en même temps que la présentation des ateliers pédagogiques accompagnés de la maquette de la future exposition « Rome en Roussillon, les pots cassés racontent l'Histoire ».



Céramique antique conservée au dépôt départemental

Le thème retenu concerne la céramique romaine du Roussillon, qui est conservée en « grande quantité » dans le dépôt et apparaît comme un bon révélateur des sociétés anciennes. L'époque romaine présente dans les programmes des écoles et des collèges n'est pas encore traitée par les services éducatifs déjà existants dans le département des Pyrénées-Orientales.

L'ACTUALITÉ DE L'ARCHÉOLOGIE

Le projet de site Web

Virginie Teilhol a travaillé en 2003 sur la conception, en avant-projet, d'une maquette proposant la présentation d'un site web consacré à l'archéologie des P.-O., au dépôt archéologique départemental, et à l'activité de l'A.A.P.-O., en collaboration avec le Conseil Général et le Service Régional de l'Archéologie.

Ce projet, dont la réalisation devrait aboutir en 2005 en partenariat avec le Conseil Général des P.-O., se propose de mettre à jour l'actualité de l'archéologie de notre département (fouilles, prospections, découvertes, animations archéologiques, mise en ligne de la Bibliographie archéologique ...), mais également de faire

découvrir les différentes activités proposées par l'A.A.P.-O. :

- Les conférences à l'Université (ouvertes à tous)
- Les sorties (visites de sites, de musées dans et hors du département)
- Les activités de fouille ou de post-fouille (lavage, collage du mobilier archéologique)
- Le dépôt archéologique des P.-O. (sa gestion, son utilisation)
- Le bulletin annuel de l'A.A.P.-O. (qui fait le bilan et la synthèse de la recherche archéologique dans les P.-O.).

PERSPECTIVES 2005

Les fouilles : perspectives

Depuis 1998, les délais d'intervention de l'A.A.P.-O., le coût et la qualité des travaux de terrain ont permis aux communes qui en ont fait la demande de réaliser des projets d'aménagement sur lesquels pesaient des contraintes archéologiques. À partir de 2003, la réorganisation de l'archéologie française a fortement limité notre intervention.

Toutefois, les différentes opérations réalisées par notre association au cours de l'année 2004 confirment la nécessité de continuer à oeuvrer pour la création d'un véritable service public de l'archéologie, dans lequel l'A.A.P.-O. tient toute sa place. Les sollicitations des communes et du Service Régional de l'Archéologie semblent déjà importantes pour l'année à venir avec en plus des fouilles archéologiques, la demande de plus en plus croissante d'études archéologiques dans le cadre des Z.P.P.A.U.P.

Exposition et ateliers pédagogiques

Dans la continuité du travail amorcé en 2004 par l'A.A.P.-O., une exposition sur la céramique antique en Roussillon (présentée au printemps 2005 et inaugurée lors des journées du Patrimoine en septembre 2005), ainsi que la faisabilité d'ateliers pédagogiques sur la période romaine et destinés aux scolaires du département, devraient voir le jour.

La bibliographie archéologique des Pyrénées-Orientales

La bibliographie archéologique des Pyrénées-Orientales est en cours d'achèvement. Durant le premier trimestre 2005, Sabine Nadal se consacrera à l'élaboration des index (par auteur, par période, par commune, par mot clé). Nous espérons sa publication dans le courant 2005, et une mise en ligne sur Internet.

S. Nadal

Les nouveautés de la bibliothèque

ACQUISITIONS, ÉCHANGES ET DONNS DE LA BIBLIOTHÈQUE
DU 30/10/2003 AU 29/10/2004

Petit point sur l'évolution : La bibliothèque, gérée par le C.E.P.C. depuis le mois d'octobre 2003, connaît une fréquentation que l'on peut qualifier de normale, depuis 2000, si l'on se réfère à la population concernée du département (chercheurs, étudiants, enseignants, membres de l'AAPO).

Seul point noir, la saturation (les étagères sont surchargées) qui pointait à la fin de l'année 2003 et qui est effective. Actuellement, plusieurs dizaines de livres s'entassent dans des cartons numérotés faute de place. Les dons et échanges sont très nombreux. Actuellement le fichier des revues compte 243 titres (pour un nombre de revues dépassant les 5000), le fichier des cartes comporte 90 références et le fichier ouvrages compte 13 441 entrées dont : 815 tirés à part et extraits, 2418 ouvrages, 10 208 articles (revues, colloques, tables-rondes...).

Revues

Alberri : 14 (2001). Échange.

Annales. Revue de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales : 1989 (5, 6), 1990 (1 à 6), 1991 (1 à 6), 1992 (1 à 6), 1993 (1 à 6), 1994 (1 à 6), 1995 (1, 3 à 5), 1996 (1 à 6), 1997 (1 à 6), 1998 (1, 3 à 6), 1999 (1 à 6), 2000 (1 à 6), 2001 (1 à 6), 2002 (1 à 6), 2003 (1 ; Table analytique 1989-1993, table analytique 1994-1998). Don S.R.A.

Âne Rouge (L') : n°0 (2000) à 7 (2004). Don M. Martzluff.

Archäologische Nachrichten aus Baden : 67 (2003), 68/69 (2004). Échange.

Archéologie Médiévale : 32-2002. Acquisition.

Archéologie du Midi Médiéval : 21-2003. Acquisition.

Arkeoikuska : 2002. Échange.

Atrium construction : 9-2004, 12-2004.

Bilan Scientifique Régional Aquitaine : 2002. Échange.

Bilan Scientifique Régional Auvergne : 1991, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998. Don V. Lallemand.

Bilan Scientifique Régional DRASSM : 1992, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 2000, 2001, 2002. Échange.

Bulletin Archéologique de la Région d'Aurillac : 4-1990, 6-1996, 7-1998, 8-2000. Don V. Lallemand.

Bulletin de l'Académie des sciences et Lettres de Montpellier : tome 34 (2003). Échange.

Bulletin de l'Association de Protection du Patrimoine de la Commune de Fontpédrouse : 9-2001. Don J. Kotarba.
Bulletin de l'École Antique de Nîmes : 25-1999/2002.

Échange.

Bulletin de liaison de la Direction des Antiquités Historiques de la région Rhône-Alpes : 1 (1972), 2 (1972). Don L. Bayrou.

Bulletin de liaison des Sociétés Savantes - CTHS : 7 (2002), 9 (2004). Échange.

Bulletin de la Société Archéologique Champenoise : 4-2002. Échange.

Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault : 27 (2004).

Bulletin de la Société d'Études Scientifiques de Sète et sa région : tome VIII/IX (1976/1977). Don J.-P. Comps

Bulletin de la Société Française Numismatique : 9-2003. Don J. Bénézet.

Bulletins de la Société Française de Préhistoire : 2001 (4), 2002 (1 à 4), 2003 (1 à 4), 2004 (1, 2, 3). Acquisition.

Butlletí Arqueològic. Reial Societat Arqueològica Tarraconense : 23-2001, 24-2002. Échange.

Cahiers Numismatiques : 40e année, n°158, décembre 2003. Don J. Delhoste.

Cahiers Scientifiques du Muséum d'Histoire Naturelle de Lyon : fasc. 1/2003, 2/2003. Échange.

Chroniques historiques d'Ambert et de son arrondissement : 1985. Don V. Lallemand.

Courrier Archéologique du Languedoc-Roussillon (le) : n°6 (1980), 40 et 41 (1991), 43 (1994). Don J.-P. Comps.

Cuadernos de Arqueologia de la Universidad de Navarra : 2002 (10), 2003 (11). Échange.

Documents d'Archéologie Méridionale : 26-2003. Acquisition.

Dossiers d'Archéologie : n°283 (2003). SRA.

Estudos Arqueológicos de Oeiras : 8-1999/2000. Échange.

Exocetus Volitans (L') : n°15 (2002). Don

Extrême Sud : n°7-1994. SRA.

Lattara : 16-2003. Acquisition.

Monuments en chantiers. Auvergne : 1994, 1995, 1997, 1999. Don V. Lallemand.

Nouvelles de l'Archéologie (Les) : 93-2003, 94-2003, 95-2004, 96-2004. Acquisition.

Origini. Preistoria e protoistoria delle civiltà antiche : tome XXV, 2003. Échange.

Padusa : anno XXXIX Nuova Serie, 2003. Échange.

Pirineos : 157-2002. Échange.

Préhistoire Art et Sociétés (anciennement *Préhistoire Ariégeoise*) : LVII-2002. Échange.

Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló : 22 (2001). Échange.

Revue annuelle du Groupe Alésien de Recherche Archéologique : n°31, 2003. Échange.

Revue Archéologique de l'Ouest : 18-2001. SRA.

Revue Archéologique de Narbonnaise : 35-2002, 36-2003. Acquisition.

Revue Archéologique SITES : n°13 (1982), n°14 (1983). Don L. Bayrou.

Saguntum : 35-2003. Échange.

Sautuola : IX, año 2003. Échange.

Septimanie : 2 (1999), 3 (2000), 4 (2000), 15 (2004). Échange.

Sicilia Archeologica : anno XXXV, Fasc. 100-2002. Échange.

Tribuna d'Arqueologia : 1999/2000, 2000/2001. Échange.

Zephyrus : LVI-2003. Échange

Ouvrages, tirés à part, extraits

Abélanet J. : Les roches à entailles ou pseudo-polissoirs des Pyrénées Catalanes et leur rapport avec le style rupestre linéaire. In *1er Congrès Internacional de Gravats Rupestres i Murals, Homenatge a Lluís Diez-Coronel* (Lleida, 23-27 de novembre de 1992), IEC, Lleida, 2003. Tiré à part. P. 595 à 618. Don J. Abélanet.

Allée P., Denèfle M. : La Coma del Tech. Un exemple de ravinement protohistorique dans les Pyrénées-Orientales. In *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, Paris, 1989-1. Tiré à part. P. 57 à 72.

Amblard L., Girard A., Raynaud C. : Occupation du sol entre Lez et Virdouble. 1- L'habitat rural dans les cantons de Lunel et de Mauguio (Hérault). In *Études Languedociennes, Actes du 110e Congrès National des Sociétés Savantes*, Montpellier, 1985. CTHS, Paris, 1985. P. 139 à 160. Don J.-P. Comps.

Andrieux P., Bérard-Azzour O., Bergès C., Domergue C., Feugère M., Memet J.-B., Rolley C., Rossetti L. : *Mystère des bronzes antiques*. Catalogue de l'exposition du Cap

d'Agde, 2003. Ville d'Agde, Musée de l'Ephèbe, Ministère de la Culture, Région Languedoc-Roussillon, Conseil Général de l'Hérault, 2003. 76 p. Acquisition.

Anonyme : *Histoire du paysage en pays lunellois et melgorien. Étude de la commune de Mauguio. Dossier documentaire. Stage d'initiation à la prospection et à l'archéologie du paysage*. Lunel Viel, atelier municipal d'archéologie, 1989-1990. Non paginé. Don J.-P. Comps.

Anonyme : *catalogue de la bibliothèque du dépôt de Port-Vendres*. Port-Vendres, 2004.

Baills H. : *Le Néolithique des Pyrénées Roussillonaises*. 2 tomes. Thèse de Doctorat sous la direction de Jean Guilaine soutenue le 12 avril 1991. EHESS, Toulouse, 1991. 380 p. Don.

Balmelle A., Neiss R. : Les maisons de l'élite à Durocortorum. *Bulletin de la Société Archéologique Champenoise*, t.96, n°4, 2003. Collection archéologie urbaine à Reims, n°5. 102 p. Échange.

Balty J.-C. : CURIA ORDINIS. Recherches d'architecture et d'urbanisme antiques sur les curies provinciales du monde romain. *Académie Royale de Belgique, Mémoires de la Classe des Beaux-Arts, Collection In-4°, 2ème série*, T. XV, fascicule 2, 1991. Extrait, p. 330 à 336.

Barberà Farràs J., García-Rosselló J. (Coord.) : *L'arqueologia a Catalunya durant la República i el Franquisme (1931-1975)*. Actes de les jornades d'historiografia celebrades a Mataró els dies 24 i 25 d'octubre de 2002. Museu de Mataró, Patronat Municipal de Cultura, Mataró, 2003. 233 p. Échange

Barrière-Flavy M. C. : *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule du Vème au VIIIème siècle. Tome I. Etude archéologique, historique et géographique*. Edouard Privat éditeur, Toulouse, 1901. 498 p. Don B. Doutres.

Barrière-Flavy M. C. : *Les arts industriels des peuples barbares de la Gaule du Vème au VIIIème siècle. Tome II. Répertoire général des stations barbares de la Gaule*. Edouard Privat éditeur, Toulouse, 1901. 321 p. Don B. Doutres.

Bats M., Bessac J.-C., Chabal L., Chazelles (de) C.-A., Fiches J.-L., Poupet P., Py M. : *Enregistrer la fouille archéologique. Le système élaboré pour le site de Lattes (Hérault)*. ARALO, Série Lattes. Publication de l'unité de fouilles et de recherches archéologiques de Lattes, Lattes, 1986. 56 p.

Blaizot F., Gersende A., Ferber E. : Le traitement funéraire des enfants décédés avant un an dans l'Antiquité : études de cas. In *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n.s., t. 15-2003, 1-2. Tiré à part. P. 49 à 77.

Blanchemanche P., Berger J.-F., Chabal L., Jorda C., Jung C., Raynaud C. : Le littoral languedocien durant l'Holocène : milieu et peuplement entre Lez et Virdouble (Hérault, Gard). In *Des milieux et des hommes : frag-*

ments d'histoires croisées. Elsevier SAS, Collection Environnement, Série Environnemental, 2003. Tiré à part. P. 79 à 92.

Boucharlat E. : *Châteaux de terre : de la motte à la maison forte*. DRAC Rhône-Alpes, C.I.H.A.M., C.A.H.M.G.I., 1987. 72 p. Don V. Lallemand.

Brouquier-Reddé V. : La sandale en fer du bœuf romain ou bousandale. *Sonderdruck aus dem Saalburg-Jahrbuch 46-1991*. Verlag Philipp von Zabern. Mainz am Rhein. Tiré à part. P. 41 à 56.

Brun J.-P. : *Le vin et l'huile dans la Méditerranée antique*. Editions Errance, Paris, 2003. 240 p. Acquisition.

Bucherie L. : Les graffiti de la Tour de la Lanterne à La Rochelle. Essai d'inventaire. In *Publications de la Société d'Archéologie et d'Histoire de l'Aunis*, n°5, 1978. 50 p. Don L. Bucherie.

Bucherie L. : Les graffiti des tours Saint-Nicolas et de la Chaîne à La Rochelle. In *Publications de la Société d'Archéologie et d'Histoire de l'Aunis*, n°18, 1987. Tiré à part. P. 1 à 6. Don L. Bucherie.

Bucherie L. : Panorama des graffiti maritimes des côtes du Ponant. In *Actes du VIIe Colloque International de Glyptographie de Rochefort-sur-Mer*, tome II, 3-8 juillet 1990. Tiré à part. P. 111 à 145. Don L. Bucherie.

Bucherie L. : Graffiti et histoire des mentalités. Genèse d'une recherche. In *Antropologia Alpina*, Annual report 2 (1990-1), Torino, 1992. Tiré à part. P. 41 à 64. Don L. Bucherie.

Bucherie L. : Graffiti anglais des prisons maritimes françaises des XVIIe et XVIIIe siècles. In *Chronique d'histoire maritime*, n°29, 1er semestre 1994. Tiré à part. P. 37 à 44. Don L. Bucherie.

Bucherie L., Gonzalez E. : Panorama des graffiti maritimes en Méditerranée. In *Actes du XIe Colloque International de Glyptographie de Palma de Majorque*, 2-9 juillet 1998, 2000. Extrait. P. 31 à 100. Don L. Bucherie.

Bucherie L. : Graffiti et signes lapidaires à la Tour de Crest (Drôme-France). In *Actes du XIe Colloque International de Glyptographie de Palma de Majorque*, 2-9 juillet 1998, 2000. Extrait. P. 113 à 139. Don L. Bucherie.

Bucherie L. : Les graffiti de la Tour de l'Horloge à Saint-Jean-d'Angely (Charente-Maritime - France). In *Actes du XIIIe Colloque International de Glyptographie de Saint-Christophe-en-Brionnais*, 10-15 juillet 2000, 2001. Extrait. P. 45 à 62. Don L. Bucherie.

Burouf J., Muxart T., Villalba B. Vivien F.-D. : Le passé à de l'avenir : premier bilan de l'appel d'offre « histoire des interactions sociétés-milieux » et perspectives de recherches. In *Des milieux et des hommes : fragments d'histoires croisées*. Elsevier SAS, Collection Environnement, Série Environnemental, 2003. Tiré à part. P. 15 à 28.

Catafau A. : Naixement i desenvolupament d'una xarxa de petites viles a la Vall del Tec a l'edat mitjana : Prats de Molló, Arles de Tec, Ceret, El Voló. *Centre d'Estudis Selvatans, Quaderns de la Selva* 15, 2003. Tiré à part. P. 7 à 20. Don A. Catafau.

Cazes Q. : *Saint-Pierre-des-Cuisines*. Guides archéologiques du Musée Saint-Raymond, Musée des Antiques de Toulouse, ND. 64 p. Acquisition.

Chapelot J., Galinié H., Pilet-Lemière J.(Dir.) : *La céramique (Ve-XIXe s.). Fabrication, commercialisation, utilisation*. Actes du 1er congrès Internationale d'Archéologie Médiévale, 1985. Ministère de la Culture, Société d'Archéologie Médiévale, Caen, 1987. 259 p.

Charpy J.-J., Bellier C., Cattelain P. : Au temps de Clovis. Les Mérovingiens en Champagne et en Ardenne. In *L'Archéologue* n°69, décembre 2003-janvier 2004, p. 19 à 34. Échange.

Chazelles (de) C.-A., Klein A. (Dir.) : *Échanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue*. Actes de la table-ronde de Montpellier, 17-18 novembre 2001. Editions de l'Espérou, 2003. 460 p. Acquisition.

Chevallier R. : *Notice technique n°11 : La détection aérienne en archéologie*. Touring Club de France, Groupe d'Archéologie Antique, 1963. 16 p. Don L. Bayrou.

Collecti : L'Atelier tout sort de l'A. Ville de Perpignan, nd. np. Don T. Odier.

Collectif : *30 ans d'archéologie en Auvergne*. Collection Guides Archéologiques de l'Auvergne, DRAC Auvergne, Conseil Général du Puy-de-Dôme, 1990. 32 p. Don V. Lallemand.

Collectif : *Tierra, agua, aire, fuego. La cerámica y su restauración, desde el yacimiento hasta su museografía*. Catalogue d'exposition, 21 au 30 octobre 1996. Universitat Politècnica de Valencia, Generalitat Valenciana, Conselleria de Cultura, Educació i Ciència, 1996. 36 p. Don L. Bayrou.

Collectif : Saint-Michel-de-Nahuze - château de Miramont. In *Aude Magazine*, n°1, mars-avril 2003. Extraits. P. 54 à 55 et 62 à 63.

Collectif : *Pré-histoires : 150 ans d'archéologie en Val d'Oise*. Catalogue de l'expo (2 mai 2004 au 2 janvier 2005). Musée Archéologique du Val d'Oise, mai 2004. 13 p. Don T. Odier.

Dellong E., Moulis D., Farré J. : *Carte Archéologique de la Gaule 11/1 : Narbonne et le Narbonnais*. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de l'Éducation Nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture et de la Communication, Ville de Narbonne, 2002. 704 p. Acquisition.

Deloge H., Deloge L. (dir.) : *Le Rocher de la Caille. Un site magdalénien de plein air au Saut-du-Perron (Saint-*

Jean/Saint-Maurice-sur-Loire - Loire). Mémoire XXXI, Société Préhistorique Française, 2003. 252 p.
Deyber-Persignat D. (dir.) : *Le Dépôt archéologique. Conservation et gestion pour un projet scientifique et culturel*. Actes des assises nationales de la conservation archéologique, Bourges 26, 27, 28 novembre 1998. Editions de la ville de Bourges, Service d'Archéologie Municipal, Actes 2000-1. 455 p. Acquisition.

Direction de l'Architecture et du Patrimoine : *Des associations au service du patrimoine*. Ministère de la Culture et de la Communication, Direction de l'Architecture et du Patrimoine, Caisse Nationale du crédit agricole, 2001. 182 p. Don V. Lallemand

Doyen F., Warmenbol E. : *Pain et bière en Egypte ancienne. De la table à l'offrande*. Editions du CEDARC, Musée du Malgré-Tout, Treignes, 2004. 128 p. Échange.

Duponchel P. : *Textiles Bógólan du Mali*. Musée d'Ethnographie, Neufchâtel, 2004. 333 p. Échange.

Fizellier-Sauget B. (dir.) : *L'Auvergne de Sidoine Apollinaire à Grégoire de Tours*. Actes des XIIIe journées Internationales d'Archéologie Mérovingienne, Clermont-Ferrand (3-6 octobre 1991), Publications de l'Institut d'Études du Massif Central fasc. XIV, Faculté des Lettres et Sciences Humaines Université de Clermont-Ferrand II, 1999. 423 p. Don V. Lallemand.

Florenti H. : Châteaux de Lastours. Le village médiéval mis au jour par les archéologues. In *Aude Magazine*, n°3, septembre-octobre 2003. Tiré à part. P. 12 à 19.

Forestier A. (dir.) : *La Grotte de Theris et les gorges de la Cèze de Tharoux à Montclus (Gard) au Chalcolithique. 1er bilan*. Centre de Formation Archéologique de Noisy-le-Sec, 1993. 202 p. Don.

Foy D. Savay-Gueraz H. (Dir.) : *Cœur de verre*. Catalogue de l'exposition actualité du Pôle Archéologique du Rhône, Musée Gallo-Romain Lyon-Fourvière, Conseil Général du Rhône, 2003. 15 p. Don T. Odiot.

Fugazzola Delpino M. A., Pessina A., Tiné V. : *La ceramica impresse nel Neolitico antico. Italia e Mediterraneo*. Studi di Paleontologia I, Collana del Bullettino di Paleontologia Italiana, Istituto Poligrafico e ZEcca dello Stato, Roma, 2002. Décembre 2003. 832 p. Échange.

G.A.T.C.F. : *Notice technique n°1 : Bibliographie. Nouvelle édition*. Touring Club de France, Groupe d'Archéologie Antique, 1961. 27 p. Don L. Bayrou.

Galinié H. & al. : *Fouilles archéologiques à Tours. 1980. Rapport préliminaire*. Laboratoire d'Archéologie Urbaine, Tours, 1980. Tiré à part de Bulletin de la Société Archéologique de Touraine, tome XXXIX, année 1980. P. 607 à 649. Don L. Bayrou.

Galinié H. (Dir.) : *Les mondes Normands (VIIIe-XIIe s.)*. Actes du Ie Congrès International d'Archéologie Médiévale, Caen 1987. Ministère de la Culture, Région

Basse-Normandie, ville de Caen, Société d'Archéologie Médiévale, Caen, 1989. 171 p.

Gauthiez B., Zadora-Rio E., Galinié H. : *Village et ville au Moyen Âge : les dynamiques morphologiques. Volume I : Texte*. Collection Perspectives « Villes et Territoires » n°5, Presses Universitaires François Rabelais, Tours, 2003. 485 p. Acquisition.

Gauthiez B., Zadora-Rio E., Galinié H. : *Village et ville au Moyen Âge : les dynamiques morphologiques. Volume II : Plans*. Collection Perspectives « Villes et Territoires », n°5, Presses Universitaires François Rabelais, Tours, 2003. 413 p. Acquisition.

Geddes D. S., Guilaine J., Monaco A. : *Early Neolithic occupation on the submerged continental plateau of Roussillon*. ND, NC, NP. Don.

Gillery J.-P. (Dir.) : *Église Saint-Jean-Baptiste, Le Monastier-sur-Gazeille (Haute-Loire)*. Collection Guides Archéologiques de l'Auvergne, DRAC Auvergne, ville de Le Monastier-sur-Gazeille. 1992. 40 p. Don V. Lallemand.

Gonzalez Gozalo E., Bucherie L., Pastor Quijada J. : Les graffiti de Minorque (Baléares - Espagne). in *Actes du XIIe Colloque International de Glyptographie de Saint-Christophe-en-Brionnais*, 10-15 juillet 2000, 2001. Extrait. P. 133 à 176. Don L. Bucherie

Grapinet R. : *Notice technique n°8 : Les oppida*. Touring Club de France, Groupe d'Archéologie Antique, 1962. 22 p. Don L. Bayrou.

Grapinet R. : *Notice technique n°12 : L'armement celtique en Gaule*. Touring Club de France, Groupe d'Archéologie Antique, 1964. 23 p. Don L. Bayrou.

Groupe Antéas : Antéas et la fabuleuse découverte du port romain de Narbonne. In *Aude Magazine*, n°3, septembre-octobre 2003. Tiré à part. P. 52 à 57.

Guitart J., Palet J. M., Prevosti M. : *Territoris antics a la Mediterranià i a la Cossetània oriental*. Actes del Simposi Internacional d'Arquologia del Baix Penedès. El Vendrell, novembre de 2001. Generalitat de Catalunya, Departement de Cultura, Direcció General del Patrimoni Cultural, Servei d'Arqueologia, Barcelona, 2003. 415 p. Échange.

Jacques A., Prilaux G. : *Dans le sillage de César. Traces de romanisation d'un territoire, les fouilles d'Actparc à Arras*. Catalogue de l'exposition 27 septembre 2003 au 4 janvier 2004, Musée des Beaux-Arts d'Arras, DRAC Nord-Pas de Calais, Ville d'Arras, Conseil Général Pas-de-Calais, INRAP, 2003. 79 p.

Lafaurie J., Pilet-Lemière J. : Monnaies du haut Moyen Âge découvertes en France. *Cahiers Ernest-Babelon, Centre Ernest-Babelon*, IRAMAT-UMR 5060, CNRS, ND. Extrait. NP.

Latella L. (dir.) : *Il Monte Pastello*. Memorie del Museo Civico di Storia Naturale di Verona - 2. serie. Monografie Naturalistiche 1 - 2004. 337 p. Échange.

- Leguet D., Turlonias : *Gergovie*. Collection Guides Archéologiques de l'Auvergne, DRAC Auvergne, ville de La Roche Blanche, 1989. 40 p. Don V. Lallemand.
- Liabeuf R. Sumerly F. : *Préhistoire de la Haute-Loire*. Collection Guides Archéologiques de l'Auvergne, DRAC Auvergne, Conseil Général de Haute-Loire, 1992. 44 p. Don V. Lallemand.
- Lodter J.-P., Grimaud A.-M., Boulbet-Mauger M., Gagniol J.-P., Zerbib A. : La dent en anthropologie. In *Encyclopédie médico-chirurgicale, stomatologie*, Elviesier SAS, Paris 2003. Tiré à part. 12 p. Don des auteurs.
- Lugand M., Bermond I. : *Agde et le Bassin de Thau*. CAG 34/2. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Ministère de l'Éducation Nationale, Ministère de la Recherche, Ministère de la Culture, Paris, 2001. 448 p.
- Mangin M. (Dir.) : *Le fer*. Collection « Archéologiques », éditions Errance, Paris, 2004. 239 p.
- Marichal R. : Contribution à l'étude du territoire de Ruscino. In *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barruol*. Suppl. 35 à la RAN, 2003. Tiré à part. P. 255 à 264. Don F. Mazière.
- Marty P., Lepart J., Pélaquier E., Vernet J.-L., Bazile F., Bohbot H., Debain S., Jaudon B., Jamet M., Martin A., Ogereau P., Vernet M.-F. : Espaces boisés et espaces ouverts : les temporalités d'une fluctuation. Le cas du Causse Méjan (Massif Central, France). In *Des milieux et des hommes : fragments d'histoires croisées*. Elsevier SAS, Collection Environnement, Série Environnemental, 2003. Tiré à part. P. 103 à 114.
- Martzluff M. : *Articles Préhistoire et Protohistoire : Paléolithique et Épipaléolithique*. 2002. Np. Don M. Martzluff.
- Martzluff M. : *Articles Préhistoire et Protohistoire : Préhistoire récente et Protohistoire*. 2002. Np. Don M. Martzluff.
- Martzluff M. : *Articles ethnologie, histoire et histoire des arts, varia*. 2002. Np. Don M. Martzluff.
- Mazière F. : Diffusion des objets d'origine étrusque en Roussillon. *Catalogue de l'exposition Les Étrusques en France. Archéologie et collections*. Associations IMAGO, Lattes, 2003. Extrait. P. 49 à 53. Don F. Mazière.
- Mazière F. : La fibule italique du Pic Saint-Christophe (Montesquieu, Pyrénées-Orientales). *Catalogue de l'exposition Les Étrusques en France. Archéologie et collections*. Associations IMAGO, Lattes, 2003. Extrait. P. 190 à 191. Don F. Mazière.
- Mercier G. : *Notice technique n°17. La fouille des sépultures gallo-romaines et mérovingiennes*. Touring Club de France, Groupe d'Archéologie Antique, 1965. 20 p. Don L. Bayrou.
- Musée Départemental de Préhistoire : *et avant, c'était comment ? Bibliographie préhistorique, 3ème édition*. Musée Départemental de Préhistoire, Conseil Général du Pas-de-calais, 2003. 88 p. Échange.
- Museum National d'Histoire Naturelle : *Quaternaire et Préhistoire : Littoral méditerranéen de Gênes à Barcelone. Livret-Guide Excursion : 103 A*. 26e Congrès Géologique International, Paris, 1980. 190 p. Don.
- Orengo L. : *Forges et forgerons dans les habitats laténiens de la Grande Limagne d'Auvergne*. Monographies Instrumentum, 26. Éditions Monique Mergoïl, Montagnac, 2003. 325 p.
- Orozco J. C., Segura i Martí J. M. : *El comercio de la nieve. La red de pozos denieve en las tierras valencianas*. Generalitat Valenciana, Conselleria de Cultura, Educació i Cència, Direcció General de Patrimoinio Artístico, 1996. 244 p.
- Orozco J. C., Segura i Martí J. M. : *El comercio de la nieve. La red de pozos denieve en las tierras valencianas. Cartografià*. Generalitat Valenciana, Conselleria de Cultura, Educació i Cència, Direcció General de Patrimoinio Artístico, 1996.
- Park Y. C. : *La Caune de l'Arago. Étude du remplissage de la grotte et de l'industrie lithique du Paléolithique inférieur*. Travaux du Laboratoire de Paléontologie Humaine et de Préhistoire, n°5, LA 184 CNRS, Marseille, 1980. 152 p., 14 pl. Don.
- Perroux J. : *En chemin vers l'an 1000. Les fouilles préventives sur la rocade de Sainte-Foy-la-Grande et Pineuilh*. Catalogue de l'exposition (6 décembre 2003 - 13 février 2004). INRAP Grand Sud-Ouest, Ministère de la Culture, Conseil Général de la Gironde, villes de Sainte-Foy-la-Grande et de Pineuilh, 2003. NP. Don J. Kotarba
- Piera P. : *Hôtel de Chazerat, Clermont-Ferrand, Puy-de-Dôme*. Itinéraires du Patrimoine, n°158, Association Étude du Patrimoine Auvergnat, 1997. 34 p. Don V. Lallemand.
- Plenier A. : *Grotte préhistorique de Marsoulas*. Mairie de Marsoulas, Association Les Amis de la Grotte de Marsoulas, 1992. 28 p. Don Mairie de Marsoulas.
- Pous (de) A. : Fanal de Leucate-La-Franqui. In *Congrès de la Fédération Historique du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon*, 1965. Tiré à part. P. 127 à 135. Don J. Abélanet.
- Rendu C. : *La montagne d'Enveig. Une estive pyrénéenne dans la longue durée*. Editorial Trabuçaïre, Perpignan, 2003. 605 p. Acquisition.
- Reverdy G. : *Histoire des routes de France du moyen âge à la Révolution*. Presses de l'École Nationale des Ponts et Chaussées, Paris, 1997. 271 p. Acquisition.
- Roman Y. : Remarques à propos du commerce de l'étain en Gaule. In *Caesarodunum*, 1977, n°12, numéro spécial

Actes du colloque Géographie Commerciale de la Gaule, ENS, Juin 1976 (Tours 1977). P. 260 à 270. Don L. Bayrou.

Ropiot V. : Trois exemples d'axes fluviaux en Languedoc occidental et en Roussillon du VI^e s. au II^e s. av.n.è. In *Dialogues d'Histoire Ancienne*, 29/1, 2003. Presses Universitaires de Franche-Comté, CNRS. P. 77 à 107. Don J. Kotarba.

Sauget B., Sauget J.-M. : *Archéologie et autoroute. La chapelle de Pessat*. DRAC Auvergne, ville de Riom, Musée Francisque Mandet, 1986. 39 p. Don V. Lallemand.

Sauget B., Sauget J.-M. : *L'abbaye Saint-Austremoine d'Issoire*. Collection Guides Archéologiques de l'Auvergne, DRAC Auvergne, ville d'Issoire, 1989. 40 p. Don V. Lallemand.

Sauget J.-M., Fournier G., Michelin Y. : *Paysages et architecture rurale entre Dômes, Sancy et Artense. Cantons de Rochefort-Montagne, Tauves, La Tour d'Auvergne (Puy-de-Dôme)*. L'Inventaire, Images du patrimoine, Conseil Général du Puy de Dôme, 2001. 64 p. Don V. Lallemand.

Savay-Guerraz H. (Dir.) : *Plomb, plomb, plomb, plomb...* Catalogue de l'exposition actualité du Pôle Archéologique du Rhône, Conseil Général du Rhône, 2001. 15 p. Don T. Odier.

Servat E., Callot G. : *Carte des sols du Roussillon. Notice explicative + carte au 1/50000*. Ministère de l'Agriculture, I.N.R.A., C.R.A.M., Service d'Etude des Sols, 1966/1967. 67 p. Don E. Paradon.

Service éducatif : *Musée de Millau*. Ville de Millau, Service éducatif Municipal, 2003. NP. Don Musée de Millau.

Simon i Tarrès A., Vila P. : *Cròniques del Rosselló segles XVI-XVII*. Bibliotheca Torres Amat - 19. Curial Edicions Catalanes, Barcelone, 1998. 383 p. Don P. Alessandri.

Simonneau P., Banuls P., Dauriac J., Garonnat J., Roudières A. : *Les sols salins du Roussillon*. S.A.F.E.R. Languedoc-Roussillon, 1970. 42 p. Don E. Paradon.

Suarez C. : *La céramique néolithique de l'abri de Font-Juvéna, Conques-sur-Orbiel, Aude. Etude culturelle et spatiale des couches C5 et C6*. Mémoire de Diplôme de l'EHESS sous la direction de Jean Guilaine, Toulouse,

1984. 151 p. Don.

Treffort C. : Les « graffitis » sur table d'autel aux époques pré-romane et romane. Note à propos des inscriptions de l'autel de Gellone. *Actes de la table ronde d'août 2002 : Saint-Guilhem-le-Désert. La fondation de l'abbaye de Gellone. L'autel médiéval*. Tome IV. Avril 2004. Tiré à part. P. 137 à 146. Don de l'auteur.

Treffort C. : Alcuin, rédacteur d'inscriptions. *Exposition Alcuin à Tours*, Université de Tours, 2004. Tiré à part. P. 11 à 14. Don de l'auteur

Tixier L. (Dir.) : *Balade archéologique dans le Puy-de-Dôme*. Collection Guides Archéologiques de l'Auvergne, DRAC Auvergne, Conseil Général du Puy-de-Dôme, 1990. Np. Don V. Lallemand.

Ugaglia E., Mouysset L., Vidal M. (dir.) : *Gaulois des pays de Garonne Ile-Ier siècle avant J.-C.* Musée Saint-Raymond, Musée des Antiques de Toulouse, 2004. 92 p. Acquisition.

Valentin F., Donat R., Claustre F. : La gestion de l'espace sépulcral Néolithique moyen de la grotte de Montou (Pyrénées-Orientales) : un essai d'interprétation. In *Les pratiques funéraires néolithiques avant 3500 av. J.-C. en France et dans les régions limitrophes*, Table ronde de la SPF, 15-17 juin 2001. Mémoire XXXIII de la SPF, 2003. Tiré à part. P. 301 à 313. Don R. Donat.

Verdié M., Veyret S. : *Au pays des musées d'Auvergne*. APROMA Textuel, 1996. 144 p. Don V. Lallemand.

Zapata Peña L. : *Origen de la agricultura en el país Vasco y transformaciones en el paisaje : Análisis de restos vegetales arqueológicos*. Kobie, anejo 4, año 2002, Diputación Foral de Bizkaia, Departamento de Cultura. 223 p. Échange.

Zwalhen H. : *Die jungneolithische siedlung Port-Stüdeli. Ufersiedlungen am Bielersee*, Band 7, Bern, 2003. 190 p. Échange.

G. EPPE,
documentaliste (C.E.P.C.)

COMPOSITION DU BUREAU ET DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'A.A.P.-O. AU 16/01/2004

BUREAU

Président d'honneur	Jean ABÉLANET
Président	Michel MARTZLUFF
Vice-présidente	Annie PEZIN
Secrétaire	Marina HUE
Secrétaire-adjointe	Françoise JOUY-AVANTIN
Trésorier	Bernard DOUTRES
Trésorier-adjoint	Joseph Michel VILA

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit

M. le Conservateur Régional de l'Archéologie de Languedoc-Roussillon
M. le Conservateur des Antiquités et Objets d'Art
M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture et du Patrimoine des P.-O.
Mme la Directrice des Archives Départementales des P.-O.
M. le Responsable du Dépôt Archéologique Départemental

Membres élus

Jean ABÉLANET	Jérôme KOTARBA
Annie BASSET	Gilbert LANNUZEL
Georges CASTELVI	Michel MARTZLUFF
Aymat CATAFAU	Annie PEZIN
Jean-Pierre COMPS	Valérie PORRA-KUTENI
Bernard DOUTRES	Jacques ROIG
Monique FORMENTI	Claude VAILLANT
Marina HUE	Joseph Michel VILA
Françoise JOUY-AVANTIN	

Conférences et sorties 2005

.....

- 15 janvier 2005 :
Les indigènes face à la mort. Languedoc occidental et Roussillon au premier Âge du Fer.
Par Florent Mazière
- 12 février 2005 :
Narbonne et la mer dans l'Antiquité.
par Eric Dellong
- 19 mars 2005 :
La Préhistoire du Maroc.
par Luc Wengler
- 9 avril 2005 :
Languedoc-Roussillon : fortifier une frontière (1258-1659).
Par Lucien Bayrou
- 21 mai 2005 :
Vilarnau.
Par Olivier Passarrius, Richard Donat et Aymat Catafau
- Mai 2005 :
Sortie en Cerdagne.
- Juin 2005 :
Sortie en Catalogne (Principat de Barcelone).
- Octobre 2005 :
Compte-rendu des recherches 2005 dans les Pyrénées-Orientales.
- Novembre 2005 :
Compte-rendu des recherches 2005 dans les Pyrénées-Orientales (suite).
- Décembre 2005 :
Assemblée générale.

Toutes les conférences sont illustrées ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu dans les locaux de l'Université de Perpignan, bâtiment F1, salle F118, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu. D'autres excursions pourront être organisées à la demande, en cours d'année.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 20 euros pour les salariés et retraités et 10 euros pour les étudiants et demandeurs d'emploi (prévoir 3 euros de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). On peut s'inscrire lors des conférences, en écrivant (ou en passant) au siège de l'association, où se trouve aussi la bibliothèque archéologique, ouverte à tous du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.

Association Archéologique des Pyrénées-Orientales
4, bis avenue Marcelin Albert
66000 Perpignan
Tél : 04 68 55 06 91 - Mel : aapo66@hotmail.com

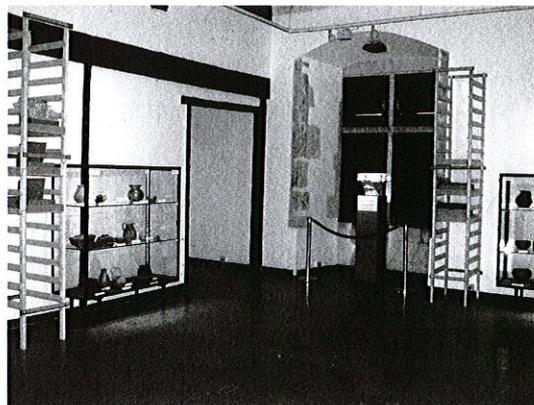
L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales,

c'est :

- **Plus de 200 adhérents** (245 pour l'année 2002).

Un pôle de regroupement :

- Entre archéologues pour la diffusion des résultats et des méthodes, pour la définition d'objectifs communs.
- Entre professionnels et amateurs qui se retrouvent au sein de l'association.
- Entre aînés et plus jeunes, pour que rien ne soit perdu des recherches passées et que se forment les archéologues de demain.
- Entre archéologues et étudiants désireux de trouver une formation complémentaire.
- Entre chercheurs et grand public ; car les archéologues ne travaillent pas pour eux-mêmes, ils sont au service de la collectivité.



Un pôle d'animation :

- Avec une conférence mensuelle sur les derniers travaux archéologiques.
- Avec plusieurs excursions par an (visite d'expositions, de monuments ou de chantiers de fouilles).
- Avec un bulletin annuel permettant d'avoir une vue globale et rapide des travaux réalisés dans les P.-O.
- Avec une bibliothèque spécialisée ouverte à tous (près de 1800 ouvrages et 650 tirés à part).
 - Avec des activités archéologiques proposées aux amateurs intéressés (prospections, fouilles, traitement du matériel).
- Avec des expositions : sur les Âges des Métaux (en 1995), sur les Roches gravées dans les Pyrénées-Orientales (mai 2001), des présentations ponctuelles de mobilier (Pollestres en 1998, Baixas en 2000, Perpignan, église Saint-Jacques en 2000, les journées du Patrimoine en 2003).



Un pôle de recherche :

- Avec la programmation de prospections pour inventorier de nouveaux sites archéologiques.
- Avec la réalisation de fouilles de sauvetage urgent grâce au recrutement de deux archéologues-animateurs, au titre d'emplois-jeunes et d'un troisième (contrat emploi solidarité).
- Avec l'organisation de colloques : sur les " Voies romaines du Rhône à l'Ebre " (en 1989), sur " les Pyrénées catalanes " et " les Roches ornées et Roches dressées " (mai 2001)...



Et un objectif fondamental : obtenir les infrastructures nécessaires !!

- Pour un dépôt archéologique départemental adapté aux besoins des différents opérateurs.
- Pour un service départemental de l'Archéologie qui puisse répondre aux urgences de la collectivité, valoriser le patrimoine et diffuser les résultats des recherches.

